

Un cadavre de trop

Peters, Ellis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ellis Peters
Un cadavre
de trop

grands détectives

10

18

Chapitre premier

Frère Cadfael travaillait encore dans le petit potager près des viviers de l'abbé quand on lui amena l'adolescent. C'était un brûlant après-midi d'août, et même s'il avait eu suffisamment de gens pour l'aider, ils seraient probablement tous en train de ronfler à l'ombre à pareille heure, au lieu de transpirer au soleil ; mais l'un de ses aides, qui n'avait pas encore terminé son noviciat, avait décidé de quitter la vie monastique et il était parti rejoindre son frère aîné aux côtés du roi Étienne, dans cette guerre civile pour la couronne d'Angleterre ; quant à l'autre, il avait pris peur à l'approche de l'armée royale, parce que sa famille avait embrassé la cause de l'impératrice Maud, et leur manoir du Cheshire lui paraissait beaucoup plus sûr que Shrewsbury assiégée. Cadfael devait donc tout faire seul, mais en son temps, il avait travaillé sous des climats bien plus chauds, et il était fermement décidé à ne pas laisser son domaine aller à l'abandon, que le monde extérieur soit ou non en proie au chaos.

En ce début d'été de l'An de Grâce 1138, cette lutte fratricide, jusqu'à présent menée sans grande logique, était déjà vieille de deux ans, mais jamais encore elle ne s'était tant approchée des portes de Shrewsbury. A présent, son ombre faisait planer une menace de mort sur le château et sur la ville. En dépit de tout cela, Cadfael préférait penser à la croissance et à la vie, plutôt qu'à la guerre et à la destruction, et il était loin de se douter qu'une autre manière de tuer – un meurtre très ordinaire, que même cette période d'anarchie ne justifiait en rien – allait bientôt troubler le calme de la vie qu'il avait choisie.

En temps normal, août aurait dû être un mois très calme pour les jardiniers, mais il y avait du travail plus qu'en suffisance pour un homme consciencieux ; la seule aide qu'on lui avait proposée était le frère Athanase, qui était sourd, à moitié décrépît, et parfaitement incapable de distinguer une plante utile d'une mauvaise herbe ; Cadfael avait donc décliné cette proposition. Il préférait de beaucoup se débrouiller seul. Il y avait un parterre à préparer pour les choux tardifs, des graines à semer pour cette variété qui supporte bien

l'hiver, et des chaumes de la récolte de printemps qu'il fallait nettoyer pour en faire de la litière et du fourrage. En outre, dans son atelier de l'herbarium, dont il était particulièrement fier, il y avait une douzaine de préparations dans des flacons de verre et des mortiers sur les étagères, dont il fallait s'occuper au moins une fois par jour, sans compter les vins à base d'herbes qui bouillaient doucement sans qu'on s'en occupe pour le moment. Il était grand temps de récolter les plantes médicinales, et il y avait tous les remèdes pour l'hiver qui réclamaient ses soins.

Mais si Maud et Étienne dépensaient des fortunes à se battre pour le trône d'Angleterre devant les murs de l'abbaye, lui n'était pas le genre d'homme à laisser la moindre parcelle de son royaume échapper à son contrôle. S'il levait la tête du terreau qu'il bêchait pour son plant de chou, il pouvait voir les plumets paresseux de fumée suspendus au-dessus des toits de l'abbaye, de la ville et du château, et il pouvait sentir l'odeur âcre des incendies de la veille. Cela faisait près d'un mois que cette ombre et cette puanteur planaient comme un voile mortuaire sur Shrewsbury, et que le roi Étienne s'impatiait et se mettait en rage dans son camp devant la première enceinte du château, seul passage qui permît de pénétrer dans la ville à pied sec, tant qu'il ne se serait pas emparé des ponts. A l'intérieur de la forteresse, William FitzAlan résistait, l'oeil sombre, contemplant, inquiet, ses ressources qui diminuaient, laissant défis et menaces à son oncle, l'incorrigible Arnulf de Hesdin, qui, quel que fût son courage, n'avait jamais su tenir sa langue. Les citadins, tête basse, verrouillaient leur porte et fermaient leur boutique, ou, s'ils pouvaient, s'enfuyaient au pays de Galles, vers leurs adversaires de toujours, qu'ils redoutaient moins qu'Étienne. Les Gallois étaient ravis que les Anglais aient peur d'autres Anglais – si on pouvait considérer Maud et Étienne comme Anglais [1] - laissant ainsi le pays de Galles tranquille, et ils aidaient volontiers les fuyards, pourvu que l'on continuât à se tuer joyeusement en Angleterre.

Cadfael se redressa et essuya la sueur sur sa tonsure, de la couleur d'une noisette bien mûre. Frère Oswald, l'aumônier, venait vers lui à grands pas, sa robe flottant au vent. Il poussait devant lui un garçon d'une quinzaine d'années, vêtu d'une grossière tunique marron, et de courtes chausses d'été, à la mode paysanne ; il avait les jambes nues, mais portait de bonnes chaussures de cuir. Apparemment, il s'était fait tout propre pour l'occasion. Le garçon alla où on lui dit, et, docile mais nerveux, garda les yeux baissés. Encore une famille qui prenait soin de mettre ses enfants à l'abri, leur évitant ainsi de se faire enrôler par l'un ou l'autre camp, se dit Cadfael, et honni soit qui mal y pense.

— Frère Cadfael, vous avez besoin d'aide, je crois ; voici un

jeune qui ne doit pas avoir peur de se fatiguer. Une brave femme de la ville l'a amené au portier, et a demandé qu'on le prenne afin d'en faire un serviteur laïque. C'est son neveu de Hencot, dit-elle, et ses parents sont morts. Il a de quoi subsister pendant un an. Le prieur a donné son accord, et il y a de la place dans le dortoir des garçons. Il ira à l'école avec les novices, mais il ne prononcera pas ses vœux, à moins qu'il ne le décide lui-même. Qu'en dites vous ? Vous l'acceptez ?

Cadfael regarda l'enfant avec intérêt, et il dit oui sans hésiter, trop heureux de se voir proposer un jeune garçon vigoureux, capable et décidé. Il était mince, solide et sa démarche était souple. Il lançait des regards prudents par-dessous ses courtes boucles brunes emmêlées : il avait de longs cils, et des yeux bleu-noir, très vifs et brillants. Il se conduisait bien, et paraissait modeste, mais pas intimidé.

— Oh oui, bien volontiers, dit Cadfael, si ça te tente de travailler dehors avec moi. Comment t'appelles-tu, petit ?

— Godric, monsieur, dit le garçon, d'une petite voix brusque, détaillant Cadfael tout aussi attentivement que ce dernier le détaillait.

— Très bien, Godric ; on devrait bien s'entendre, toi et moi. Si tu veux, on va aller faire le tour des jardins, on verra les travaux qui nous attendent, et tu t'habitueras à rester dans la clôture. Tu trouveras peut-être ça un peu bizarre au début, mais on y est plus en sûreté qu'en ville. C'est pour cela sans doute que ta tante t'a amené ici.

Godric lui jeta un bref regard pénétrant et baissa de nouveau les yeux.

— Veille à venir à vêpres avec frère Cadfael, recommanda l'aumônier. Frère Paul, le maître des novices, te montrera ton lit, et te dira ce que tu dois faire après dîner. Ecoute bien ce que te dira frère Cadfael, et surtout obéis-lui.

— Oui, monsieur, dit vertueusement le garçon.

Sous cette docilité, on aurait dit qu'il s'efforçait en vain de ne pas rire. Quand frère Oswald s'éloigna à grands pas, le garçon le suivit des yeux, Jusqu'à ce qu'il ait disparu, puis il tourna vers Cadfael un regard attentif. Son visage ovale et sérieux, avec une grande bouche ferme faite pour le rire, redevenait sombre rapidement. Même pour les gens insoucians, l'époque n'était pas facile.

— Viens voir le travail dont tu vas te charger, dit gaiement Cadfael ; et il posa sa bêche pour emmener le nouveau venu faire le tour du jardin clos, lui montrant les légumes, les plantes médicinales dont le parfum montait à la tête dans l'air de midi, les étangs et les plants de pois qui descendaient presque jusqu'au ruisseau.

Le champ où s'était faite la première récolte était déjà tout pâle et desséché par le soleil ; et même les plants qu'on avait semés plus tard pliaient sous le poids des cosses.

— Il faudrait les cueillir aujourd'hui et demain. Avec cette chaleur, ils seront moins bons d'ici deux jours. Et il faudrait nettoyer ceux qu'on a cueillis. Tu peux commencer ça pour moi. Ne les arrache pas ; prends la faucille et coupe-les tout près du sol ; les racines sont bonnes pour nourrir la terre.

Il parlait gentiment, avec bonne humeur, pour effacer l'impression de regret et de malaise que ce changement abrupt pourrait causer.

— Quel âge as-tu, Godric ?

— Dix-sept ans, dit-il d'une voix voilée.

Il était plutôt petit pour dix-sept ans ; il s'essaierait à bêcher plus tard. Le sol que travaillait Cadfael était dur.

— Je ne crains pas l'effort, dit-il, presque comme s'il avait deviné la pensée de Cadfael et qu'il lui en voulait. Je ne connais pas grand-chose, mais je ferai tout ce que vous me direz.

— Très bien, alors commence avec les pois. Mets les chaumes secs de côté, ça fera de la litière pour les écuries. Les racines, elles, retournent à la terre.

— Comme les hommes, dit brusquement Godric.

— Oui, comme les hommes.

Trop d'entre eux retournaient prématurément à la terre aujourd'hui, dans ce combat fratricide. Il vit le garçon tourner la tête, presque involontairement, et par-delà l'abbaye, regarder les tours endommagées du château, que voilait un nuage de fumée.

— Tu as de la famille là-bas, petit ? demanda doucement Cadfael.

— Non ! répondit-il, trop vite. Mais je ne peux m'empêcher de penser à eux. On dit en ville que ça ne pourra pas continuer encore longtemps que le château tombera peut-être demain. Et néanmoins ils n'ont fait que leur devoir ! Avant sa mort, le roi Henry a fait reconnaître l'impératrice Maud comme héritière par ses barons, qui lui ont tous juré fidélité. Elle était la seule enfant vivante, c'est elle qui devrait être reine. Et pourtant, quand son cousin, le comte Étienne, s'est emparé du trône et s'est fait couronner, trop d'entre eux n'ont pas réagi et ont oublié leur serment. Ils ont tort, c'est évident. Et ça ne peut être mal de rester fidèle à l'impératrice. Comment peuvent-ils justifier leur infidélité ou les prétentions du comte Étienne ?

— Justifier n'est peut-être pas le mot qui convient, mais parmi les seigneurs, nombreux sont ceux qui préfèrent un homme à une femme pour suzerain. En ce cas, Étienne était aussi très proche de la couronne. Maud et lui avaient pour grand-père Guillaume le Conquérant.

— Mais lui n'était pas fils du feu roi [2] *. Et de toute manière, tout cela vient de sa mère qui est une femme comme Maud, alors où

est la différence ?

Ayant abandonné son ton de voix prudent, il s'exprimait à présent avec véhémence.

— La différence est qu'Étienne s'est précipité pour s'emparer de ce qu'il voulait, alors que l'impératrice était partie en Normandie sans penser à mal. Et maintenant que la moitié des barons se sont rappelés leur serment et se sont déclarés pour elle, qu'est-ce qui va sortir de ce bain de sang ? Ça commence à Shrewsbury, mais ça ne s'arrêtera pas là.

— Petit, dit gentiment Cadfael, tu as vraiment toute confiance en moi ?

Le garçon, qui avait ramassé la faucille, et la maniait en connaisseur, posa soudain sur lui ses francs yeux bleus, dénués d'arrière-pensées.

— Ben oui, dit-il.

— Il se trouve que tu as raison. Mais ne parle pas si ouvertement en public. Ici aussi, comme en ville, c'est un champ de bataille, où tout le monde peut entrer. On y trouve toutes sortes de gens, et dans les temps difficiles, certains peuvent essayer de se faire bien voir en rapportant ce qu'ils entendent. Il y en a même peut-être qui vivent de ragots. Ce que tu ne dis pas n'est pas dangereux. Alors ne parle pas trop.

L'adolescent fit quelques pas en arrière, hochant la tête. Peut-être avait-il pris ça pour un reproche.

— Confidence pour confidence, reprit Cadfael, peu m'importe qu'on choisisse Maud ou Étienne. Mais ce qui compte, c'est qu'on tienne sa parole. Maintenant, montre-moi que tu n'es pas paresseux, et quand j'aurai fini avec mon carré de choux, je viendrai t'aider.

Il regarda le garçon se mettre au travail sans ménager sa peine. Sa tunique grossière était taillée très large, transformant son corps mince en un paquet de chiffons noué à la taille. Un parent plus âgé et plus large d'épaules la lui avait peut-être donnée, parce qu'il n'en avait plus l'usage.

« Mon ami », se dit Cadfael, » avec cette chaleur, tu ne tiendras pas ce rythme bien longtemps, et alors, nous aviserons. »

Quand il rejoignit son aide parmi les tiges bruissantes de pois, le garçon était tout rouge et suant ; on l'entendait souffler en maniant sa faucille, mais il n'avait pas relâché son effort. Cadfael jeta une brassée de chaumes secs au bord du champ.

— Eh ! petit, dit-il, ce n'est pas une pénitence ! Mets-toi torse nu, tu seras plus à l'aise.

Et donnant l'exemple, il fit glisser sa robe qu'il avait déjà remontée jusqu'aux genoux.

Le résultat fut curieux, mais pas décisif. Le garçon s'arrêta un

instant.

— Je suis bien comme je suis, dit-il, impassible, mais sa voix rauque de jeune homme avait monté de plusieurs tons.

Il continua son travail avec détermination, mais il devint tout rose depuis son cou mince jusqu'à la courbe de la joue. Cela signifiait-il ce que pensait Cadfael ? Il avait peut-être menti sur son âge et dès lors n'avait pas fini de muer. Il ne portait peut-être pas de chemise sous sa tunique et il avait honte de le montrer à un étranger. Bon, il y avait d'autres façons de le savoir. Il valait mieux en avoir le coeur net tout de suite. Si ce que soupçonnait Cadfael était vrai, il allait falloir y penser sérieusement.

— Voilà encore ce héron qui vole nos alevins, s'écria Cadfael, le doigt tendu vers la Méole, où pataugeait l'oiseau, qui repliait simplement ses ailes immenses. Jette-lui une pierre, petit ; tu es plus près que moi.

Le héron n'était qu'un prétexte, mais si Cadfael avait vu juste, l'oiseau ne risquait pas grand-chose.

Godric le fixa attentivement, ramassa une pierre de bonne taille, et la lança énergiquement. Il recula le bras, le balança en avant en y mettant tout son poids et lança la pierre de l'autre côté du ruisseau dans l'eau peu profonde ; le héron s'envola, certes, mais la pierre l'avait manqué d'un bon mètre.

« Tiens, tiens », se dit Cadfael, et il se mit à réfléchir.

Dans son camp retranché, déployé sur tout le terrain devant la Première Enceinte, entre les larges méandres de la Severn, le roi Étienne s'agitait, se mettait en rage ou faisait la fête pour honorer les quelques habitants de Shrewsbury qui avaient fait preuve de loyauté – envers lui, bien sûr – en venant lui offrir leurs services, et il préparait sa vengeance contre ceux qui s'en étaient abstenus.

Il était grand, blond, bruyant, beau, d'aspect très avenant. Il avait grande allure, bien qu'à ce stade, il fût insupportablement tiraillé entre son heureuse nature et le ressentiment devant les injures qu'il avait subies. Il avait l'esprit lent, à ce qu'on disait, mais à la mort de son oncle Henry qui n'avait qu'une héritière –, gênée de surcroît par un mari angevin avec qui elle se trouvait en France –, sans tenir compte des vassaux de son père qui s'étaient pliés à sa volonté en l'acceptant pour reine, Étienne avait pour une fois réagi avec une vitesse et une précision remarquables : il avait forcé ses sujets potentiels à le reconnaître pour roi, sans leur laisser le temps de réfléchir à leurs propres intérêts et moins encore de se rappeler leurs serments prononcés sans enthousiasme. Alors pourquoi ce coup parfait avait-il soudain fait long feu ? Il n'arrivait pas à le comprendre. Pourquoi la moitié de ses sujets, et non des moindres, après s'être tenus tranquilles, s'étaient-ils soudain révoltés ? Sursaut de

conscience ? Antipathie pour ce roi qui s'était imposé à eux ? Crainte superstitieuse du roi Henry et de son influence sur Dieu ?

Forcé de prendre cette opposition au sérieux et de se battre, Étienne s'était comporté de la façon qui lui était naturelle, en frappant fort, mais en gardant la porte volontiers ouverte pour qui se repentirait. Et quel avait été le résultat ? Il avait fait preuve de clémence, et ils en avaient profité, en le méprisant de surcroît. Il avait invité ses adversaires à se soumettre sans risque, en se portant au nord contre les places fortes des rebelles, et ils avaient refusé avec hauteur de le rejoindre. Eh bien, l'attaque du lendemain scellerait le sort de la garnison de Shrewsbury et servirait d'exemple pour tous. Si les gens du pays ne se rendaient pas de bon gré à son invite, ils s'enfuiraient comme des rats pour sauver leur peau. Quant à Arnulf de Hesdin... ses obscénités et ses défis proférés du haut des tours de la ville, il les regretterait amèrement avant de mourir.

En cette fin d'après-midi, le roi conférait dans sa tente, plantée dans un pré, avec Gilbert Prestcote, son aide de camp, et shérif du comté, et Willem Ten Heyt, capitaine de ses mercenaires flamands. A peu près au même moment, frère Cadfael et Godric se lavaient les mains et époussetaient leurs vêtements pour aller à vêpres. Les seigneurs de l'endroit ne lui ayant pas amené d'hommes pour soutenir sa cause avaient forcé Étienne à s'en remettre lourdement à ses Flamands, qui étaient cordialement haïs en tant qu'étrangers parce que ces professionnels étaient inaccessibles à la pitié ; ils brûlaient un village aussi facilement qu'ils se saoulaient, et ça ne les gênait en rien de faire l'un puis l'autre. Ten Heyt était grand et fort, avec des cheveux blond-roux et de longues moustaches ; il n'avait pas trente ans, mais c'était déjà un vétéran de la guerre. Prestcote avait plus de cinquante ans ; ce chevalier calme et peu bavard, soldat expérimenté et redoutable, de bon conseil, n'aimait pas les solutions extrêmes. Même lui pourtant penchait pour la sévérité.

— Votre Grâce a essayé la générosité, et on s'en est servi contre vous d'une façon éhontée. Cette fois, il faut les terroriser.

— Commençons par prendre le château et la ville, répliqua sèchement Étienne.

— Votre Grâce peut considérer que c'est fait. Ce que nous avons préparé pour demain matin vous donnera Shrewsbury. Et s'ils ont survécu, votre Grâce pourra disposer à sa guise de FitzAlan, d'Adeney et de Hesdin ; les soldats de la garnison ne comptent guère, mais même là, vous auriez intérêt à faire un exemple.

Le roi se serait contenté de se venger de ceux qui dirigeaient la résistance ici : William FitzAlan devait à Étienne son poste de shérif de Shrewsbury, et cependant, il s'était déclaré pour sa rivale et il avait défendu le château pour elle. Fulke Adeney, le principal vassal de

FitzAlan, avait suivi son suzerain dans cette trahison et l'avait soutenu totalement. Hesdin, lui, s'était condamné irrémédiablement par son insolence. Les autres n'étaient que des pions qu'on pouvait sacrifier : ils ne comptaient pas.

— A ce qu'il paraît, FitzAlan aurait déjà fait partir sa femme et ses enfants, ajouta Prestcote, avant que nous fermions la sortie nord de la ville. Mais Adeney a aussi un enfant : une fille. Et elle serait encore là. Toutefois les femmes ont quitté le château de bonne heure.

Prestcote était lui-même un homme du comté, et il connaissait la noblesse locale, au moins de nom et de réputation.

— La fille d'Adeney, reprit-il, est fiancée depuis l'enfance à un fils de Robert Beringar, de Maesbury près d'Oswestry. Votre Grâce agira comme il lui plaira, mais jusqu'à aujourd'hui, j'aurais juré qu'il était de la faction de FitzAlan et donc votre ennemi. Faites-le entrer et jugez par vous-même. S'il a tourné sa veste, tant mieux, il a assez d'hommes pour vous être utile, mais je ne m'y fierais pas trop vite.

L'officier de garde avait pénétré dans la tente et attendait qu'on l'invite à parler ; Adam Courcelle, le bras droit de Prestcote, était l'un de ses principaux hommes liges ; à trente ans, c'était un soldat éprouvé.

— Il y a aussi une dame qui vous attend, dit-il quand le roi se tourna vers lui. Voulez-vous la voir d'abord ? Elle n'a pas encore de logement ici, et vu l'heure... Elle prétend s'appeler Aline Siward et dit que son père, qu'elle a récemment enterré, vous a toujours été fidèle.

— Le temps presse, dit le roi. Qu'ils entrent tous deux, la dame parlera la première.

Courcelle la prit par la main pour la conduire devant le roi, avec toutes les marques de la déférence et de l'admiration, et le fait est qu'elle le méritait bien. Mince et timide, elle n'avait sûrement pas plus de dix-huit ans ; l'austérité de son deuil, son bonnet et son voile blancs, d'où s'échappaient quelques mèches très blondes lui encadrant le visage, la rajeunissaient encore et la rendaient plus touchante. Elle avait la dignité fière et réservée des enfants. Ses grands yeux, couleur d'iris noirs, s'agrandirent, admiratifs, devant la stature et la beauté du roi, et elle lui fit la révérence.

— Madame, dit Étienne, tendant la main pour la relever, on vient de m'apprendre le deuil qui vous frappe et j'en suis profondément navré. Si je puis vous servir en quoi que ce soit, commandez-moi.

— Votre Grâce est très bonne, dit la jeune fille d'une voix douce et craintive. Je suis désormais orpheline et je reste la seule de ma maison à pouvoir accomplir loyalement mon devoir envers vous. C'est ce que mon père aurait voulu que je fasse, et seule la mort l'a empêché de venir lui-même, et moi de venir plus tôt. Avant que votre Grâce ne

vienne à Shrewsbury, nous n'avions pas eu la possibilité de vous rendre les clés de nos deux châteaux. C'est maintenant chose faite !

Sa servante, très maîtresse d'elle-même, - elle avait bien dix ans de plus que sa maîtresse - l'avait suivie dans la tente et se tenait à l'écart. Elle s'approchait maintenant pour donner les clés à Aline, qui les remit solennellement entre les mains du roi.

— Nous pouvons réunir cinq chevaliers pour votre Grâce et plus de quarante gens d'armes, mais pour le moment je les ai laissés en garnison chez moi, ils seront peut-être plus utiles ainsi à votre Grâce.

Elle nomma ses terres et les gouverneurs de ses châteaux. On aurait cru entendre un enfant réciter sa leçon, mais son grave maintien était digne d'un général sur le champ de bataille.

— Il y a autre chose que j'aimerais vous dire franchement et qui me chagrine, reprit-elle d'une voix légèrement tremblante, mais elle se domina courageusement. Quand votre Grâce a revendiqué la couronne, mon frère Gilles a pris le parti de l'impératrice Maud, et après s'être ouvertement querellé avec mon père, il est parti la rejoindre. J'ignore où il est maintenant. On a dit qu'il serait avec elle en France. Je ne pouvais laisser votre Grâce ignorer cette dissension qui vous peine autant que moi. J'espère donc que vous ne refuserez pas ce que je vous apporte et que vous en userez libéralement, comme mon père l'aurait souhaité et comme je le souhaite.

Elle poussa un grand soupir, comme si cela lui avait enlevé un poids. Le roi était enchanté. La prenant par la main, il lui baisa chaleureusement la joue. A en juger par son air, Courcelle lui enviait cette chance.

— Mon enfant, dit le roi, je ne voudrais pour rien au monde contribuer à vous peiner. Bien au contraire ! J'accepte votre proposition de grand coeur, elle m'est aussi chère que celle d'un comte ou d'un baron et je vous remercie du mal que vous vous donnez pour moi. Et maintenant, que puis-je faire pour vous aider ? Je ne vois guère comment vous loger dans ce camp, et on me dit que vous ne savez pas encore où aller. Or la nuit va bientôt tomber.

— J'avais pensé à me loger à l'hôtellerie de l'abbaye, répondit-elle timidement, si je trouve un bateau pour traverser la rivière.

— Mais nous allons vous donner une escorte pour ce faire et demander à l'abbé de vous trouver une maison appartenant à l'abbaye, où vous serez tranquille et en sécurité, jusqu'à ce qu'on puisse vous accompagner chez vous.

Cherchant autour de lui pour lui trouver quelqu'un, il ne pouvait manquer Adam Courcelle qui n'attendait que cela. Le jeune homme avait de beaux cheveux châtain clair, des yeux de la même couleur, et il se savait bien en cour.

— Adam, voulez-vous conduire Dame Siward et veiller à ce

qu'on l'installe bien, lui dit le souverain.

— De tout coeur, votre Grâce, répondit Courcelle avec ferveur, s'empressant d'offrir sa main à la jeune femme.

Hugh Beringar la regarda ; sa petite main disparaissait dans la grande main brune qui l'étreignait ; elle avait baissé les yeux et son petit visage doux, au front presque trop grand, semblait fatigué maintenant qu'elle avait fidèlement transmis son message. De l'extérieur de la tente royale, il avait tout entendu. On aurait dit qu'elle allait fondre en larmes à tout moment, comme une enfant après une épreuve pénible, ou une petite fiancée venue présenter ses richesses ou son lignage et qu'on renvoie auprès de sa nourrice à la fin de la transaction. L'officier du roi marchait délicatement près d'elle, tel un conquérant conquis ; cela n'avait rien d'étonnant.

— Entrez, le roi attend, dit Ten Heyt, d'une voix gutturale ; il se tourna et pencha la tête sous l'auvent de la tente, où il faisait suffisamment sombre pour qu'il ne distinguât pas la silhouette puissante du roi.

— Me voici, mon Seigneur, dit Hugh Beringar, en s'inclinant. Hugh Beringar de Maesbury, au service de votre Grâce avec tous mes biens. Ce n'est pas grand-chose, six chevaliers et quelque cinquante hommes d'armes, mais la moitié sont de bons archers. Ils sont tous à vous.

— Votre nom nous est connu, Messire Beringar, répliqua sèchement le roi. Vos possessions aussi. Mais votre fidélité nous l'était moins. A ce que l'on m'a dit, vous étiez proche des traîtres FitzAlan et Adeney il y a encore peu de temps. Et même ce changement survient tardivement. Voici environ deux mois que je suis ici sans avoir eu de vos nouvelles.

— Votre Grâce, dit Beringar (apparemment aussi peu pressé de se justifier que rebuté par la froideur de l'accueil), depuis mon enfance je regarde ces hommes, que vous considérez comme des traîtres – et je le comprends comme mes pairs et amis. En tant que tels, ils ne m'ont jamais déçu. Votre Grâce est trop impartiale pour ne pas admettre que pour quelqu'un comme moi – qui n'ai jusqu'alors juré fidélité à personne –, choisir par les temps qui courent demande sérieusement réflexion, s'il faut se décider une fois pour toutes. Nul ne doute que les droits de la fille du roi Henry aient été de poids et l'on ne saurait en vouloir à personne d'avoir choisi sa cause, même si je peux leur reprocher de ne pas vous avoir été fidèle. Quant à moi, j'ai hérité de mes terres il y a quelques mois et j'ai jusqu'à présent évité de choisir. J'ai mis du temps à me décider, mais me voici. Ceux qui sont venus à vous sans réfléchir peuvent vous lâcher de la même façon.

— Et pas vous ? lança le roi, sceptique.

Il étudiait ce hardi jeune homme, qui parlait un peu trop bien,

avec une attention critique. Il n'était pas lourd, de taille moyenne et mince, mais sûr de lui et ce qui lui manquait en allonge et en poids, il se pourrait qu'il le compense en vitesse et en agilité. Vingt-deux, vingt-trois ans peut-être, le teint très hâlé, des traits fins et mobiles et d'épais sourcils bruns. Il était difficile à cerner parce qu'on ne pouvait pas lire sur son visage ce qui se passait derrière ses yeux profondément enfoncés dans les orbites. Son discours sans ambages était peut-être sincère... à moins qu'il ne fût calculé. Il devait être assez fin pour avoir jaugé son souverain et s'être dit que l'audace serait peut-être payante.

— Et moi, non, fit-il fermement. Mais je ne vous demande pas de me croire sur parole. Vous pouvez me mettre à l'épreuve. Que votre Grâce me prenne à l'essai.

— Vous n'avez pas amené vos hommes ?

— Trois seulement. Ç'aurait été folie que de laisser un bon château totalement ou même à moitié dégarni, et cinquante bouches de plus à nourrir, quand les vivres manquent, ne vous auraient pas rendu service. Que votre Grâce me dise seulement ce qu'elle attend de moi et ce sera fait.

— Pas si vite, riposta Étienne. Vous n'êtes pas le seul à avoir besoin de temps et de réflexion avant qu'on vous accepte, jeune homme. Il y a encore peu de temps, vous aviez l'oreille de FitzAlan.

— En effet. Et je n'ai toujours aucun grief contre lui, sauf qu'il a choisi un camp et moi, l'autre.

— A ce qu'on m'a dit, vous étiez fiancé à la fille de Fulke Adeney ?

— Je ne sais trop quoi répondre : je le suis, ou bien je l'étais ? Nombre de projets sont devenus caducs, aujourd'hui, pour moi comme pour d'autres. En ce moment, j'ignore où elle est et si le marché tient toujours.

— Il paraît que toutes les femmes sont parties du château, dit le roi, en l'observant de près. La famille de FitzAlan a peut-être bien quitté la ville, et même le pays. Mais on pense que la fille d'Adeney continue à se cacher ici. Il ne me déplairait pas, ajouta-t-il sans trop insister, d'avoir près de moi quelqu'un d'aussi précieux, au cas où il me faudrait changer mes plans. Vous étiez du parti de son père, vous devez connaître les endroits où elle est susceptible de se cacher. Quand la voie sera libre, si quelqu'un peut la trouver, c'est bien vous.

Le jeune homme le fixa à son tour, impassible. Dans ses yeux noirs, seule la compréhension se lisait ; impossible de deviner s'il était d'accord ou non, et s'il se rendait compte que de cette épreuve dépendait la faveur du roi. Son visage n'exprimait rien, ni sa voix, quand il dit :

— C'est mon intention, votre Grâce. J'y pensais en quittant

Maesbury.

— Bien, dit Étienne, satisfait mais prudent. Avant que la ville tombe, nous n'avons rien à vous faire faire. Mais si nous avons besoin de vous, où vous trouvera-t-on ?

— A l'hôtellerie de l'abbaye, s'ils ont de la place, déclara Beringar.

Le petit Godric assista à vêpres au fond de l'église, parmi les élèves et les novices, le menu fretin de l'abbaye, près des laïcs qui vivaient hors de la clôture, sur l'autre rive du fleuve, et qui pouvaient encore trouver refuge ici. Quand Cadfael tourna la tête vers lui, il se dit qu'il avait l'air tout perdu, et son visage qui brillait d'une insolente gaieté dans l'herbarium, était devenu bien solennel dans l'église. La nuit approchait, sa première nuit dans cette demeure. Bon, on s'occupait de lui mieux qu'il ne le supposait, et si ça devait le consoler, avec un peu de chance, il n'aurait pas besoin d'affronter ce soir l'épreuve à laquelle il se préparait.

Frère Paul, le maître des novices, avait à s'occuper d'autres jeunes, et il était content d'en avoir un en moins sur les bras.

Cadfael alla chercher son protégé après le souper et il fut heureux de voir qu'il mangeait bien. Manifestement, le garçon avait assez de ressources pour ne pas se laisser aller à la peur et assez de bon sens pour prendre des forces, afin de ne pas s'effondrer sous le poids de ses problèmes personnels. Mieux encore, il eut l'air reconnaissant et soulagé quand Cadfael lui posa la main sur l'épaule pour l'emmener hors du réfectoire.

— Viens, à présent nous sommes libres jusqu'à complies. Il fait bon dans le jardin. Nul besoin de rester enfermé, si tu n'y tiens pas.

Godric n'y tenait pas, il était heureux de profiter de cette soirée d'été. Ils allèrent sans se presser vers les étangs et l'herbarium. Le garçon gambadait près de Cadfael et se mit à siffler comme un pinson, pour s'interrompre aussitôt.

— Il a dit qu'il faudrait que je rejoigne le maître des novices après le souper. Ce n'est pas mal de venir avec vous comme ça ?

— Ne t'inquiète pas, petit. Nous avons la bénédiction de frère Paul. Tu es mon assistant, et tu es sous ma responsabilité.

Ils étaient entrés dans le jardin clos, et soudain ils se trouvèrent enveloppés dans un monde de douceurs secrètes, d'arômes de romarin, de thym, de fenouil, de sauge, de lavande exaltés par le soleil dont la chaleur persistait, entêtante, même dans la fraîcheur du soir. Au-dessus de leur tête, des martinets volaient en criant de plaisir.

Quand ils arrivèrent à l'atelier de bois, dont les poutres huilées semblaient avoir gardé le feu de cette journée d'été, Cadfael ouvrait la porte.

— Voici ta chambre, Godric.

Il y avait un lit de planches, tout prêt au fond de la pièce. Le garçon fixa Cadfael, en tremblant.

— J'ai tous ces remèdes qui mijotent ici, il faut en surveiller certains régulièrement, parfois très tôt ; ils tourneraient si on n'y veillait bas. Je te montrerai ce qu'il y a à faire, ce n'est pas dur. Et tu as un lit ici, avec un croisillon que tu peux ouvrir pour aérer.

Le garçon ne tremblait plus, ses grands yeux sombres, implacables, fixaient Cadfael. On y discernait un sourire et quelque chose comme de l'orgueil offensé. Cadfael se tourna vers la porte et montra la lourde barre qui la fermait du dedans ; impossible de l'ouvrir du dehors, une fois mise dans son alvéole.

— Tu peux tous nous laisser dehors, moi compris, tant que tu ne seras pas prêt à venir vers nous.

Godric, qui n'était plus un enfant et pas davantage un garçon, posa sur lui un regard accusateur, mi-vexé, mi-radieux, tout à fait soulagé.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-elle, avançant agressivement le menton.

— Comment allais-tu faire au dortoir ? rétorqua doucement Cadfael.

— Je me serais débrouillée. Les garçons ne sont pas si malins ; je me serais arrangée. Sous cette tunique (elle empoigna le large vêtement), tous les corps se ressemblent, et les hommes sont bêtes et aveugles.

Elle rit devant le calme de Cadfael, et elle fut soudain très femme, et sacrément jolie, maintenant qu'elle était soulagée.

— Oh, pas *vous*, certes, reprit-elle. Mais *comment* avez-vous su ? Je me suis appliquée, je croyais tromper tout le monde. Quelle erreur ai-je commise ?

— Tu t'es bien débrouillée, lui dit Cadfael d'une voix apaisante. Mais j'ai traîné pendant quarante ans par le vaste monde, avant de prendre l'habit et d'aboutir ici comme jardinier. Quelle erreur as-tu commise ? Ne le prends pas mal. Accepte plutôt ce conseil d'ami. Quand tu t'es passionnée pour notre discussion, ta voix est devenue plus aiguë. Et pas l'ombre d'une mue pour donner le change. Ça s'apprend, je te montrerai quand nous aurons le temps. Et puis quand je t'ai suggéré de te mettre torse nu – ne rougis pas, mon enfant, je n'étais sûr de rien à ce moment-là ! - tu as refusé, bien sûr. Et enfin, quand je t'ai fait lancer une pierre au héron, tu l'as fait comme une fille, en partant de la taille, pas de l'épaule. Tu as déjà vu un garçon jeter une pierre comme ça ? Ne te laisse pas avoir une deuxième fois : ça te trahirait tout de suite.

Il se tut et attendit patiemment : elle s'était laissée tomber sur le

lit, la tête entre les mains ; elle se mit d'abord à rire, puis à pleurer, puis les deux à la fois ; il n'intervint pas, car elle était aussi à bout qu'un homme qui pèse le pour et le contre avant de prendre une décision. À présent, il savait qu'elle avait dix-sept ans : elle devenait femme, et une belle femme, en plus.

Quand elle fut prête, elle s'essuya les yeux d'un revers de main, et levant vivement la tête, souriante, comme le soleil à travers l'arc-en-ciel :

— C'est vrai ? dit-elle. Vous êtes responsable de moi ? J'ai bien dit que je vous faisais totalement confiance.

— Ma petite fille, affirma patiemment Cadfael, que puis-je faire d'autre que te servir de mon mieux et veiller à ce que tu partes d'ici en sûreté pour aller là où tu dois ?

— Sans même savoir qui je suis ? s'étonna-t-elle. Qui a trop confiance maintenant ?

— Quelle différence pour moi de savoir ton nom ? Une fille abandonnée ici, dans cette tourmente, et qu'il faut rendre à sa famille, cela me suffit bien. Dis-moi ce que tu as envie de dire, ça me suffira.

— Eh bien, moi, je veux tout vous dire, déclara-t-elle simplement, en le regardant de ses grands yeux candides. Mon père est soit au château de Shrewsbury, menacé de mort, soit dehors, avec William FitzAlan, cherchant à rejoindre l'impératrice Maud, avec une meute qu'on s'apprête à lâcher derrière lui d'une minute à l'autre. Je représente un danger pour quiconque voudra m'aider et un otage pourchassé, dès qu'on s'apercevra de ma fuite. Même pour vous, je suis dangereuse, frère Cadfael. Je suis la fille de l'allié et de l'ami de FitzAlan : je m'appelle Godith Adeney.

Osbern le bancal, qui était né avec les jambes atrophiées, et qui se déplaçait à une vitesse incroyable sur ses mains armées de patins de bois, traînant derrière lui ses genoux sans force sur une petite charrette de bois, était le plus humble parmi ceux qui suivaient le roi. On le trouvait d'ordinaire en ville, près des portes du château, mais l'endroit était trop dangereux et il l'avait quitté pour aller faire allégeance au roi, auprès de son camp, aussi près que possible du poste de garde principal, là où les grands entraient et sortaient. Le roi était connu pour sa générosité, sauf peut-être envers les combattants ennemis, et il y avait de l'argent à ramasser. Les officiers généraux avaient peut-être trop de soucis pour penser aux mendiants ou leur faire l'aumône, mais ceux qui, sur le tard, venaient chercher la faveur royale, sachant maintenant de quel côté tournait le vent, étaient susceptibles de donner aux pauvres, pour se mettre bien avec Dieu, et les archers, même les Flamands, quand ils étaient de bonne humeur après le service, jetaient à Osbern quelques piécettes ou des restes de

leur repas.

Sa petite charrette était près d'un bosquet d'arbrisseaux, près du poste de garde, où il pouvait entrer manger un morceau et boire un coup, tout en profitant du feu de camp la nuit. Les nuits sont froides, même au mois d'août, après la chaleur du jour, quand on n'a que quelques haillons sur le dos, et le feu était doublement le bienvenu. Les gardes le couvraient en partie de tourbe, pour qu'il ne brillât pas trop et qu'il leur permît de contrôler ceux qui arrivaient de nuit.

Il était près de minuit quand Osbern fut tiré de son sommeil agité ; tendant l'oreille, il perçut un bruit léger dans les buissons derrière lui, vers la gauche. Quelqu'un approchait qui venait de la ville, après avoir contourné la grande porte, en se cachant dans les fourrés qui bordaient le fleuve. Osbern connaissait la ville comme la paume de sa main calleuse. Était-ce un éclaireur qui revenait d'une reconnaissance ?

— Mais alors, pourquoi se cachait-il pour approcher du camp ? - ou bien quelqu'un était-il sorti furtivement de la ville ou du château par la seule issue permettant de franchir le mur de ce côté-ci : le petit port qui menait à la rivière ?

Une silhouette sombre, dont seul le déplacement était perceptible, sortit discrètement des fourrés et s'approcha, courbée en deux, du poste de garde. Sans l'injonction de la sentinelle, elle s'arrêta aussitôt, immobile et anxieuse ; Osbern distingua vaguement un homme mince, léger, drapé dans un manteau noir, et il n'aperçut que le reflet pâle de son visage. Il répondit à la sentinelle d'une voix jeune, haut perchée ; il était mort de peur, et il semblait désespérément pressé.

— Je demande audience – je ne suis pas armé ! Conduisez-moi auprès de votre chef. J'ai quelque chose à dire – c'est important pour le roi.

Ils le poussèrent rudement à l'intérieur et le fouillèrent sans ménagement, pour voir s'il n'avait pas d'arme. Osbern n'entendit pas ce qu'ils dirent, mais le jeune homme obtint gain de cause. Ils l'emmenèrent dans le camp, où il disparut.

Osbern ne put se rendormir, le froid de la nuit le mordait jusqu'aux os. » Ah ! plutôt au ciel que j'aie un manteau comme ça ! » se dit-il. Et cependant celui qui le portait tremblait, et le tremblement de sa voix trahissait la peur, mais aussi l'espoir et l'avidité. Un être étrange, mais quel intérêt présentait-il pour un mendiant ? Tiens, voilà que la même silhouette ressortait des sombres allées du camp pour s'arrêter de nouveau à la porte. Son pas était plus léger, plus allongé aussi. Il devait avoir un sauf-conduit lui permettant de ressortir comme il était entré, sans avoir été molesté. Osbern entendit quelques mots au passage :

« Je dois y retourner, il ne faut pas qu'on me soupçonne... J'ai des ordres ! »

Ah, maintenant qu'il était soulagé, il allait peut-être se montrer généreux, par pure reconnaissance. Osbern se hâta de se mettre sur le passage de l'homme et tendit une main suppliante.

— Pour l'amour de Dieu, Seigneur ! S'il a été bon pour vous, soyez bon pour les pauvres !

L'homme pâle avait l'air plus calme. Osbern l'entendit soupirer, soulagé et plein d'espoir. Le feu lui permit d'apercevoir la forme travaillée d'un fermoir de métal qui maintenait le manteau à la hauteur du cou. Une main sortit des plis du vêtement et laissa tomber une pièce dans la main tendue.

— Prie pour moi demain, dit-il à voix basse, le souffle court.

Puis il s'en alla comme il était venu, et disparut parmi les arbres avant qu'Osbern l'ait béni pour son aumône.

Avant l'aube, il fut de nouveau tiré de son sommeil agité et il s'écarta hâtivement au passage des soldats. L'aube promettait d'être claire et tout le camp du roi était en émoi, mais si calmement et dans un ordre si parfait qu'il devina plutôt qu'il n'entendit qu'on rassemblait les hommes, qu'on les mettait en rang et qu'on vérifiait les armes. Le défilé des régiments semblait faire trembler l'air du matin, et cependant, on n'entendait pratiquement rien. D'un méandre de la Severn à l'autre, sur le goulet qui seul permettait d'approcher de la ville à pied sec, le bruit des hommes s'agitant se répandait, effrayant et joyeux, tandis que l'armée royale sortait et formait des rangs pour donner l'assaut final à Shrewsbury.

Chapitre II

Tout fut terminé bien avant midi, les portes avaient été incendiées et enfoncées ; les cours avaient été dégagées l'une après l'autre, le dernier archer s'était fait déloger des murs et des tours ; une épaisse fumée enveloppait la forteresse et les murs comme un linceul. Dans les rues, on ne voyait ni hommes, ni animaux. Dès le début de l'assaut, les premiers s'étaient terrés avec leur femme, leurs enfants et leurs bêtes derrière leurs portes fermées à clé et barricadées. Immobiles, ils tendaient l'oreille vers le fracas et les cris de la bataille. Elle ne dura pas longtemps. La garnison, mal équipée, vidée par les désertions tant que restait une possibilité de s'échapper, était complètement épuisée. Tout le monde savait que la ville tomberait à la prochaine attaque. Les marchands de Shrewsbury retenant leur souffle, attendaient le pillage inévitable et ils poussèrent un soupir de soulagement quand le roi lui-même l'interdit sur un ton péremptoire – non pas qu'il refusât ce butin à ses Flamands, mais simplement il les voulait près de lui. Même un roi est vulnérable ; cette ville avait été dans le camp ennemi et elle n'était pas encore pacifiée. En outre, il avait un travail urgent concernant la garnison du château et plus particulièrement FitzAlan, Adeney et Arnulf de Hesdin.

Étienne passa du mur d'enceinte, plein de sang, de fumée et de débris métalliques, à la grande salle. Il convoqua Courcelle, Ten Heyt et leurs hommes, et leur ordonna expressément d'isoler les chefs rebelles et de les lui amener ; il garda Prestcote près de lui ; les clés étaient entre les mains de son nouveau lieutenant et on commençait déjà à penser aux provisions de la garnison royale.

— En définitive, constata Prestcote, ça n'aura pas coûté grand-chose à votre Grâce. En vies humaines, en tout cas. Pour l'argent, ce retard a coûté cher, mais le château est intact. Quelques réparations aux murs, de nouvelles portes... Voici une place forte que vous garderez aisément. Pour moi, ça valait la peine d'attendre.

— Nous verrons, dit Étienne, l'oeil sombre, pensant à Arnulf de Hesdin qui l'injurait du haut des tours. Comme s'il tentait le diable !

Courcelle revint ; sans son casque, ses cheveux châtains

flamboyaient. Il avait de l'avenir, celui-là, vif, valeureux au combat, bon officier : Étienne l'appréciait beaucoup.

— Eh bien, Adam ! Vous les avez trouvés ? J'imagine que FitzAlan ne se cache pas près des granges comme une servante craintive ?

— Non, bien sûr, votre Grâce ! répondit Courcelle, penaud. Nous avons passé la forteresse au peigne fin, des oubliettes au donjon, je vous jure qu'on a fouillé partout. Mais FitzAlan a fichu le camp ! Laissez-nous un peu de temps et on vous trouvera le jour, l'heure, l'itinéraire et leurs plans...

— Leurs ! s'exclama Étienne, furieux de ce pluriel.

— Adeney est parti avec lui. Aucun doute, ils nous ont échappé. Je suis désolé des nouvelles que j'apporte à votre Grâce, mais la vérité est ce qu'elle est (et il fallait lui reconnaître le mérite d'oser la dire, la vérité). Hesdin est entre nos mains, reprit-il, là-dehors. Blessé, mais rien de grave, de simples égratignures. Je l'ai mis aux fers à tout hasard, mais je pense qu'il n'a plus le coeur à jouer les fiers-à-bras, comme lorsque votre Grâce n'était pas encore dans la ville.

— Amenez-le, ordonna le roi, redoublant de colère en voyant que ses deux ennemis principaux lui avaient échappé.

Arnulf de Hesdin entra ; il boitait bas et il portait des chaînes aux poignets et aux chevilles ; il était grand et fort, haut en couleur ; il avait une soixantaine d'années, et il était couvert de poussière, de fumée et de sang. Deux Flamands le firent s'agenouiller de force devant le roi. Il avait peur, mais de son regard fixe, il les défiait encore.

— Eh bien, vous êtes calmé ? lui lança le roi, exultant. Où est votre insolence maintenant ? Vous en aviez des choses à dire, il y a encore un ou deux jours ? Et maintenant, vous vous taisez ? Ou comprenez-vous enfin qu'il serait temps de tenir un autre langage ?

— Votre Grâce, dit Hesdin – ces mots lui écorchaient manifestement la bouche –, vous êtes vainqueur, et je suis à votre merci, à vos pieds. Je vous ai combattu loyalement, et je compte être traité honorablement. Je suis chevalier d'Angleterre et de France. Vous avez besoin d'argent ; je vaux la rançon d'un comte et j'ai de quoi la payer.

— Trop tard pour parler raisonnablement, vous ne saviez que vomir des insultes derrière vos murs. J'ai juré que vous paieriez vos insolences de votre vie, et c'est ce qui va se passer. La rançon d'un comte est insuffisante. Voici mon prix : où sont FitzAlan et Adeney ? Dites moi vite où on peut leur mettre la main dessus ; et priez pour qu'on y parvienne, alors peut-être – peut-être ! – pourrez-vous sauver votre misérable vie.

Hesdin redressa la tête et fixa le roi dans les yeux.

— Je trouve votre prix excessif, dit-il. Je ne vous dirai qu'une chose concernant mes amis : ils se sont enfuis seulement quand tout était perdu. Tuez-moi ou épargnez-moi, vous n'obtiendrez rien d'autre. Allez chasser votre gibier vous-même.

— C'est ce qu'on verra, cria le roi, furieux. On verra si c'est tout ce qu'on tirera de vous. Emmenez-le, Adam, confiez-le à Ten Heyt, voyez ce qu'il peut en faire. Hesdin, vous avez jusqu'à deux heures pour nous dire ce que vous avez appris sur leur fuite, sinon je vous ferai pendre aux remparts. Emmenez-le !

Ils l'entraînèrent, toujours à genoux. Étienne était assis, écumant et se rongant les poings.

— Pensez-vous qu'il ait dit vrai, Prestcote ? Ils se sont enfuis seulement quand la bataille a été perdue ? Ils sont peut-être encore en ville. Comment auraient-ils pu passer ? Pas par la Première Enceinte, en traversant nos rangs. Et les deux premières compagnies à être entrées ont été immédiatement envoyées pour garder les deux ponts. La ville est isolée, et ils doivent se cacher quelque part. Trouvez-les !

— Ils n'ont pas pu arriver jusqu'aux ponts, affirma Prestcote. Il n'y a qu'un seul moyen d'accès, l'écluse qui va vers la rivière. Je ne pense pas qu'ils aient pu atteindre la Severn sans être vus, et je suis sûr qu'ils n'avaient pas de bateau. Oui, ils se cachent vraisemblablement quelque part en ville.

— Fouillez tout ! Trouvez-les ! Pas de butin avant qu'on les ait arrêtés. Cherchez partout, mais trouvez-les !

Tandis que Ten Heyt et ses Flamands entouraient ceux qu'on avait pris les armes à la main et que la nouvelle garnison prenait ses quartiers sous les ordres de Prestcote, Courcelle et d'autres avec leurs compagnies se répandaient dans la ville, renforçaient la sécurité aux deux ponts, et commençaient à fouiller chaque maison et chaque boutique. Le roi, sûr de sa victoire, retourna dans son camp avec sa garde personnelle, pour y attendre, morose, des nouvelles des deux fuyards. Il était deux heures passées quand Courcelle rentra faire son rapport.

— Votre Grâce, avoua-t-il tout net, nous avons échoué, il n'y a rien d'autre à dire. On a fouillé chaque rue, on a interrogé tous les notables et les marchands, on a tout passé au crible. La ville n'est pas si grande, et à moins d'un miracle, je ne vois pas comment ils ont pu la quitter sans se faire voir. Mais on ne les a pas trouvés, rien, aucune trace. Au cas où ils auraient traversé la rivière à la nage, pour franchir la Première Enceinte de l'abbaye, j'ai envoyé là-bas une patrouille, mais je doute maintenant du résultat. Hesdin s'entête toujours. On n'a pas pu lui tirer un mot, et Ten Heyt a fait de son mieux, tout en se gardant de le tuer trop tôt. Il ne nous dira rien. Il sait ce qui l'attend. Les menaces ne servent à rien.

— Tant pis pour lui, dit Étienne sombrement. Et les autres ? Combien de prisonniers dans la garnison ?

— Quatre-vingt-quatorze, Hesdin compris.

Courcelle regardait le noble visage se crisper ; le roi avait beau être fou de rage, ses griefs ne dureraient sûrement pas longtemps. Ça faisait des semaines qu'on lui répétait que pardonner trop vite était une erreur.

— Votre Grâce, on prendrait manifestement votre clémence pour de la faiblesse, insista Courcelle.

— Qu'on les pend ! lança Étienne, formulant sèchement sa sentence pour ne pas y revenir.

— Tous ?

— Tous ! Et tout de suite. Que ce soit terminé avant demain.

On donna la sale besogne à faire aux Flamands. C'était le travail des mercenaires, une tâche qui les occuperait toute la journée, et les garderait éloignés des maisons de la ville que, sans cela, ils auraient délestées de tout objet de valeur. Cet intermède, aussi horrible qu'il fût, donna aux guildes, à l'intendant et aux baillis le temps de rassembler en hâte une délégation pour jurer fidélité au roi et obtenir une motion de grâce, empreinte cependant de scepticisme et de morosité. Le souverain ne croyait sans doute pas à ce dévouement soudain, mais il sut apprécier leur célérité.

Prestcote remit de l'ordre dans le château et déploya la nouvelle garnison, tandis que Ten Heyt et ses compagnies dépêchaient l'ancienne aux remparts. Hesdin fut le premier à mourir. Le deuxième fut un jeune seigneur qui avait commandé quelques hommes ; il était dans un état de terreur frénétique lorsqu'on le traîna vers la potence, il hurla et jura qu'on lui avait promis la vie sauve. Les Flamands qui se chargèrent de lui ne parlaient quasiment pas l'anglais, mais ses supplications les amusèrent beaucoup avant que la corde n'interrompît le malheureux.

Adam Courcelle, trop heureux, comme il le reconnut, de ne pas assister à cette boucherie, poursuivit ses recherches jusqu'aux confins de la ville et jusque dans les faubourgs. Mais il ne trouva trace ni de William FitzAlan ni de Fulke Adeney.

Depuis les alarmes du début de la matinée jusqu'au massacre nocturne, un silence horrifié planait sur l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul. Les rumeurs circulaient partout comme des essaims d'abeilles ; nul ne savait ce qui se passait vraiment, mais tous savaient que c'était terrible. Les moines continuaient obstinément la tâche qu'ils avaient choisie, refusant que la guerre interrompît les offices. Le chapitre ou la messe était leur seule manière de continuer dans cette

voie. Aline Siward, accompagnée de Constance, sa servante, vint entendre la messe qui suivit le chapitre ; elle était pâle, anxieuse et s'efforçait héroïquement de tenir bon. Sa présence eut peut-être pour effet d'attirer Hugh Beringar dans l'église, car il avait vu Aline sortir de la maison qu'on lui avait donnée dans la Première Enceinte, près du moulin principal de l'abbaye. Pendant le service, il s'intéressa plus au profil enfantin et troublé sous la guimpe blanche qu'aux paroles du célébrant.

Elle avait joint délicatement ses petites mains, et ses lèvres fermes et vulnérables bougeaient silencieusement. Agenouillée, elle priait avec ferveur pour les morts et les blessés. Constance la regardait de près, la protégeant de sa présence, mais elle ne pouvait pas tenir la guerre à distance.

Beringar la suivit de loin, jusqu'à ce qu'elle rentrât chez elle. Il n'essaya pas de la rattraper, ni de lui parler. Quand elle eut disparu, il laissa ses hommes de main derrière et longea la Première Enceinte jusqu'au bout du pont-levis. Celui-ci était toujours remonté, encastré dans le mur de la ville, mais le fracas de la bataille s'atténuait déjà à droite, là où on distinguait le château dans son halo de fumée de l'autre côté du fleuve. Beringar devrait encore attendre avant de continuer – comme promis – à rechercher sa fiancée. Dans moins d'une heure, s'il était bon prophète, le pont serait baissé et utilisable. En attendant, il alla tranquillement dîner [3] . Rien ne pressait.

Les rumeurs couraient dans l'hôtellerie, comme partout. Ceux qui étaient insoupçonnables et qui avaient des motifs légitimes de s'éloigner faisaient leurs paquets. Tous pensaient que le château était sûrement tombé et que ça allait coûter très cher. Il vaudrait mieux obéir au roi, car il était sur place et vainqueur, et l'impératrice Maud, malgré la légitimité de ses droits, là-bas en Normandie, n'était guère en mesure de protéger convenablement la ville. On murmurait aussi que FitzAlan et Adeney s'étaient échappés au dernier moment et avaient fui. Beaucoup en rendaient grâce au ciel, mais discrètement.

Quand Beringar sortit de nouveau, le pont était baissé, la voie libre, et les sentinelles du roi contrôlaient le passage. Ils étudièrent de près ses papiers, mais quand ils eurent terminé, ils le laissèrent passer respectueusement. Le roi avait dû donner des ordres le concernant. Il franchit le rempart par une porte gardée mais ouverte. La rue était en pente raide ; semblable à une île, la ville était perchée en haut d'une colline. Beringar la connaissait bien et il savait où il allait. Au sommet de la colline, la rue des bouchers – étals et maisons – s'étalait à l'horizontale, silencieuse et déserte.

La boutique d'Edric Flesher était la plus belle de la rue mais elle était fermée et silencieuse comme les autres. On ne voyait pratiquement personne sauf, brièvement, un visage effrayé, qui

reculait vite derrière la porte et se barricadait. La rue ne donnait pas l'impression d'avoir été pillée. Beringar frappa à la porte close et quand il entendit des mouvements furtifs à l'intérieur, il éleva la voix.

— Ouvrez, c'est moi, Hugh Beringar ! Edric, Pétronille ! Laissez-moi entrer, je suis seul.

Il s'attendait à ce que la porte restât fermée comme un tombeau et qu'on se tût à l'intérieur, et il ne leur en aurait pas voulu, mais non, elle s'ouvrit toute grande, et Pétronille apparut, rayonnante, les bras ouverts comme s'il était le Messie. Elle vieillissait, mais restait potelée et fraîche ; c'était sûrement l'être le plus sain qu'il ait vu dans cette ville assiégée. Ses cheveux gris étaient bien coiffés sous un bonnet blanc et ses yeux gris malicieux pétillaient toujours de vie et de malice. Elle lui souhaita chaleureusement la bienvenue.

— Messire Hugh ! Voir enfin un visage de confiance, ici !

Beringar fut aussitôt sûr qu'elle ne lui faisait pas vraiment confiance.

— Entrez, soyez le bienvenu ! Edric, c'est Hugh — Hugh Beringar.

Son mari arriva aussitôt, solide, le teint coloré. C'était un homme capable, conseiller et maître de sa guilde.

Ils l'attirèrent à l'intérieur et fermèrent aussitôt la porte. Beringar attaqua sans préambule, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un amoureux.

— Où est Godith ? Je suis venu la chercher, l'aider. Où l'a-t-il cachée ?

Il eut le sentiment qu'ils s'attardaient un peu trop à vérifier que les volets étaient fermés, qu'aucun ennemi ne se trouvait dehors pour écouter vraiment ce qui se disait. Et qu'ils avaient eux-mêmes trop de questions à poser pour répondre aux siennes.

— Sont-ils après vous ? demanda Edric, soucieux. Vous faut-il un endroit pour vous cacher ?

— Faisiez-vous partie de la garnison ? insista Pétronille.

Elle le palpa avec sollicitude, cherchant d'éventuelles blessures, comme si elle avait été sa nourrice, au lieu d'être celle de Godith, et qu'elle l'avait vu chaque jour que Dieu fait, alors qu'elle l'avait seulement rencontré deux ou trois fois depuis ses fiançailles. Elle était un peu trop empressée ! Et ils avaient semblé hésiter, se demandant ce qu'il fallait lui dire... ou lui taire ?

— Ils sont déjà venus ici, dit Edric. Je doute qu'ils reviennent ; en cherchant le shérif et Messire Fulke, ils ont tout saccagé. Mais on vous cachera volontiers si c'est nécessaire. Ils sont sur vos talons ?

Il en était sûr maintenant : ils savaient qu'il n'avait jamais été au château et qu'il ne s'était pas engagé auprès de FitzAlan. Cette vieille servante était intelligente et digne de confiance. Elle et son mari

étaient proches d'Adeney, ils connaissaient fort bien ceux qui s'étaient battus à ses côtés et ceux qui étaient restés à l'écart.

— Non, ce n'est pas ça. Je ne suis ni en danger, ni dans le besoin. Je suis seulement venu chercher Godith. On dit qu'Adeney a quitté le château trop tard pour la faire partir avec la famille de FitzAlan. Où puis-je la trouver ?

— On vous a envoyé la chercher ? demanda Edric.

— Non, non... Mais à qui d'autre l'aurait-il confiée ? En qui pourrait-on avoir autant confiance qu'en sa nourrice ? Je suis d'abord venu chez vous, bien sûr ! Ne me dites pas qu'elle n'est pas là !

— Si, elle était là, affirma Pétronille, et pas plus tard que la semaine dernière. Mais elle est partie, Hugh, vous êtes venu trop tard. Adeney a envoyé deux chevaliers la chercher et on ne nous a même pas révélé où on l'emmenait. Il a dit : » Ce qu'on ne sait pas, on ne peut pas le dire. » Mais, à mon avis, ils lui ont fait quitter la ville à temps ; elle est loin maintenant, et en sécurité. Dieu merci !

Il n'y avait pas à douter de la ferveur de sa prière, elle se battrait, elle mourrait pour Godith. Alors, mentir, en cas de besoin...

— Je vous en prie, mes amis, aidez-moi à la retrouver. Je suis son fiancé ; je suis responsable d'elle, si son père est mort, ce qui n'a rien d'impossible après tout...

Il ne fut récompensé du mal qu'il se donnait, que par le très bref regard qu'ils échangèrent avant de s'exclamer d'une seule voix :

— Que Dieu le garde !

L'activité fébrile des gens du roi leur avait fait comprendre que FitzAlan et Adeney n'avaient été ni tués, ni pris. Ils ne savaient pas encore vraiment s'ils étaient en sécurité, mais ils risquaient leur vie (et leur loyauté) là-dessus. Ils ne lui diraient rien de plus à lui, le renégat, rien en tout cas directement.

— Je regrette vraiment, mon garçon, dit Edric en soupirant. Je ne peux rien d'autre pour vous, c'est comme ça. Consolez-vous en vous disant qu'elle n'est pas tombée aux mains de l'ennemi. Prions pour que ça n'arrive pas.

Voilà, songea bizarrement Beringar, une prière qui pourrait bien s'adresser à moi.

— Eh bien, je n'ai plus qu'à partir et essayer de trouver une autre piste, constata-t-il, l'air découragé. Je ne veux pas vous mettre plus longtemps en danger. Ouvrez, Pétronille, et vérifiez qu'il n'y a personne dans la rue.

Elle s'exécuta sans se faire prier, déclarant qu'elle était aussi vide que la paume d'un mendiant. Beringar serra la main d'Edric et il se pencha pour embrasser sa femme, qui rougit d'un air coupable. Ce fut sa récompense et sa vengeance...

— Priez pour elle – dit-il, leur demandant quelque chose qu'ils

ne lui refuseraient pas, pour une fois.

Il se glissa par la porte entrouverte, qu'ils refermèrent soigneusement derrière lui. Pas trop fort, puisqu'il était censé se cacher, mais d'une façon très audible. Il se hâta de descendre la rue jusqu'au coin de la maison. Puis, faisant demi-tour, il revint silencieusement coller l'oreille au volet.

— Pour ça oui, il est venu chercher sa fiancée ! s'exclama Pétronille, avec mépris. Il aurait payé gros pour elle, elle qui aurait servi d'appât pour le retour de son père, sans parler de FitzAlan ! Il faut qu'il gagne la faveur de Étienne, maintenant, et ma nourrissonne est sa meilleure chance.

— On a peut-être été trop durs avec lui, protesta doucement Edric. Qui sait, s'il ne veut pas vraiment la mettre en sûreté ? Mais je reconnais qu'il valait mieux ne pas prendre de risques. Qu'il fasse ses recherches tout seul !

— Dieu merci, riposta-t-elle, farouche, il ne peut savoir que je l'ai cachée là où nul homme sain d'esprit n'ira la chercher ! (Elle rit en prononçant le mot homme.) Il sera toujours temps d'aller la chercher quand les esprits seront calmés. Maintenant, prions pour que son père soit loin d'ici. Et les deux jeunes de Frankwell auront la route dégagée vers l'ouest avec le trésor du shérif, cette nuit. Puissent-ils tous arriver sains et saufs en Normandie et servir l'impératrice. Que Dieu la bénisse !

— Tais-toi, mon amour, protesta Edric, d'un ton de reproche. Même derrière des portes fermées à clé...

Ils s'étaient avancés à l'intérieur de la maison et Beringar entendit une porte se fermer. Cessant de les espionner, Hugh Beringar s'éloigna, impassible, descendit la colline sinueuse jusqu'à la porte de la ville et au pont, en sifflotant doucement, tout heureux.

Il en avait appris plus qu'il ne l'espérait. Ils comptaient donc faire partir discrètement FitzAlan pour le pays de Galles cette nuit même, avec son trésor qu'il avait pensé à mettre à l'abri, dans cette situation désespérée, hors les murs, quelque part à l'ouest dans le faubourg de Frankwell. Pas de portes à franchir, pas de ponts à passer. Quant à Godith, il croyait savoir où la chercher. Avec l'argent et la fille, se dit-il, il avait de quoi acheter la faveur d'hommes bien moins corruptibles que le roi Étienne.

Une heure avant les vêpres, Godith se tenait dans l'atelier de l'herbarium, remuant obstinément les préparations, les diluant et les mélangeant, suivant fidèlement les instructions, pleine d'angoisse et d'inquiétude, partagée entre le désespoir morne et la lumière de l'espérance. A force d'essuyer ses larmes de ses mains souillées par la terre du jardin, elle avait le visage tout mâchuré, et ses yeux cernés et creux témoignaient de son chagrin et de sa tension. Deux larmes lui

échappèrent, malgré ses efforts rageurs pour les retenir, tandis qu'elle avait les mains prises, et tombèrent dans une préparation qui n'avait aucun besoin de ce surplus d'eau. Godith émit un juron qu'elle avait appris sur ses terres longtemps auparavant, du temps où les fauconniers devaient supporter un apprenti insolent et négligent qu'elle avait eu pour ami.

— Dis plutôt une petite prière, murmura Cadfael dans son dos, d'une voix calme et douce. Ce sera sûrement la meilleure tisane pour les yeux que j'aie jamais préparée. Sois tranquille, Dieu veillait.

Elle tourna vers lui son visage sale, buté, suppliant, puisant un encouragement dans son intonation même.

— J'ai été jusqu'au poste de garde, au moulin et au pont, ajouta-t-il. Il ne manque pas de mauvaises nouvelles et bientôt, nous prierons pour les âmes des morts. Mais ça nous arrivera à tous, d'une manière ou d'une autre, ça n'est pas le pire. Et puis certaines nouvelles ne sont pas si mauvaises. A ce qu'on m'a dit de ce côté de la Severn, sur le pont – parmi les gardes, il y a un archer qui était avec moi en Terre Sainte –, ton père et FitzAlan ne sont ni morts, ni blessés, ni prisonniers ; on a eu beau les chercher en ville, on ne les a pas trouvés. Ils sont partis, Godith, mon petit, et je doute que Étienne, malgré tous ses efforts, parvienne à les rattraper maintenant. Tu peux t'occuper de ce vin que tu étais en train de couper et t'entraîner à jouer les garçons jusqu'à ce que tu puisses rejoindre ton père.

Pendant un instant, elle fondit en larmes comme neige au soleil. Puis son visage prit l'éclat d'un soleil printanier. Elle avait autant de raisons de pleurer que de se réjouir : ne sachant par quoi commencer, elle essaya de faire les deux à la fois, comme un ciel d'avril. Mais elle était au printemps de son âge et l'espoir l'illumina de ses rayons.

— Frère Cadfael, dit-elle après s'être calmée, j'aurais aimé que mon père vous connaisse. Et cependant, vous n'êtes pas de ses partisans, n'est-ce pas ?

— Ma petite fille, dit Cadfael posément, mon souverain n'est ni Étienne, ni Maud. Toute ma vie, j'ai lutté pour un seul roi. Mais je respecte le dévouement et la fidélité. Et peu m'importe qu'ils s'adressent à tel ou tel. Ce que l'on fait, ce que l'on est, c'est ça qui compte. Ta loyauté est sacrée comme la mienne. Maintenant, va te laver le visage et les yeux, et tu pourras dormir une demi-heure avant vêpres. Mais non, tu es trop jeune pour t'endormir sur commande.

Elle ne possédait pas ce don qui vient plus tard, mais elle était épuisée comme on peut l'être à son âge et elle s'endormit aussitôt sur son banc, bercée par le baume du soulagement.

Il l'éveilla à temps pour traverser la clôture et se rendre à vêpres. Elle marchait à ses côtés, discrète ; ses épais cheveux bouclés coupés court étaient rabattus en avant, pour qu'on ne voie pas ses

yeux rougis.

Devenus pieux sous le coup de la terreur, tous les habitants de l'hôtellerie convergeaient vers l'église, et parmi eux, Hugh Beringar. Lui n'avait sûrement pas peur, mais il était attiré par le charme d'Aline Siward, qui sortait en hâte de sa maison près du moulin, les yeux baissés, le coeur lourd. Beringar n'en avait pas pour autant perdu l'acuité du regard sur tout ce qui pouvait présenter un intérêt pour lui. Il vit sortir du jardin deux silhouettes étrangement disparates, le moine d'âge mûr, solide, trapu, hâlé, avec sa démarche chaloupée de marin, qui posait une main protectrice sur l'épaule d'un jeune garçon mince aux jambes nues, vêtu d'une tunique qu'il avait dû hériter de son grand frère. L'adolescent marchait à grands pas, regardant prudemment à travers la forêt de ses cheveux bruns. Beringar l'observa, pensif ; il sourit, mais si fugitivement que cela se vit à peine sur sa grande bouche mobile.

Godith contrôla son allure et son visage, et ne manifesta en rien qu'elle le reconnaissait. Dans l'église, elle alla rejoindre ses camarades, échangeant même avec eux quelques ricanements et autres coups de coude. S'il l'observait toujours, Beringar s'interrogerait et se dirait qu'il s'était trompé. Il ne l'avait pas vue depuis plus de cinq ans. Même s'il se posait des questions, il ne pouvait être sûr de rien. D'ailleurs, elle constata qu'il ne regardait même pas de son côté, mais qu'il fixait toujours une inconnue en deuil. Godith commença à respirer mieux et elle s'autorisa même à étudier son fiancé presque aussi attentivement qu'il contemplait Aline Siward. Quand elle l'avait vu pour la dernière fois, c'était un grand dadais de dix-huit ans, aux coudes et aux genoux épais, maîtrisant mal son corps. Maintenant il avait la grâce méprisante et l'assurance des chats, et un air détendu et distant. Elle dut s'avouer qu'il était joli garçon, mais il ne l'intéressait, ni ne la touchait plus. Les circonstances changent les sentiments. Elle fut soulagée de voir qu'il ne regardait plus dans sa direction.

Elle en parla quand même à Cadfael, dès qu'ils furent seuls dans le jardin après le souper et sa leçon du soir avec les autres élèves. Cadfael prit la chose au sérieux.

— Voilà donc celui que tu devais épouser ! Il vient droit de chez le roi, et il s'est sûrement rallié à lui. Cependant, d'après frère Denis qui écoute tous les ragots que colportent les hôtes, on le laisse languir pour le moment, il doit faire ses preuves avant d'obtenir un poste.

Il se gratta pensivement le nez qu'il avait camus et brun, et réfléchit.

— Crois-tu qu'il t'a reconnue ? Ou qu'il t'a dévisagée attentivement, comme si tu lui rappelais quelqu'un ?

— Je l'ai cru d'abord, comme s'il se posait des questions. Mais après, il n'a plus regardé de mon côté, ni manifesté le moindre intérêt.

Non, j'ai dû me tromper. Il ne m'a pas reconnue. J'ai changé en cinq ans, et habillée comme ça... Dans un an, murmura Godith, étonnée et presque inquiète, nous aurions été mariés.

— Je n'aime pas ça, dit Cadfael, méditatif. Il va falloir que tu restes loin de lui. S'il arrive à gagner la faveur du roi, il partira peut-être avec lui dans une semaine environ. D'ici là, ne t'approche pas de l'hôtellerie, de la loge du portier, ou des endroits où il pourrait se trouver. Qu'il ne te revoie pas, si possible.

— Je le sais ! admit Godith, troublée et grave. S'il me trouve, il me livrera peut-être pour en tirer avantage. Parce que même si mon père avait atteint la côte, il reviendrait se rendre si j'étais menacée. Et alors, il mourrait comme ces pauvres gens du château.

Elle ne put supporter de regarder vers les remparts et leurs hideux ornements. On y mourait encore à cette heure, mais elle l'ignorait ; l'horrible tâche se poursuivait jusque tard dans la nuit.

— Je l'éviterai comme la peste, dit-elle avec ferveur, et prierai pour qu'il parte vite.

L'abbé Héribert était âgé, fatigué et il aimait la paix. Les désillusions provoquées par cette époque atroce, combinées avec la vigueur et l'ambition de son prieur Robert, l'avaient amené à se retirer encore davantage du monde et chercher une consolation dans la vie spirituelle. En outre, il savait que le roi ne l'appréciait pas, comme tous ceux qui avaient tardé à se rallier à lui avec fracas. Mais confronté à un devoir inévitable, même monstrueux, l'abbé put encore trouver le courage de se faire entendre en cette occasion. On avait pendu comme des chiens quatre-vingt-quatorze hommes qui tous avaient une âme et le droit d'être enterrés décemment, malgré leurs crimes et leurs fautes. Les Bénédictins de l'abbaye étaient les protecteurs naturels de ce droit, et l'abbé n'entendait pas laisser ceux que Étienne considérait comme des traîtres être enterrés à la sauvette dans l'anonymat de la fosse commune. Cependant, cette tâche lui répugnait et, cherchant dans son entourage quelqu'un qui s'y connaîtrait mieux que lui en matière de guerre et de massacre, il s'adressa naturellement à frère Cadfael, qui avait traversé le monde pendant la Première Croisade et qui, après cela, avait pendant dix ans commandé un vaisseau près des côtes de Terre Sainte, où les combats n'avaient pratiquement jamais cessé.

Après complies, l'abbé fit venir Cadfael dans son parloir privé.

— Mon frère, je vais cette nuit même demander au roi l'autorisation d'enterrer chrétiennement tous ces prisonniers massacrés. S'il y consent, demain nous nous chargerons de ces malheureux et nous les préparerons décemment pour les enterrer.

Leurs familles en réclameront peut-être certains, les autres, nous les enterrerons honorablement avec les rites qui leur sont dus. Vous avez été soldat vous-même, mon frère. Si je parviens à m'entendre avec le roi, acceptez vous de vous charger de ce travail ?

— Sans joie certes, mon père, mais oui, j'accepte de tout coeur, répondit Cadfael.

Chapitre III

— Oui, d'accord, dit Godith, si c'est ainsi que je peux vous être le plus utile. J'assisterai aux leçons matin et soir. Je mangerai sans parler ni regarder personne et je viendrai discrètement m'enfermer ici, parmi vos Potions. Je mettrai la barre à la porte, s'il le faut, et je n'ouvrirai pas avant d'avoir entendu votre voix. Bien sûr que je ferai ce que vous me dites. Mais je voudrais tout de même vous accompagner. Ce sont les alliés de mon père, et les miens, et je souhaiterais, aussi peu que ce soit, leur rendre ce dernier service.

— Même s'il n'y avait pas de danger – ce qui n'est pas le cas –, répondit fermement Cadfael, je ne te laisserais pas venir. Les atrocités dont les hommes sont capables envers leurs semblables risquent de jeter une ombre maléfique entre toi et ta confiance dans la justice et la miséricorde de Dieu. Il faut la moitié d'une vie pour atteindre le point d'où l'on peut toujours voir l'éternité, et il arrive qu'une brève injustice la masque soudain. Non, tu restes là, et ne t'approche pas de Hugh Beringar.

Il avait même pensé demander à Hugh Beringar de faire partie de ses aides capables et dévoués, pour être sûr que pendant cette journée, il ne s'approcherait pas de Godith. Soit pour le salut de leur âme, soit par sympathie secrète pour la cause des victimes, soit parce qu'ils cherchaient des parents ou des amis, trois voyageurs logés à l'hôtellerie proposèrent leurs services ; avec un tel exemple, il eût été possible d'en obtenir d'autres, même ceux de Beringar, qui se serait senti obligé d'accepter. Mais il semblait que le jeune homme fût déjà parti ; peut-être, plein d'espoir, faisait-il antichambre chez le roi ; un nouveau venu à la recherche d'une charge ne pouvait se permettre de se laisser oublier. Il s'était éclipsé la veille au soir, dès la fin des vêpres, à en croire le frère lai chargé des écuries. Ses trois hommes d'armes étaient là, désœuvrés une fois qu'ils avaient pansé, nourri et détendu les chevaux, mais ils ne voyaient aucune raison de se donner du mal pour quelque chose que le roi n'apprécierait peut-être pas. Cadfael ne pouvait guère leur en vouloir. Quand il eut réuni vingt hommes, moines, frères lais et les trois voyageurs bénévoles, ils se

dirigèrent vers le château.

Le roi avait probablement été satisfait de voir que cette pénible tâche serait accomplie par des volontaires ; sans cela il aurait pu avoir à l'imposer, puisqu'il fallait bien que quelqu'un s'en chargeât, sinon la nouvelle garnison serait la première à en souffrir. Dans une forteresse située au coeur d'une ville murée, les épidémies peuvent se répandre avec une vitesse terrible. N'importe ; le roi ne pardonnerait peut-être jamais à l'abbé ses reproches implicites, quand il l'avait rappelé à ses devoirs de chrétien. Le vieillard pourtant avait obtenu l'autorisation nécessaire et la petite troupe de Cadfael passa les portes sans encombre. Leur chef en personne fut admis à se présenter devant Prestcote.

— Votre Seigneurie a sûrement reçu des ordres nous concernant, dit-il aussitôt. Nous sommes ici pour nous occuper des morts et je vous demanderai de nous donner une pièce propre assez grande pour qu'on puisse les disposer décentement avant de les enterrer. Si nous pouvons aussi tirer de l'eau au puits, nous ne vous demanderons rien d'autre. Nous avons apporté le linge nécessaire.

— La salle de garde à l'intérieur est libre, dit Prestcote, indifférent. Il y a de la place et des planches que vous pouvez utiliser, si besoin est.

— Si certains de ces malheureux étaient natifs d'ici et s'ils avaient de la famille ou des voisins, le roi a permis d'emmener les corps pour que leurs parents les enterrent. Vous voudrez bien faire annoncer la nouvelle en ville, quand j'aurai vérifié que tout est prêt ? Et autoriser leurs proches à entrer et à sortir librement ?

— S'il y en a qui ont ce courage, dit Prestcote sèchement, qu'ils les emportent et bon vent. Plus vite on sera débarrassés de ces cadavres et mieux ce sera.

— Très bien. Où sont-ils ?

Les murs et les tours avaient été dépouillés avant l'aube de leurs malheureux ornements. Les Flamands avaient dû passer la moitié de la nuit à les faire disparaître. L'idée ne venait sûrement pas d'eux, mais peut-être bien de Prestcote. Il avait approuvé ces exécutions, ce qui ne voulait pas dire qu'il y avait pris plaisir ; c'était un vieux soldat habitué à l'ordre et à la discipline ; il aimait que sa garnison ait de la tenue.

— On a coupé les cordes et ils sont tombés pardessus le parapet jusque dans la fosse, sous le mur. Sortez par la Première Enceinte, vous les trouverez entre les tours et la route.

Cadfael inspecta la petite salle qu'on lui donnait ; elle était à l'écart. En outre il y avait de la place pour tous. Empruntant la porte de la ville, il conduisit ses compagnons jusqu'au fossé profond, sous les tours. Des herbes hautes en pleine floraison et de petits buissons

couvraient en partie ce qui, à y regarder de plus près, ressemblait à un champ de bataille. D'un côté, les morts gisaient empilés, tout près du pied du mur, et de l'autre, ils reposaient loin les uns des autres. Cadfael et ses aides relevèrent leur soutane, et par équipes de deux, sans parler, travaillèrent à démêler les corps enchevêtrés, emportant d'abord les plus accessibles et mettant à part ceux qui, réunis dans leur chute, s'étaient brisés les os. Le soleil était haut, et les pierres du mur réfléchissaient la chaleur. Les trois voyageurs charitables enlevèrent leur tunique. Dans ce creux profond, l'air devenait lourd, étouffant : ils transpiraient, le souffle court, mais sans ralentir la cadence.

— Faites bien attention, recommanda Cadfael, au cas où l'un de ces malheureux vivrait encore. Les soldats ont fait vite, ils ont pu en dépendre un ou deux trop tôt. Et avec ces herbes épaisses, on peut survivre peut-être à une chute pareille.

Les Flamands avaient sans doute fait vite, mais ils avaient été consciencieux. Personne n'avait survécu.

Ils avaient commencé au lever du jour, et il était près de midi quand, ayant disposé tous les morts dans la salle, ils entreprirent de les laver et de les rendre aussi présentables que possible : ils leur fermèrent les paupières, redressèrent leurs membres brisés, recoiffèrent des cheveux en désordre, lièrent des mâchoires affaissées, afin que ces visages ne fussent pas un objet d'horreur pour les épouses ou les parents désolés qui les avaient aimés. Avant d'aller rappeler à Prestcote la proclamation promise, Cadfael passa en revue ses semblables sauvagement exécutés et les compta. A la fin, il fronça les sourcils, réfléchit un instant, puis les compta de nouveau. Quand ce fut fait, il commença à examiner de beaucoup plus près ceux dont il ne s'était pas occupé lui-même, soulevant le linge couvrant les visages les plus abîmés. Lorsqu'il les eut tous regardés, il se releva, l'oeil sombre, et d'un pas décidé, partit à la recherche de Prestcote sans rien dire à quiconque.

— Combien d'hommes, dites-vous, ont été pendus sur l'ordre du roi ? demanda Cadfael.

— Quatre-vingt-quatorze, dit Prestcote, surpris et impatient.

— Vous n'avez pas compté, répliqua Cadfael, ou vous l'avez mal fait. Moi, j'en ai quatre-vingt-quinze.

— Quatre-vingt-quatorze ? Quatre-vingt-quinze ? lança Prestcote, exaspéré, un de plus ou de moins, quelle importance ? Ce sont tous des traîtres, ils ont tous été condamnés, je ne vais pas m'arracher les cheveux parce que le nombre ne correspond pas tout à fait.

— Vous, non, peut-être, reconnut simplement Cadfael, mais Dieu demandera des comptes. Vous aviez ordre d'exécuter quatre-vingt-

quatorze hommes, Arnulf de Hesdin compris. Que cela se justifie ou non, c'étaient vos ordres, ils émanaient du roi, ça, c'est clair. Pour cet acte les comptes se régleront plus tard, et devant un autre tribunal. Mais ce quatre-vingt-quinzième ne faisait pas partie du total, le roi n'avait pas autorisé son exécution, nul gouverneur n'en avait reçu l'ordre, il n'a jamais été accusé de rébellion ou de haute trahison, et celui qui l'a tué est coupable de meurtre.

— Grand Dieu ! explosa Prestcote. Un officier dans la chaleur du combat se trompe d'un chiffre et vous voudriez porter le cas devant le roi ! Il n'a pas été inclus dans les comptes, mais on l'a pris les armes à la main et pendu, c'est tout ce qu'il méritait. Il s'est rebellé et il a été pendu comme les autres, un point c'est tout ! Pour l'amour de Dieu, qu'attendez-vous de moi ?

— J'aimerais que vous veniez le voir pour commencer, riposta Cadfael, tout net. Il n'est pas comme les autres. Il n'a pas été pendu comme eux, il ne leur est comparable en rien, même si quelqu'un a prévu qu'on réagirait comme vous et qu'on négligerait de compter. Je vous le dis, Messire Prestcote, parmi vos pendus, il y a un homme qu'on a assassiné, une feuille cachée dans la forêt. Vous regrettez peut-être que je m'en sois aperçu, mais croyez-vous que Dieu ne l'ait pas su il y a longtemps ? Et si vous pouvez me faire taire, pensez-vous que Dieu se taira ?

Prestcote avait cessé de marcher de long en large et le fixait très sérieusement.

— Vous ne plaisantez pas, dit-il, ébranlé. Comment pourrait-il y avoir un homme mort autrement ? Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Tout à fait sûr. Venez voir ! Il est là parce que l'assassin l'a mis là, parmi les autres, pour ne provoquer ni curiosité, ni questions.

— Il aurait fallu qu'il sût qu'il y aurait de nombreux corps à cet endroit.

— La plupart des citadins et toute la garnison le savaient à la nuit tombée. Ça s'est fait cette nuit. Venez voir !

Prestcote le suivit, apparemment soucieux et ennuyé. Mais c'est ainsi qu'aurait agi le coupable, mieux placé que quiconque pour savoir tout ce qu'il convenait de faire, afin d'écarter les soupçons. Cependant, il s'agenouilla avec Cadfael près de l'homme en trop, dans l'espace limité de la salle fermée de hauts murs ; l'odeur de la mort commençait juste à répandre sur eux sa chape insidieuse.

L'homme était jeune, dépourvu d'armure. Bien sûr, on avait enlevé la leur aux autres, le fer et le cuir étaient précieux – mais rien dans ses habits ne suggérait qu'il en ait porté une, ni un vêtement de cuir ; il était vêtu de drap sombre, léger, et de bottes ; ce qu'un homme porterait pour voyager en été, pour chevaucher sans être

chargé et ne pas avoir froid la nuit ; pour ne pas avoir trop chaud pendant la journée, il avait retiré sa tunique. Il avait dans les vingt-cinq ans au plus, des cheveux brun-roux, et son visage rond semblait agréable, pour autant que le gonflement dû à la strangulation, que les doigts experts de Cadfael avaient effacé au mieux, permît de s'en rendre compte. Les yeux étaient saillants et les paupières volumineuses.

— Il est mort étranglé, constata Prestcote, soulagé de reconnaître les symptômes.

— Oui, mais pas pendu. Et il n'avait pas les mains liées comme les autres. Regardez !

Cadfael écarta les plis du capuchon de la gorge ronde du jeune homme et montra la ligne nette, cruelle, qui semblait séparer la tête du corps.

— Vous voyez la finesse de la corde dont on s'est servi pour le tuer ? Elle était trop fine pour supporter le poids d'un corps. Elle est au même niveau autour de son cou, fine comme une ligne de pêche. C'en était peut-être une, d'ailleurs. Remarquez les bords du sillon dans la chair, décoloré mais luisant. On l'a tué avec une corde suifée pour avoir une meilleure prise. Et voyez ce creux, là derrière.

Du bras, il souleva doucement la tête du mort et montra, près du cordonnet noué sur la colonne vertébrale, une ecchymose profonde, unique, avec en son centre, une goutte de sang noir.

— C'est la marque d'une poignée de bois au bout de la corde, pour la tordre, quand elle entoure la gorge de la victime. Les étrangleurs se servent de ces cordes suifées, à double poignée ; ce sont des tueurs de l'ombre, qu'on trouve sur les grands chemins. Avec un peu de force dans les mains et les poignets, c'est un moyen très commode de tuer vos ennemis. Et regardez, Messire, comme son cou, à la marque de la corde, est écorché et plein de sang coagulé. Maintenant, examinez ses deux mains. Ses ongles sont noircis aux extrémités par son propre sang. Il s'est agrippé à la corde qui l'étranglait. Il avait les mains libres. Y a-t-il des hommes que vous avez pendus sans leur lier les mains ?

— Non !

Prestcote, fasciné par toutes ces précisions, ne put nier que la réponse lui avait échappé. Il eût été inutile d'y revenir. L'air hostile, il dévisagea frère Cadfael par-dessus le corps du jeune inconnu.

— Qu'allez-vous gagner, dit-il après réflexion, en rendant cette histoire publique ? Contentez vous d'enterrer ces morts et ne vous mêlez pas du reste !

— Avez-vous pensé, objecta calmement Cadfael, que jusqu'à présent, nul n'a pu mettre un nom ou une étiquette sur ce garçon ? Il peut s'agir d'un envoyé du roi ou d'un ennemi. Rendez-lui justice et

soyez en paix avec Dieu et lui. Et puis (dans son intonation, le prêtre montra le bout de l'oreille), vous aurez des doutes sur votre propre honnêteté, si vous essayez d'arranger la vérité. A votre place, je ferais un rapport exact, et j'en informerais les habitants de la ville, car nous sommes prêts. Si quelqu'un réclame ce jeune homme, votre âme en sera plus légère. Sinon, vous aurez fait ce que vous aurez pu pour redresser une injustice. Et vous aurez accompli votre devoir.

Prestcote le toisa un moment d'un oeil noir, puis il se redressa d'un coup.

— Je transmettrai, dit-il en s'éloignant à grands pas.

On proclama la nouvelle par toute la ville et l'abbaye fut avertie officiellement, afin qu'on pût l'annoncer à l'hôtellerie. Hugh Beringar, qui revenait du camp du roi, entendit la proclamation au portail de l'abbaye, et remarqua parmi ceux qui écoutaient, anxieux, la silhouette menue d'Aline Siward qui était sortie de chez elle pour venir aux nouvelles. C'était la première fois qu'il la voyait sans sa coiffe. Comme il l'avait imaginé, elle avait des cheveux blonds, lumineux, et quelques mèches bouclées encadraient son visage ovale. Ses longs cils étaient beaucoup plus sombres, d'une riche nuance de bronze. Elle écoutait, immobile et attentive, ne sachant que penser. Elle paraissait hésitante, soucieuse et très jeune.

Beringar descendit de cheval tout près d'elle, comme s'il avait par hasard choisi cet endroit pour s'immobiliser et écouter la fin du discours du prieur.

— ... et Messire le Roi autorise quiconque le souhaite à venir réclamer ses parents, s'il s'en trouve parmi les condamnés, et à les enterrer chez lui à ses frais. De plus, puisqu'il y en a un parmi eux dont l'identité est inconnue, il désire que tous ceux qui viendront puissent le voir et, s'ils en sont capables, dire qui il est.

Tous ne prendraient pas les choses aussi simplement, mais elle, si. Ce n'était pas tant la peur des conséquences qui la troublait, que le sentiment désespéré qu'il lui fallait faire ce douloureux pèlerinage ; et tout aussi sincèrement, elle s'effrayait de ce qu'il lui faudrait voir. Beringar se rappela qu'elle avait un frère qui, bravant son père, était parti rejoindre les partisans de l'impératrice ; et même si elle avait entendu des rumeurs selon lesquelles il se trouvait peut-être en France, elle n'avait aucun moyen de vérifier leur bien-fondé.

A présent, elle essayait de ne pas songer que partout où il y avait, parmi les garnisons du parti de son frère, des victimes de la guerre civile, il lui faudrait s'assurer elle-même qu'il n'en faisait pas partie. Son visage innocent était si éloquent qu'on y lisait à livre ouvert.

— Madame, dit Beringar, très doucement et respectueusement,

si je puis vous être utile en quoi que ce soit, commandez et je serai là.

Elle se tourna vers lui et lui sourit ; elle l'avait déjà vu à l'église et savait qu'il logeait lui aussi à l'hôtellerie. L'inquiétude avait transformé la ville en un lieu où chacun se comportait envers autrui en voisin loyal ou en délateur éventuel, mais elle était incapable d'une telle attitude. Il crut cependant bon de lui dire qui il était.

— Vous vous souvenez ? Je suis venu jurer fidélité au roi en même temps que vous. Je suis Hugh Beringar, de Maesbury. Je serai ravi de vous servir. Il m'a semblé que ce que vous venez d'entendre vous rendait perplexe et malheureuse. Si je peux vous représenter n'importe où, je le ferai volontiers.

— Je me souviens de vous, répondit Aline, et je vous remercie de votre proposition, mais il s'agit de quelque chose que moi seule peux et dois faire. Personne d'autre ici ne connaît le visage de mon frère. A dire vrai, j'hésitais... Mais il y a des femmes de la ville, je le sais, qui iront au château, sûres d'y retrouver leur fils. Si elles en sont capables, moi aussi.

— Mais, rétorqua-t-il, vous n'avez aucune raison de penser que votre frère puisse être parmi ces malheureux.

— Aucune, sauf que je ne sais pas où il est, et je sais qu'il a embrassé la cause de l'impératrice. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de ne négliger aucune possibilité ? Tant que je ne l'aurai pas vu mort, je pourrai espérer le retrouver vivant.

— Vous était-il très cher ? demanda doucement Beringar.

Elle hésita à répondre, considérant gravement la question.

— Non, nous n'avons jamais eu de relations vraiment fraternelles. Gilles avait cinq ans de plus que moi et il était toujours parti de la maison, il ne rentrait que pour se quereller avec mon père. Mais c'est mon seul frère et moi, je ne l'ai pas rejeté. Et puis il paraît qu'il y en a un de plus, un inconnu.

— Ce ne peut pas être Gilles, déclara-t-il fermement.

— Et si c'était lui ? Il a besoin de sa soeur pour lui redonner un nom et faire le nécessaire. Il faut que j'y aille, conclut-elle, décidée maintenant.

— Je crois que vous avez tort. Mais je suis sûr que vous ne devriez pas y aller seule.

Il pensait tristement qu'elle avait sa servante pour l'accompagner, mais au lieu de cela, elle dit :

— Je n'emmènerai pas Constance voir ça ! Elle n'a pas de famille là-bas ; quel besoin de la faire souffrir comme moi ?

— Alors, si vous m'acceptez, je suis des vôtres.

Il la croyait sans rouerie ; et en l'occurrence, elle n'en montra aucune. Son visage anxieux devint radieux, elle lui lança un regard, parfaitement innocent, plein d'étonnement, d'espoir et de gratitude.

Mais elle hésitait encore.

— C'est très gentil, mais je ne peux pas accepter. Ce devoir me concerne, pourquoi vous soumettre à pareille épreuve ?

— Allons, déclara-t-il, indulgent, sûr de lui-même et d'elle. Je n'aurai pas un moment de repos si vous me refusez de vous accompagner. Mais si vous me dites que je ne ferai qu'ajouter à votre détresse en insistant, alors je me tairai et vous obéirai. C'est la seule condition.

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Ses lèvres tremblèrent.

— Non, je mentirais. Je ne suis pas très brave, avoua-t-elle tristement. Je vous en serai très reconnaissante.

Il avait obtenu ce qu'il voulait et exploita son avantage à fond. Pourquoi aller à cheval, quand on pouvait prendre beaucoup plus de temps en allant en ville à pied, ce qui offrait une meilleure occasion de faire plus ample connaissance ? Hugh Beringar renvoya ses chevaux aux écuries et prit avec Aline la route qui, traversant le pont, menait à Shrewsbury.

Frère Cadfael montait la garde près du corps de l'inconnu, dans un coin de la salle, près de la porte voûtée où devaient passer tous ceux qui, de la ville, étaient venus chercher un parent ou un enfant, et il les interrogeait. Mais il n'obtint que de muettes dénégations et des regards mi-apitoyés, mi-soulagés. Personne ne connaissait le jeune homme. Et quel intérêt pouvait-il attendre de la part de ces malheureux, qui tous venaient chercher un visage connu et remarqueaient à peine le reste ?

Prestcote avait tenu parole ; on ne comptait pas ceux qui venaient, on ne les empêchait pas de passer et on ne leur posait aucune question. Il tenait à ce qu'on débarrassât rapidement le château de ces souvenirs macabres. Les gardes, commandés par Adam Courcelle, avaient ordre de ne pas bouger, voire de donner un coup de main, afin que les invités indésirables eussent quitté les lieux à la nuit.

Cadfael avait demandé aux gardes de venir voir l'inconnu, mais personne ne put l'identifier. Courcelle avait longuement examiné le corps d'un air sombre, et secoué la tête.

— Je ne pense pas l'avoir jamais vu. Mais qu'a bien pu faire ce simple écuyer pour qu'on le haisse au point de le tuer ?

— On peut tuer sans haine, dit Cadfael, morose. Les voleurs et les bandits de grands chemins prennent leurs victimes comme elles viennent, sans faire de sentiment.

— Mais qu'est-ce que ce jeune homme avait de si précieux, pour que cela valût la peine de le tuer ?

— Mon ami, répliqua Cadfael, il y a des gens qui tueraient pour

les quelques sous qu'un mendiant a récoltés pendant la journée. Quand on voit un roi faire exécuter près de cent hommes, parce que leur seule faute est d'avoir combattu contre lui, est-il vraiment étonnant que des canailles prennent ça pour une justification ou au moins pour une autorisation ?

Il vit Courcelle rougir violemment et une lueur de colère passa dans son regard, mais le jeune homme ne dit rien.

— Oui, je sais, vous aviez des ordres et vous ne pouviez qu'obéir, poursuivit Cadfael. J'ai été soldat dans le temps, moi aussi, j'étais discipliné et j'ai fait des choses dont je serais heureux de croire que je les ai rêvées. C'est une des raisons pour lesquelles en définitive j'ai accepté une autre discipline.

— Je doute d'en arriver là un jour, dit sèchement Courcelle.

— J'en aurais aussi douté à l'époque. Mais je suis là ! Et je n'échangerais pas ma place contre la vôtre. Enfin, on essaie de faire au mieux ici-bas. Ou au pire, murmura-t-il (en regardant la longue file de formes immobiles disposées dans la salle), quand il s'agit des autres et qu'on en a le pouvoir.

Il y avait maintenant des vides dans les rangs silencieux. Une dizaine de corps avaient été récupérés par des parents, des épouses. Bientôt, on pousserait de petites charrettes à bras vers la porte et des frères, des voisins y déposeraient leurs pitoyables fardeaux pour les emporter. D'autres citadins franchissaient timidement la voûte ; il y avait des vieilles femmes, le châle tiré sur le visage, des vieillards maigres, résignés, qui venaient lentement chercher leurs fils. Rien de surprenant à ce que Courcelle, qui n'avait sûrement jamais été de garde dans de telles circonstances, parût presque aussi malheureux que ces affligés.

Il fixait le sol, renfrogné, morose, quand Aline apparut sous la voûte, la main posée sur le bras rassurant de Beringar. Elle était pâle, les traits tirés, avec des yeux immenses et les lèvres crispées ; elle s'accrochait à la manche de son compagnon comme si elle se noyait, mais elle gardait la tête haute et son pas était ferme et décidé. Beringar, attentif, restait à ses côtés, sans chercher à la détourner du triste spectacle qu'offrait la salle ; de temps à autre seulement, il fixait intensément son visage très blanc. Ç'aurait sûrement été une erreur tactique, se dit Cadfael, que d'essayer de la protéger, comme si elle était à lui ; elle avait beau être jeune, naïve et tendre, elle n'en appartenait pas moins à une famille noble de vieille souche, dont il ne fallait pas négliger la fierté. Si elle était venue ici pour affaire de famille, comme ces pauvres citadins errants, elle ne saurait gré à personne de vouloir accomplir son travail à sa place. Mais elle aurait de la reconnaissance pour qui saurait être présent avec discrétion.

Courcelle leva la tête ; on aurait presque dit qu'il avait senti

comme une gêne à leur approche, et il les vit apparaître dans la salle, sous le soleil cruel de l'après-midi qui n'épargnait aucun détail. Il redressa la tête d'un coup sec, et dans la lumière, ses cheveux furent comme un feu de broussailles.

— Seigneur ! dit-il d'une voix sifflante, et il se précipita pour les empêcher d'aller plus loin.

— Aline ! Madame, que faites-vous ici ? Ce n'est pas un endroit pour vous ! Un tel spectacle ! Je m'étonne, dit-il en se tournant furieux vers Beringar, que vous l'ayez amenée ici, pour affronter quelque chose d'aussi éprouvant.

— Il ne m'a pas amenée ici, répliqua aussitôt Aline. C'est moi qui ai insisté pour venir. Et puisqu'il ne pouvait m'en empêcher, il a eu la bonté de m'accompagner.

— Alors, c'était folie, Madame, affirma-t-il durement, de vous imposer pareille pénitence. Mais qu'est-ce qui peut bien vous amener ici ? Vous n'y avez certes pas de famille.

— Dieu veuille que vous ayez raison, rétorqua-t-elle. Mais moi aussi, il faut que je sache ! Il n'y a qu'une façon de s'en assurer, et pourquoi serait-ce pire pour moi ? Vous savez que j'ai un frère – vous étiez là quand je l'ai dit au roi...

Ses yeux immenses qui dévoraient son visage pâle, passèrent, effrayés et fascinés, sur les corps ensevelis, et son premier sentiment de répulsion horrifiée se changea manifestement en effarement et en pitié.

— Mais il ne saurait être là. Vous avez dit qu'il s'était enfui en Normandie.

— J'ai seulement parlé de rumeur – comment pourrais-je en être sûre ? Il a *peut-être* gagné la France, ou rejoint une compagnie de partisans de l'impératrice plus près d'ici, qui sait ? Je dois voir par moi-même s'il a ou non choisi Shrewsbury.

— Mais on connaissait les membres de la garnison. Votre nom ne s'est sûrement pas trouvé mêlé aux leurs.

— La proclamation du shérif, expliqua calmement Beringar, intervenant pour la première fois dans cette rencontre, mentionnait la présence d'au moins un inconnu. Un de plus que ceux que l'on avait dénombrés.

— Laissez-moi voir par moi-même, je vous en prie, implora Aline avec douceur et fermeté, sinon comment pourrai-je retrouver la paix ?

Malgré sa peine et sa colère, Courcelle n'avait nul droit de l'en empêcher. Et puis la vue de l'inconnu, étendu tout près, ne pourrait que la rassurer.

— Il est là, dit-il, l'emmenant vers l'endroit où se tenait Cadfael.

Elle le regarda et se surprit à sourire ; ce fut un vrai sourire,

léger, lumineux, vite effacé cependant.

— Je vous connais, je crois. Je vous ai vu à l'abbaye ; vous êtes frère Cadfael, l'herboriste.

— Oui, c'est cela, répondit Cadfael. Mais je me demande comment vous l'avez appris.

— Je me suis renseignée auprès du portier, admit-elle, rougissante. Je vous ai aperçu à vêpres et à complies et – pardonnez-moi mon audace, mon frère – mais à vous voir, j'ai eu le sentiment que vous aviez vécu bien des aventures avant d'entrer au couvent. Il paraît que vous étiez à la croisade avec Godefroy de Bouillon, au siège de Jérusalem ! J'aurais tellement voulu en faire autant... Mon Dieu !

Baissant les yeux, elle cessa de le regarder, parce qu'elle avait un peu honte de son ardeur et qu'elle venait de voir le visage du jeune mort, à ses pieds. Elle le contempla passionnément, silencieuse, se maîtrisant. Il n'y avait rien d'horrible dans ce visage, qui avait quasiment retrouvé ses couleurs naturelles ; sa jeunesse rendait l'inconnu presque beau.

— Vous avez vraiment fait votre devoir de chrétien envers tous ces gens, dit Aline à mi-voix. Ainsi, c'est lui, l'homme en trop ?

— Oui, répondit Cadfael, se penchant pour écarter le linceul et montrer les vêtements simples et corrects du jeune homme, et son absence de tout équipement militaire. A part sa dague, sans laquelle personne ne voyage, il n'était pas armé.

Elle leva vivement la tête. Par-dessus son épaule, Beringar, les sourcils froncés, se concentrait sur le visage rond qui aurait dû être plein de vie et de gaieté.

— Vous voulez dire qu'il ne faisait pas partie des combattants ? On ne l'a pas pris avec le reste de la garnison ?

— C'est mon sentiment. Vous ne le connaissez pas ?

— Non, dit-elle, regardant le corps avec une compassion pure et désintéressée. Si jeune ! Quelle pitié ! Je voudrais pouvoir vous dire qui c'est, mais je ne l'ai jamais vu.

— Messire Beringar ?

— Non. Moi non plus.

Beringar continuait à examiner le mort, le visage très sombre. Ils avaient à peu près le même âge ; il ne devait pas y avoir plus d'un an de différence entre eux. Quiconque enterre son frère jumeau voit sa propre mort.

— Venez, dit Courcelle, se penchant avec sollicitude, posant la main sur le bras de la jeune fille et ajoutant d'un ton persuasif : Vous avez fait votre devoir, mieux vaudrait maintenant quitter cet endroit sinistre, qui n'est pas pour vous. Vous voyez, vos craintes étaient injustifiées, votre frère n'est pas là.

— Non, reconnut Aline, ce n'est pas lui, mais il se trouve peut-

être ici quand même. Je ne puis en être sûre avant de les voir tous, ajouta-t-elle, pressante, mais très doucement. Je suis venue jusque-là, pourquoi mériterais-je plus d'égards que les autres ? Frère Cadfael, c'est vous le responsable. Vous savez qu'il faut que je me rassure. Voulez-vous venir avec moi ?

— Bien volontiers, dit Cadfael, et sans rien ajouter, il lui montra le chemin, car lui parler ne la dissuaderait pas, et il pensa qu'elle avait raison de ne pas vouloir être dissuadée. Les deux hommes suivirent côte à côte, aucun ne voulant laisser le pas à l'autre. Aline, tendue mais décidée, regarda chacun des visages exposés.

— Il avait vingt-quatre ans – il ne me ressemblait guère, il avait des cheveux châains, plus foncés que les miens... Oh, il y en a tant qui ne sont pas plus âgés que lui !

Ils avaient parcouru plus de la moitié de ce chemin douloureux, quand soudain, elle agrippa le bras de Cadfael et s'arrêta net. Elle ne cria pas, ne pouvant émettre qu'un gémissement léger que Cadfael, étant le plus proche, fut seul à comprendre. Elle répéta » Gilles » plus fort, et le peu de couleurs qu'elle avait se retira de son visage, la laissant presque translucide, à contempler les beaux traits de son frère, jadis impérieux et volontaires. Elle tomba à genoux, se penchant pour scruter la figure toute proche du mort, et elle poussa le seul cri qu'elle ait jamais poussé pour son frère, et ce fut très bref. Puis elle se courba pour le prendre dans ses bras et le serrer contre sa poitrine. La masse de ses cheveux s'échappa, et l'or s'en répandit sur leurs deux visages.

Cadfael, qui avait assez d'expérience pour la laisser tranquille jusqu'à ce qu'elle ait manifestement besoin de réconfort dans cette épreuve, aurait attendu immobile, mais il fut brusquement poussé de côté ; Adam Courcelle s'agenouilla près d'elle et la prit sous les bras pour l'appuyer contre son épaule. Le choc de cette découverte semblait l'avoir ébranlé autant qu'Aline, cela se lisait sur son visage effaré et dans sa voix, qu'il ne contrôlait plus.

— Madame ! Aline ! Seigneur, est-ce vraiment votre frère ? Si j'avais su... si j'avais su, je l'aurais sauvé pour vous... A tout prix... Je l'aurais tiré d'affaire... que Dieu me pardonne !

Elle leva vers lui un visage sans larmes, à demi caché par ses cheveux blonds, très étonnée de le voir aussi troublé.

— Je vous en prie. En quoi est-ce votre faute ? Vous ne pouviez pas savoir. Vous n'avez fait qu'obéir aux ordres. Et puis, comment auriez vous pu en sauver un et laisser mourir les autres ?

— Ainsi, c'est vraiment votre frère ?

— Oui, dit-elle en regardant fixement le jeune mort, avec des yeux où l'on ne distinguait plus le choc ni la douleur. Oui, c'est bien lui.

Maintenant qu'elle savait que le pire était arrivé, il ne lui restait

plus qu'à accomplir son devoir, puisque personne de sa famille ne pouvait le faire pour elle. Elle se blottit, immobile, dans les bras de Courcelle, fixant le mort. Cadfael, qui regardait la scène, fut heureux d'avoir pu redonner forme à ce visage qui avait été beau naguère, mais qui en mourant s'était désintégré sous l'effet de la terreur. Au moins, n'aurait-elle pas vu le pire.

Bientôt, elle poussa un petit soupir aigu et commença à se relever ; Hugh Beringar, qui avec une finesse remarquable, était resté en arrière, lui tendit la main de l'autre côté du corps et l'aida à se remettre sur ses pieds. Elle se dominait parfaitement, mieux peut-être que jamais, car elle n'avait encore jamais eu à supporter pareille épreuve. Elle était capable de faire ce qu'on attendait d'elle et elle le ferait.

— Frère Cadfael, merci du fond du coeur pour tous les soins que vous avez pris, non seulement de Gilles, de moi, mais aussi de tous les autres. Maintenant, avec votre permission, je vais m'occuper de l'enterrement de mon frère, comme il convient.

Tout près d'elle, soucieux, Courcelle était encore profondément troublé.

— Où voulez-vous l'emmener ? demanda-t-il. Mes hommes s'en chargeront et ils resteront à votre disposition aussi longtemps que vous aurez besoin d'eux. Je voudrais pouvoir venir moi-même vous aider, mais je ne puis abandonner mon poste.

— Vous êtes trop bon, répondit-elle, très calme à présent. Ma mère a un caveau de famille à l'église Sainte-Alkmund, en ville. Le père Elias me connaît. Je serais heureuse que vous m'aidiez à y emmener mon frère, mais après je n'aurai plus besoin de personne. Je m'occuperai du reste moi-même.

Son visage était devenu sérieux ; elle avait du travail, plusieurs points à considérer : il convenait d'agir rapidement à cause de la chaleur de l'été et de prendre toutes dispositions pour préparer convenablement la tombe. Elle s'y appliqua sur-le-champ.

— Messire Beringar, vous avez été très bon, et j'y ai été très sensible, mais maintenant je dois m'occuper de ma famille. Inutile de vous attrister pour le reste de la journée, je ne risque rien.

— Je suis venu avec vous, dit-il, je ne repartirai pas sans vous.

C'était exactement ainsi qu'il fallait lui parler, sans discuter, sans manifester de sympathie visible. Elle accepta simplement sa décision et s'occupa de ce qu'elle avait à faire. Deux gardes apportèrent une étroite civière et y déposèrent le corps de Gilles Siward. Elle redressa elle-même la tête qui ballottait.

Courcelle fixait le corps d'un air malheureux.

— Attendez, dit-il soudain. Je me rappelle – il y a quelque chose ici qui a dû lui appartenir, je crois.

Il sortit hâtivement, traversa la cour intérieure, gagna les tours de guet et revint bientôt, un manteau noir sur le bras.

— Ceci faisait partie de ce qu'ils ont laissé dans la salle des gardes, à la fin. Il me semble que c'était à lui. Voyez, le fermoir au col a le même dessin que la boucle de sa ceinture.

C'était en vérité le même dragon, symbole d'éternité, se mordant la queue, en bronze richement travaillé.

— Je viens seulement de m'en rendre compte. Ça n'est pas dû au hasard. Permettez-moi au moins de le lui rendre.

Il étendit le manteau qu'il posa doucement sur la civière, recouvrant le visage du mort. Quand il leva la tête, il fixa Aline, et pour la première fois, elle le regarda avec des larmes dans les yeux.

— Merci infiniment, dit-elle gravement et lui tendant la main. Je ne l'oublierai pas.

Cadfael retourna veiller l'inconnu et continua à poser des questions, mais sans obtenir de réponses utiles. Cette nuit, il faudrait emmener les corps qui étaient encore là sur des charrettes et descendre la Wyle [4] pour gagner l'abbaye ; la chaleur de l'été ne permettrait pas d'attendre plus longtemps. A l'aube, l'abbé consacrerait un nouveau lopin de terre au bord de la clôture, pour y creuser une fosse. Mais cet inconnu, jamais condamné, jamais accusé de rien, qui réclamait justice, ne serait pas enterré parmi les pendus, et Cadfael ne trouverait pas le repos avant d'avoir pu le faire mettre en terre sous le nom qui était le sien, et avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

Dans la maison du père Elias, prêtre de l'église de Sainte-Alkmund, Gilles Siward fut respectueusement dévêtu, lavé et mis dans un linceul par les soins de sa soeur, aidée du prêtre. Hugh Beringar était resté à proximité pour leur donner ce dont ils avaient besoin, mais sans entrer dans la pièce où ils travaillaient. Elle ne voulait personne d'autre, elle suffisait bien à la tâche, et si on lui en avait pris, fût-ce une partie, elle en aurait éprouvé dépit et rancune, et non reconnaissance. Quand tout fut terminé et que son frère put reposer devant l'autel de l'église, elle éprouva soudain une extrême lassitude et elle fut heureuse de trouver la compagnie silencieuse et l'appui du bras de Hugh pour regagner sa maison, près du moulin.

Le matin suivant, Gilles Siward fut enterré avec tous les honneurs dans le tombeau de son grand-père maternel, dans l'église de Sainte-Alkmund, et les moines de l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul enterrèrent selon les rites les soixante-dix soldats de la garnison vaincue qui restaient à leur charge.

Chapitre IV

Aline rapporta avec elle la tunique et les chausses dont son frère s'était servi, ainsi que son manteau qu'elle brossa et plia elle-même. Personne d'autre ne porterait la chemise qu'elle brûlerait et oublierait. Alors que tant de malheureux allaient à demi nus et souffraient du froid, il serait dommage de gâcher des vêtements de bonne qualité. Elle les prit et entra par la porte de l'abbaye, mais la grande cour était déserte ; passant par les étangs et les jardins, elle se mit en quête de Cadfael qu'elle ne trouva pas. Creuser une tombe assez grande pour contenir soixante-dix corps et les y déposer l'un après l'autre prend plus de temps que d'ouvrir un caveau de pierre pour y accueillir un membre d'une famille. Les moines, qui avaient tous été embauchés, ne terminèrent pas avant deux heures passées.

Mais si Cadfael n'était pas là, son petit jardinier apparut. Il ôtait assidûment les fleurs mortes, coupait des feuilles et des branches d'herbes aromatiques pour les mettre à sécher. Toute l'extrémité de la cabane, sous l'avant-toit, regorgeait de guirlandes d'herbes qui séchaient. Les pieds nus de l'adolescent étaient tout poussiéreux et en travaillant, il s'était mis du vert sur une joue. Quand il entendit Aline approcher, il leva la tête et quitta hâtivement ses plantes, tout entouré d'effluves parfumés qui se répandaient autour de lui, et les plis de sa tunique grossière distillaient comme une douceur miraculeuse, apanage d'un saint qui, sinon, n'aurait rien eu de remarquable.

— Je cherchais frère Cadfael, dit Aline en s'excusant presque. Vous devez être Godric, son assistant.

— Oui, Madame, répondit Godith d'un ton bourru. Frère Cadfael est encore là-bas ; ils n'ont toujours pas fini.

Elle aurait voulu y être aussi, mais il avait refusé ; moins on la verrait en plein jour, mieux ce serait.

— Ah ! s'exclama Aline, confuse. Bien sûr, j'aurais dû m'en douter. Mais je peux peut-être vous laisser un message ? J'ai simplement apporté les vêtements de mon frère. Il n'en a désormais plus besoin, et comme ils sont encore bons, ils feront peut-être plaisir à quelqu'un. Voudrez vous demander à frère Cadfael de les donner là

où ils rendront service ? Je le laisse seul juge.

Godith essuya ses mains sales sur la tunique avant de prendre le paquet. Elle s'immobilisa soudain, regardant sa compagne, serrant les vêtements contre elle, si surprise et troublée qu'elle en oublia de parler d'une voix grave pendant un instant.

— Il n'en a plus besoin... Vous aviez un frère au château ? Oh, quelle tristesse ! Quelle tristesse !

Aline baissa la tête sur ses mains vides dont elle ne savait plus trop que faire maintenant.

— Oui, dit-elle. Il avait fait son choix. On m'a appris à penser que ce n'était pas le bon. Mais au moins, il lui est resté fidèle jusqu'au bout. Mon père en aurait peut-être été fâché, mais il n'aurait pas eu à rougir de lui.

— Quelle tristesse, répéta Godith, serrant toujours les vêtements contre elle et incapable de trouver mieux à dire. Je ferai la commission à frère Cadfael dès qu'il reviendra. Mais il voudrait que je vous remercie de ce geste charitable en attendant qu'il puisse le faire lui-même.

— Donnez-lui cette bourse également. Afin de dire des messes pour eux tous. Mais surtout afin d'en dire une pour celui qui n'aurait pas dû être là – celui que l'on ne connaît pas.

— Il y a un inconnu là-bas ? Quelqu'un qui n'aurait pas dû s'y trouver ? Je l'ignorais ! s'étonna Godith, ouvrant de grands yeux.

Elle avait vu Cadfael très brièvement quand il était rentré, fatigué. Il était tard, et il n'avait rien eu le temps de lui dire. Elle savait seulement que les morts qui restaient avaient été ramenés à l'abbaye pour y être enterrés. Elle ne savait pas que, parmi eux, il y en avait un, étranger à cette tragédie.

— C'est ce qu'il a dit. Ils étaient quatre-vingt-quinze, alors qu'ils auraient dû être quatre-vingt-quatorze. Et l'un d'eux n'avait pas l'air d'avoir porté les armes. Frère Cadfael a demandé à tous ceux qui venaient s'ils le connaissaient, mais à mon avis, personne n'a encore pu révéler de qui il s'agissait.

— Où est-il maintenant ? insista Godith.

— Je ne sais pas. Ils ont dû l'amener ici, à l'abbaye. Mais je serais étonnée que frère Cadfael le laisse mettre en terre avec les autres, sans chercher à en savoir plus. Vous le connaissez sûrement mieux que moi. Vous travaillez avec lui depuis longtemps ?

— Non, pas du tout, répondit Godith, mais je commence à le connaître.

Elle se sentait un peu mal à l'aise, étudiée de si près, sous ce clair regard couleur d'iris. Une femme saurait peut-être mieux qu'un homme la percer à jour. Elle se retourna pour regarder les parterres sur lesquels elle travaillait.

— C'est vrai, dit Aline, comprenant l'allusion. Je ne dois pas vous empêcher de travailler.

Godith la suivit des yeux, regrettant presque de ne pas pouvoir prolonger cet entretien avec une femme dans ce lieu réservé aux hommes. Elle posa le paquet de vêtements sur son lit, dans la cabane, et retourna travailler, attendant nerveusement le retour de Cadfael ; mais quand il revint, il était fatigué et il avait encore à faire.

— On me demande au camp du roi, expliqua-t-il. Il semble que le shérif préfère le tenir informé du lièvre que j'ai soulevé et il veut que je lui expose l'affaire. Mais j'oubliais, ajouta-t-il, passant une paume dure sur son visage tiré, je n'ai encore rien eu le temps de te dire et tu n'as pas entendu parler...

— Oh, mais si, coupa Godith. Aline Siward vous cherchait. Elle a apporté ces vêtements pour qu'on les donne à qui vous voudrez. Elle m'a dit qu'ils appartenaient à son frère. Et elle a laissé cet argent pour dire des messes, et particulièrement pour l'homme en trop, elle l'a bien spécifié. Mais dites-moi, quel est ce mystère ?

Ça faisait du bien de s'asseoir tranquillement un moment, et de se laisser aller. Il se détendit, et raconta. Elle l'écouta avec attention et dès qu'il eut fini, elle voulut savoir où était le mystérieux étranger.

— Dans l'église, dans un cercueil devant l'autel. Je veux que tous ceux qui viennent aux offices passent devant lui ; quelqu'un finira bien par le reconnaître et l'identifier. Mais, ajouta-t-il, inquiet, on ne pourra pas attendre plus tard que demain ; il fait trop chaud. Cependant, si on ne parvient pas à l'identifier, je compte l'enterrer là où il sera facile de l'exhumer ; et je garderai ses vêtements et un portrait de lui jusqu'à ce qu'on sache qui il est.

— Vous croyez vraiment, reprit-elle, effarée, qu'on l'a tué et qu'on l'a ensuite jeté parmi les victimes du roi, pour que le crime ne soit jamais découvert ?

— Je te l'ai dit, mon petit. On l'a attaqué par derrière avec une corde d'étrangleur toute prête. Ça s'est passé la nuit où les autres sont morts et où on les a jetés dans le fossé. Excellente occasion pour un assassin ! Parmi tant de cadavres, qui allait le remarquer, le mettre à part et demander des comptes ? Il est mort à peu près en même temps que les autres. Ç'aurait dû être une couverture parfaite.

— Mais ça n'a pas marché ! s'exclama-t-elle, vengeresse. Parce que vous étiez là ! Qui d'autre aurait cherché à savoir combien ils étaient ? Qui d'autre se serait dressé pour réclamer justice pour un homme assassiné ? Oh ! Frère Cadfael, vous m'avez rendue aussi intransigeante que vous dans cette affaire. Maintenant, je suis là et je n'ai pas vu cet homme. Le roi attendra un peu ! Je veux le voir. Venez avec moi s'il le faut, mais je veux le voir.

Cadfael réfléchit, se redressa, et cet effort lui arracha un

grognement. Il n'avait plus vingt ans et les dernières vingt-quatre heures avaient été dures.

— Viens, si tu veux, je ne peux pas t'empêcher de faire ce que je demande aux autres. Ça devrait être calme maintenant, mais ne t'éloigne pas de moi. Ah, ma petite fille, il faudra aussi que je te fasse partir d'ici dès que possible.

— Êtes-vous si pressé de vous débarrasser de moi ? protesta-t-elle, vexée. Juste au moment où je commence à distinguer la sauge de la marjolaine. Comment vous en tirerez-vous sans moi ?

— Eh bien, je formerai un novice que j'espérerai garder un peu plus de quelques semaines. Tiens, à propos, connais-tu cette espèce ? demanda Cadfael, sortant un petit sac de cuir de la poche de poitrine de sa robe.

Il en tira un rameau d'une vingtaine de centimètres ; c'était une plante séchée par le soleil, fine, avec une tige carrée, deux feuilles qui s'étaient à intervalles réguliers et deux petites boules brunes là où portaient les feuilles.

Elle regarda avec curiosité. Elle avait beaucoup appris, en quelques jours.

— Non. Ça ne pousse pas par ici. Mais je la reconnaîtrais peut-être, si je la voyais bien vivace.

— C'est du gaillet, ou du grateron. C'est une drôle de petite plante grimpante avec deux petits aiguillons, même sur des tiges comme celle-ci. Tu vois, elle est cassée à mi-hauteur.

Elle regarda, curieusement tranquille. Il y avait là quelque chose qui la dépassait. Il s'agissait d'une brindille brune, pâlie et sèche, coupée net en son milieu.

— Qu'est-ce que c'est ? Où l'avez-vous trouvée ?

— Dans le passage de la corde, autour du cou de ce malheureux, dit-il très doucement, de façon à ne pas la choquer, cassée par le lien qui l'a étranglé. Ça vient de la récolte de l'an passé. Ça pousse partout en cette saison et ça se reproduit tout seul ; il y en avait dans le fourrage ou la litière coupés l'automne dernier et mis à sécher. C'est souverain pour guérir les blessures fraîches qui cicatrisent mal. Tout est bon dans la nature, sauf quand on s'en sert mal. Viens, ajouta-t-il, remettant l'herbe sèche où il l'avait trouvée et prenant Godith par les épaules, allons le voir tous les deux.

Le milieu de l'après-midi était une période de travail pour les moines et de récréation pour les garçons et les novices, une fois leur tâche terminée. Ils arrivèrent à l'église n'ayant croisé que quelques adolescents en train de jouer. Dans l'église, il faisait sombre et frais.

Le mystérieux inconnu, jeté dans les douves du château, reposait, gravement enseveli, dans son cercueil, près du choeur, le visage découvert. La lumière pure et tamisée l'éclairait directement ; il

ne fallait pas longtemps pour s'habituer à la demi-pénombre de cet après-midi d'été et on le voyait bien. Godith resta immobile près de lui, à le contempler. Cadfael et Godith étaient seuls dans l'église et ils pouvaient parler à voix basse. Mais quand le moine lui demanda doucement si elle connaissait le mort, il savait déjà ce qu'elle répondrait. Elle dit oui d'une toute petite voix.

— Viens !

Il l'emmena dehors aussi discrètement qu'ils étaient entrés et l'entendit pousser un long soupir profond. Tant qu'ils ne furent pas revenus dans l'ombre protectrice de l'herbarium, elle ne fit aucun commentaire ; ils s'assirent à l'abri de la cabane dans l'enveloppante tiédeur de l'été.

— Alors, qui est ce jeune homme qui nous donne du souci à tous les deux ?

— Il s'appelle Nicholas Faintree, répondit-elle d'une voix basse et rêveuse. Je le connaissais déjà quand j'avais douze ans, mais jamais intimement. C'est un écuyer de FitzAlan, de l'un de ses manoirs du Nord. Il lui a plusieurs fois servi de courrier ces dernières années. On ne le voyait guère à Shrewsbury. Si on l'a attiré dans un piège et assassiné ici, il devait être en mission. Mais FitzAlan n'avait presque plus rien à faire chez nous. Certains auraient pu vous dire son nom, ajouta-t-elle, la tête entre ses mains, réfléchissant intensément, s'ils avaient eu des raisons de venir rechercher des proches. J'en connais qui pourraient vous apprendre pourquoi il était en ville, si vous êtes sûr qu'il ne leur arrivera pas de mal.

— Pas à cause de moi, affirma Cadfael, je te le promets.

— Il y a ma nourrice, celle qui m'a amenée ici en me faisant passer pour son neveu. Pétronille a servi ma famille toute sa vie d'adulte ; et puis elle s'est mariée trop tard pour avoir des enfants à elle et elle a épousé un ami de la maison des FitzAlan et de la mienne, Edric Flesher, le maître de la guilde des bouchers. Ils étaient très proches de FitzAlan sur tous les plans, quand il s'est déclaré pour l'impératrice. Si vous venez de ma part, confia-t-elle, ils vous diront tout ce qu'ils savent. Vous reconnaîtrez la boutique à son enseigne, une tête de sanglier, dans la rue des bouchers.

— Si j'emprunte la mule de l'abbé, réfléchit Cadfael, en se frottant le nez, j'irai plus vite et je me fatiguerai moins. Je ne peux pas faire attendre le roi, mais en revenant, je pourrai m'arrêter à leur boutique. Donne-moi quelque chose, pour leur montrer que tu as confiance en moi et qu'ils n'ont rien à craindre.

— Pétronille sait lire et connaît mon écriture. Je vais lui mettre un mot, si vous voulez bien me donner un petit morceau de vélin, dit-elle, pleine d'ardeur, aussi enthousiaste que lui. Nicholas était toujours gai, je sais qu'il n'a jamais fait de mal à personne et il était toujours de

bonne humeur. Il riait beaucoup... Mais si vous confiez au roi qu'il était du parti adverse, il se moquera de savoir qui l'a tué, n'est-ce pas ? Il dira qu'il a eu ce qu'il méritait et vous ordonnera de ne rien faire.

— Je lui dirai qu'un meurtre a été commis, répondit Cadfael, que nous savons comment et à quelle heure ça s'est passé, mais que nous ignorons le mobile et l'endroit où il a eu lieu. Je lui révélerai aussi qu'on sait de qui il s'agit – c'est quelqu'un d'assez modeste, Étienne ne le connaît sûrement pas. A partir de là, il n'y a rien à ajouter, car je n'en sais pas plus. Et même si le roi s'en désintéresse et me dit d'en faire autant, je n'obéirai pas. Par mon entremise ou celle de Dieu, ou les deux, justice sera rendue à Nicholas Faintree, avant que j'abandonne cette affaire.

S'étant fait prêter la mule de l'abbé, Cadfael emporta les vêtements confiés par Aline. Il avait l'habitude de s'occuper tout de suite de ce qu'il avait à faire, plutôt que de remettre les choses au lendemain, et les mendiants ne manquaient pas sur la route de la ville. Il donna les chausses à un vieil homme aux yeux couverts de deux taies blanches, qui était assis, son bâton à côté de lui et la main tendue, à l'ombre de la porte de Shrewsbury. Apparemment, elles lui iraient et les siennes, toutes rapiécées et montrant la corde, ne tarderaient pas à le lâcher. La bonne cotte marron fut remise à une frêle créature qui n'avait pas plus de vingt ans, un malheureux idiot à la lippe pendante et aux mains tremblantes dont une vieille femme toute menue, qui le tenait par la main, s'occupait jalousement. Sa bénédiction crierde suivit Cadfael jusque vers la grille du château. Il avait encore le manteau plié sur le bras quand il arriva au poste de garde du camp du roi, et il vit la petite charrette d'Osbern le bancal dans le fût d'un arbre tout proche ; il nota les jambes sans vie et les puissantes mains calleuses par la seule force desquelles il se déplaçait. Ses patins de bois étaient à côté de lui, dans l'herbe. Osbern s'en saisit en apercevant le moine qui s'approchait, monté sur une bonne mule, et il s'avança à la rencontre de Cadfael. C'était merveille de voir comme il se déplaçait vite sur de courtes distances, en prenant un instant pour se reposer, mais il n'en était pas moins presque immobilisé, car à demi paralysé ; il devait déjà souffrir du froid par ces nuits douces, alors en hiver !

— Mon bon frère, supplia Osbern, faites l'aumône à un pauvre infirme, Dieu vous le rendra !

— C'est ce que je vais faire, ami, répondit Cadfael, et ce sera mieux qu'une petite pièce. Tu pourras dire une prière pour la dame qui te le donne par mon intermédiaire.

Et dépliant le manteau de Gilles Siward, il le fit glisser dans les mains déformées de l'infirmes stupéfait.

— Vous avez bien fait de rapporter sincèrement ce que vous avez découvert, dit le roi, méditatif. Rien d'étonnant à ce que mon gouverneur ne se soit aperçu de rien, il avait trop à faire. Vous dites que cet homme a été pris par trahison avec une corde d'étrangleur. C'est un procédé de brigand de grand chemin. Et en plus, jeter sa victime parmi les corps des mes ennemis pour dissimuler son crime, je ne peux pas l'accepter ! Il a osé nous prendre pour complices, moi et mes officiers ! C'est faire affront à la couronne, et rien que pour cela, l'assassin doit être pris et jugé. Et ce jeune homme s'appelle Faintree, n'est-ce pas ?

— Nicholas Faintree. C'est ce que m'a dit quelqu'un qui l'a reconnu, dans l'église où on l'avait installé. Il vient d'une famille du nord du comté. Mais je n'en sais pas plus.

— Peut-être s'était-il rendu à Shrewsbury pour s'engager dans nos rangs, dit le roi, confiant. C'est le cas de plusieurs jeunes gens du nord du comté.

— Possible, acquiesça gravement Cadfael ; tout est possible et nombreux sont ceux qui retournent leur veste.

— Se faire tuer au coin d'un bois, et voler aussi, ça arrive ! J'aimerais pouvoir dire que nos routes sont sûres, mais en ces temps d'anarchie, je n'oserais l'affirmer, mon Dieu. Eh bien, poursuivez au mieux votre enquête, si c'est ce que vous souhaitez, et appelez-en à mon shérif pour que justice soit faite, si vous découvrez l'assassin. Il sait ce que je désire. Je n'aime pas qu'on se serve de moi pour couvrir un crime aussi lâche.

C'était la vérité, et c'était aussi tout ce qui lui importait ; Cadfael se dit qu'il aurait peut-être gardé la même attitude, même s'il avait su que Faintree était l'écuyer et le courrier de FitzAlan, même s'il était prouvé, ce qui était loin d'être le cas, qu'il agissait sur l'ordre de son rebelle de maître quand on l'avait tué. Selon toute apparence, bien des gens mourraient dans un proche avenir au royaume de Étienne, et le roi n'en perdrait pas le sommeil, mais qu'un assassin se cachât dans son ombre lui faisait mortellement injure et il se vengerait en conséquence. L'énergie et la mollesse, la générosité et la rancune, l'action bien menée et l'incompréhensible inaction s'opposeraient toujours chez Étienne. Pourtant, chez ce grand et bel homme, doté d'un esprit simple, il y avait de la noblesse cachée.

— Votre appui m'honore, votre Grâce, déclara sincèrement Cadfael, et je ferai de mon mieux pour que justice soit faite. On ne saurait abandonner le devoir que Dieu nous a confié. Je ne connais que le nom de ce jeune homme et son apparence, ouverte et innocente ; je sais aussi qu'il n'était accusé de rien, que nul ne s'est plaint de lui et qu'il est mort injustement. Je ne crois pas que cela

vous plaise plus qu'à moi, Sire. Si je peux redresser ce tort, je le ferai.

A l'enseigne de la tête de sanglier, dans la rue des bouchers, on le reçut avec la politesse circonspecte que tous manifestaient envers les moines de l'abbaye. Pétronille, avec ses confortables rondeurs et ses cheveux gris, le pria d'entrer et lui aurait offert tout ce qu'on peut offrir à autrui quand il y a un mur de méfiance entre les gens, s'il ne lui avait pas montré tout de suite le morceau de vélin fatigué où Godith avait assez laborieusement écrit le nom du messenger, précisant qu'elle lui faisait confiance. Rougissant de plaisir, Pétronille regarda la note, puis, avec des larmes de bonheur dans les yeux, ce moine plus tout jeune, solide et simple dans sa robe brune.

— Ah, la chère enfant, elle va bien ? Et vous prenez soin d'elle ! Elle le dit, là ; je connais ces pattes de mouche, j'ai appris à écrire avec elle. Je l'aie eue presque à sa naissance, et quelle pitié qu'elle soit fille unique ! Elle aurait dû avoir des frères et soeurs. C'est pourquoi j'ai voulu tout faire avec elle, même l'alphabet, pour être là dès qu'elle en aurait besoin. Asseyez-vous, mon frère, asseyez-vous, et dites-moi comment elle se porte, si elle a besoin de quelque chose que je puisse lui transmettre grâce à vous. Mais dites-moi, mon frère, comment allons-nous la faire partir d'ici sans danger ? Pourra-t-elle rester avec vous s'il y en a pour des semaines ?

Quand Cadfael parvint à placer un mot dans ce flot de paroles, il dit à Pétronille comment allait la petite et qu'il veillerait à ce qu'elle continue à bien se porter. Il ne s'était pas encore rendu compte de l'attachement que la jeune fille faisait naître involontairement. Quand Edric Flesher revint de son tour d'inspection en ville, Cadfael était solidement établi dans l'affection de Pétronille, qui le considérait comme un ami de confiance.

Edric installa son corps massif dans un grand fauteuil et, soulagé mais prudent, il soupira.

— Demain, j'ouvre la boutique, dit-il, on a de la chance ! Tu sais, il regrette de n'avoir pas pu se venger des fugitifs. Il a interdit tout pillage et, pour une fois, il tient parole. Si seulement ses prétentions étaient justes et s'il avait plus de nerfs, je serais pour lui, je crois. Ressembler à un héros sans en être un, c'est dur... Ma femme m'a dit que la petite vous aimait bien, c'est suffisant, ajouta-t-il, ramenant sous lui ses longues jambes, et regardant son épouse, puis, plus longuement, Cadfael. Indiquez ce qu'il vous faut et si on l'a, c'est à vous.

— Pour la petite, dit vivement Cadfael, je la garderai en lieu sûr aussi longtemps que nécessaire et à la première occasion, je l'enverrai où il faut. Mais moi, oui, j'ai besoin de vous. Dans l'église abbatiale, il y a un jeune homme qu'on enterrera demain ; vous le connaissez peut-

être, on l'a assassiné après la prise du château, pendant la nuit où les prisonniers ont été pendus et jetés dans les fossés. Mais on l'a tué ailleurs et jeté parmi les cadavres. Je peux vous dire quand et comment il est mort. Je ne peux vous dire ni où, ni pourquoi, ni qui l'a tué. Mais Godith m'a confié qu'il s'appelait Nicholas Faintree et que c'était un écuyer de FitzAlan.

Il les laissa s'imprégner de ce qu'il leur apprenait et il entendit, sentit leur silence. Ils étaient sûrement au courant de quelque chose et tout aussi sûrement, ils ignoraient la mort de Nicholas, qui les frappa.

— J'aimerais que vous sachiez, ajouta-t-il, que je compte bien faire toute la lumière sur tout cela, afin qu'il obtienne réparation. De plus, j'ai la parole du roi de poursuivre le meurtrier. Cette histoire ne lui plaît pas plus qu'à moi.

— On n'en a tué qu'un ? Pas deux ? questionna Edric, au bout d'un long moment.

— Pourquoi ça ? Un seul ne suffit pas ?

— Ils étaient deux, répliqua Edric durement. Ils étaient deux pour cette mission. Comment a-t-on découvert le crime ? Apparemment, vous êtes le seul à savoir.

Cadfael se cala dans son fauteuil et prit son temps pour tout leur raconter. Et tant pis s'il n'allait pas à vêpres. Il évitait de manquer les offices, mais en cas de nécessité, son devoir passait avant tout. Godith était en sécurité dans sa thébaïde et ne bougerait pas avant sa leçon du soir.

— Si vous me racontiez, maintenant, dit-il. Il faut que je protège Godith et que je venge Faintree ; et je compte faire l'un et l'autre de mon mieux.

Ils échangèrent un regard entendu, et ce fut l'homme qui prit la parole.

— Une semaine avant la chute du château et de la ville, la famille de FitzAlan était déjà partie et on comptait cacher la petite à l'abbaye. FitzAlan réfléchit à ce qui se passerait s'il était tué. Il ne s'est enfui que lorsque les portes furent enfoncées, vous savez. Il s'en est fallu d'un poil, mais avec Adeney, ils ont traversé la rivière à la nage et ils se sont échappés ; Dieu merci ! Mais la veille, il s'était organisé pour le cas où il mourrait. Il nous avait confié son trésor, qu'il voulait donner à l'impératrice en cas de malheur. Ce jour-là, on l'a emporté dans mon jardin de Frankwell [5], comme ça on n'aurait pas eu à passer le pont, s'il fallait faire vite. On était convenus d'un signe de reconnaissance. Si des gens venaient avec un objet donné – un simple dessin, une babiole, mais qu'on connaissait, nous – il faudrait leur montrer où était le trésor, leur donner des chevaux et tout ce dont ils auraient besoin pour récupérer le trésor et se sauver nuitamment.

— Ça s'est passé comme ça ? demanda Cadfael.

— Le matin de la prise du château, l'attaque est venue si vite et si fort qu'on est partis trop tard. Ils étaient venus à deux. On leur a dit de passer le pont et d'attendre la nuit. Qu'auraient ils fait en plein jour ?

— Autre chose encore. A quelle heure ces deux hommes sont-ils venus, qu'ont-ils dit, d'où tenaient-ils leurs ordres ? Combien de gens étaient au courant de ce qui se préparait ? Et de la route qu'ils prendraient ? Quand les avez-vous vus vivants pour la dernière fois ?

— Ils se sont présentés juste à l'aube. On entendait le fracas de l'assaut qui commençait. Ils avaient le signe de reconnaissance, un morceau de parchemin avec une tête de saint dessinée à l'encre. Il y avait eu un conseil la nuit précédente et FitzAlan leur avait dit de partir le lendemain, quoi qu'il arrive, qu'il soit vivant ou non, et d'apporter le trésor à l'impératrice ; il lui servirait pour défendre ses droits.

— Donc, tous ceux qui assistaient au conseil savaient que ces deux-là partiraient le lendemain soir, dès qu'il ferait assez noir. Connaissaient-ils aussi leur itinéraire ? Et savaient-ils où était caché le trésor ?

— Non, ils savaient seulement qu'il était à Frankwell. FitzAlan et moi étions les seuls à connaître l'endroit. Il fallait que ces deux écuyers viennent me voir d'abord.

— Donc, quelqu'un qui aurait voulu s'emparer du trésor, même s'il savait quand ils l'emporteraient, ne pouvait le récupérer lui-même. Pas d'autre solution que de tendre une embuscade sur la route. Si tous les proches de FitzAlan savaient qu'on allait l'emporter de Frankwell vers le pays de Galles, ils ne pouvaient pas se tromper de route. Pendant le premier mille au moins, il n'y en a qu'une, à cause des méandres de la rivière.

— Vous pensez que l'un de ceux qui étaient au courant a pensé à s'approprier l'or au prix d'un meurtre ? dit Edric. L'un des hommes de FitzAlan ? Je ne peux pas y croire ! Tous ou la plupart sont restés jusqu'au bout et ils sont morts. Mais deux hommes seuls, à cheval, auraient très bien pu tomber dans une embuscade tendue par des brigands...

— A moins d'un mille des murs de la ville ? N'oubliez pas que l'assassin était assez près du château pour avoir tout le temps et la possibilité d'emporter le corps et de le jeter parmi les autres dans le fossé, bien avant la fin de la nuit. Et qu'il savait que les autres s'y trouveraient. Bon, les messagers sont venus, se sont fait reconnaître, vous ont exposé le plan dressé la veille, advienne que pourra. Mais ce qui est arrivé s'est produit plus vite et plus fort qu'on ne s'y attendait. Ensuite ? Vous les avez accompagnés à Frankwell ?

— En effet. J'y ai un jardin et une grange où ils s'étaient cachés

avec leurs chevaux en attendant la nuit. Le trésor se trouvait dans deux paires de sacs de cavalerie – un cheval n'aurait pas pu supporter un tel poids avec son cavalier en plus – dissimulés dans une cavité à l'intérieur d'un puits à sec situé dans ma propriété. Je les ai cachés là-bas et je les ai quittés vers neuf heures du matin.

— A quelle heure comptaient-ils partir ?

— Pas avant qu'il ne fasse nuit noire. Et vous me dites que Faintree a été assassiné peu après leur départ ?

— Sans aucun doute. Si ça s'était passé plus loin, on se serait débarrassé de lui autrement. Le coup a été bien combiné. Mais pas assez. Vous connaissiez bien Faintree, enfin c'est ce qu'a suggéré Godith. Qui était l'autre ? Vous le connaissiez bien aussi ?

— Non ! avoua Edric lentement, pesamment. Il m'a semblé que Nicholas le connaissait assez bien. Ils avaient l'air de s'entendre. Mais Nicholas avait toujours confiance en tout le monde. L'autre, je ne l'avais jamais vu. Lui aussi venait des manoirs du nord de FitzAlan. Il m'a dit s'appeler Torold Blund.

Les jeunes gens lui avaient révélé tout ce qu'ils savaient et lui en avaient laissé entendre plus encore. Le front d'Edric se plissa. Le jeune homme qu'il connaissait et qui avait sa confiance était mort, celui qu'il ne connaissait pas avait disparu avec l'argenterie, l'or et les bijoux de FitzAlan, destinés aux coffres de l'impératrice. De quoi tenter n'importe qui. Le meurtrier en savait bien assez pour rafler tout le butin ; et qui aurait pu être mieux au courant que le second courrier ? Un autre aurait tendu son piège plus loin sur la route. Torold Blund n'avait même pas eu besoin d'attendre. Les deux écuyers avaient passé la journée cachés dans la grange d'Edric. Nicholas ne l'avait peut-être jamais quittée vivante, juché sur un cheval pour le peu de chemin qu'il y avait à parcourir jusqu'aux douves du château ; puis deux chevaux et un seul cavalier avaient pris la route du pays de Galles.

— Il y a eu autre chose ce jour-là, s'écria Pétronille, alors que Cadfael se préparait à partir. Vers deux heures, après que les soldats du roi eurent pris les deux ponts et abaissé le pont-levis, il est venu... Hugh Beringar, celui qui était fiancé à ma petite fille depuis des années ; il paraît qu'il s'inquiétait pour elle et il m'a demandé où il pourrait la trouver. Non mais ! Je vous demande un peu ! Je lui ai dit qu'elle était partie une bonne semaine avant la prise de la ville et qu'on ne savait pas où. Mais qu'on pensait qu'elle était trop loin pour que Étienne s'emparât d'elle. Oh, on a vu tout de suite qu'il était venu avec l'accord de Étienne, sinon il n'aurait pas pu traverser le fleuve aussi vite. Il est d'abord allé au camp du roi avant de se mettre à la recherche de ma Godith, et ce n'est pas l'amour qui l'y poussait. Elle vaut son pesant d'or et ce serait un bon appât pour faire revenir son

père et FitzAlan aussi, peut-être. Vous ne le laisserez pas s'approcher d'elle, car il paraît qu'il est à l'abbaye en ce moment.

— Il était ici cet après-midi-là ? insista Cadfael, inquiet. Bon, j'y veillerai, c'est promis. Mais pendant sa visite, vous n'avez pas évoqué la mission de Faintree ? Rien qui pût lui mettre la puce à l'oreille ? Il est aussi intelligent que discret ! Non, excusez-moi. Il est évident que vous n'avez rien dit. Eh bien, merci de votre aide et si je progresse, je vous en informerai.

— Il avait l'air si gentil, ce Torold Blund, soupira Pétronille, toute triste, alors que Cadfael était presque à la porte. A qui se fier ? On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession.

— Torold Blund, prononça Godith en détachant chaque syllabe. C'est un nom saxon. Ils sont nombreux dans les manoirs du nord à venir de bonnes familles anciennes. Mais lui, je ne le connais pas. Je ne l'ai peut-être jamais vu. Et Nicholas semblait proche de lui ? Il s'entendait bien avec tout le monde, mais il n'était pas bête ; ils étaient apparemment du même âge, il devait donc le connaître. Et pourtant...

— Eh oui ! dit Cadfael. Et pourtant ! Mon petit, je suis trop fatigué pour réfléchir. Je vais aller à complies et puis, j'irai me coucher, tu devrais en faire autant. Demain...

— Demain, coupa-t-elle, se levant quand il lui posa la main sur l'épaule, nous enterrerons Nicholas. Oui, nous ! C'était un peu mon ami, et je serai là !

— D'accord, mon poussin, dit Cadfael.

Il bâilla et, le bras sur son épaule, il l'emmena célébrer la fin du jour, avec une gratitude mêlée de douleur et d'espoir.

Chapitre V

Nicholas Faintree fut enterré honorablement sous une dalle du transept de l'église abbatiale, privilège exceptionnel. On en avait enterré tant d'autres que le fait qu'il fût seul méritait un geste ; en outre, il y avait plus de place à l'intérieur qu'au-dehors et ça demandait moins de travail. De plus en plus désabusé et déprimé par le train du monde, Héribert était heureux d'accueillir un invité solitaire, qui n'évoquât point de guerre civile, mais la malignité humaine. Avec le temps et contre toute vraisemblance, Nicholas pourrait bien se retrouver canonisé. Ce jeune inconnu tué par trahison, au coeur pur selon toute apparence et à la vie innocente, était fait de la même étoffe que les martyrs.

Aline Siward assista au service funèbre où, intentionnellement ou non, elle avait emmené Hugh Beringar. Le jeune homme mettait Cadfael de plus en plus mal à l'aise. Il n'avait eu, il est vrai, aucun geste inamical et ne s'était guère empressé de rechercher sa fiancée disparue, si même il la cherchait. Mais il y avait de l'impudence dans sa façon détendue de se conduire, dans son petit air sardonique et dans la clarté candide de ses yeux noirs quand il croisait le regard de Cadfael. Ce dernier pensait qu'il serait incontestablement plus heureux quand il aurait mis Godith en lieu sûr, mais en attendant, il pouvait éviter toute rencontre entre eux.

Les potagers et les vergers principaux de l'abbaye se situaient de l'autre côté de la grand-route, le long d'une bande de terre fertile appelée la Gaye, à l'extrémité de laquelle il y avait un champ de blé un peu plus en hauteur. Il se situait presque en face du château, tout près du camp du roi et il avait un peu souffert pendant le siège ; ce qui restait de blé était mûr cependant depuis une semaine, mais il aurait été dangereux d'essayer d'y travailler. Maintenant, tout était calme et il fallait réunir tout le monde pour moissonner en une journée. Le second moulin de l'abbaye, laissé à l'abandon pendant la saison pour les mêmes raisons, juste comme l'on commençait à en avoir besoin, se trouvait au bout du champ ; il avait été endommagé et avant de le réutiliser, il faudrait le réparer.

— Accompagne les moissonneurs, ordonna Cadfael à Godith. Mon petit doigt me dit, à tort ou à raison, que je n'ai pas intérêt à te laisser dans la clôture, au moins pour aujourd'hui.

— Sans vous ? s'étonna Godith.

— Je dois rester et ouvrir l'oeil. Si menace il y a, je te rejoindrai aussi vite que possible. Mais ça devrait bien se passer, personne n'aura le loisir de te regarder sous le nez tant que le blé ne sera pas engrangé. Reste quand même près de frère Athanase, il est myope comme une taupe, fille ou garçon, pour lui c'est tout un. Et attention avec ta faucille, ne reviens pas avec un pied en moins !

Elle finit par rejoindre l'armée des moissonneurs, heureuse de sortir et de changer de décor. » Elle ne voit pas le danger », songea Cadfael, critique, » mais il y a un vieux fou qui s'en occupe pour elle, tout comme sa mère poule de nourrice la protégeait quand elle était petite. » Il les regarda quitter l'abbaye en direction de la Gaye et, avec un soupir de soulagement, retourna à son travail dans le jardin clos. Il désherbaît depuis quelques minutes, à genoux, lorsqu'une voix calme et douce dont il n'avait pas entendu arriver le propriétaire s'éleva dans son dos.

— Voilà donc où vous passez vos moments de détente. Ça doit vous reposer agréablement de tous ces morts.

Frère Cadfael termina son parterre de menthe avant de se tourner vers Hugh Beringar.

— Oui, en effet. Espérons qu'on n'en trouvera plus à Shrewsbury.

— Mais comment vous y êtes-vous pris pour identifier votre inconnu ? Personne en ville ne semblait le connaître.

— Tout finit par se savoir, pour qui sait attendre, répondit Cadfael, sentencieux.

— Et qui cherche finit par trouver, rétorqua Beringar, souriant. Mais vous n'avez pas dit combien de temps il fallait attendre ? Si on trouve à quatre-vingts ans ce qu'on cherchait à vingt, on pourrait n'en être que modérément satisfait.

— Mais on n'en a peut-être plus besoin depuis belle lurette, lança sèchement Cadfael. C'est une réponse. Vous cherchez quelque chose dans l'herbarium ou vous intéressez-vous simplement à mes plantes ? Si je puis vous aider...

— Non, reconnut Beringar avec un grand sourire. (Il arracha un brin de menthe, le froissa entre ses doigts, le huma et le prit entre ses belles dents blanches.) Non, je n'ai rien d'un botaniste. Que chercherait ici quelqu'un comme moi ? Je ne suis pas très doué pour réparer le mal que j'ai pu causer. On me dit que vous avez fait beaucoup de choses avant d'entrer au couvent. Vous ne vous ennuyez pas à mourir, maintenant que vous n'avez plus d'ennemis à

combattre ?

— Je n'ai guère le temps de m'ennuyer en ce moment, dit Cadfael, enlevant un épilobe dans une touffe de thym. Quant aux ennemis, le diable ne chôme jamais, même dans un couvent, une église ou un herbarium.

— Oh, vous ne lui faites pas la partie belle, dit Beringar, partant d'un grand éclat de rire, la tête rejetée en arrière. Et à quoi lui servirait de se frotter à un vieux croisé comme vous ? Je vous entends !

Mais pendant tout ce temps, où il avait paru ne regarder que Cadfael, sans s'intéresser à rien de particulier, rien n'avait échappé à ses yeux noirs et il avait l'oreille aux aguets. Il savait maintenant que le garçon poli et bien élevé mentionné par Aline en toute innocence n'apparaîtrait pas et que de surcroît, Cadfael se souciait peu qu'il fourrât son nez partout, regardât chaque brin d'herbe sèche et flairât chacune des potions dans la cabane : ça ne lui apprendrait rien. La couverture avait été retirée du lit et remplacée par un grand mortier, et une jarre de vin frémissait doucement. Nulle trace de Godith. Le garçon n'était pas plus mystérieux que ceux avec lesquels il dormait sûrement au dortoir.

— Eh bien, je vous laisse à votre désherbage, dit Beringar, et je vais arrêter de troubler vos méditations avec mon bavardage. A moins que vous n'ayez quelque tâche à me confier ?

— Le roi ne vous en a pas donné ? demanda Cadfael avec sollicitude.

— Pas encore, pas encore, répondit-il, saluant cette pique d'un rire sans rancune, mais ça viendra. Il ne peut pas se permettre de se méfier éternellement de mes talents. A vrai dire, il m'a donné du travail pour me mettre à l'épreuve et apparemment, je ne progresse guère (il arracha un autre brin de menthe, le froissa et le mâcha avec plaisir). Frère Cadfael, il me semble que c'est vous qui avez le plus de bon sens ici. Si j'avais besoin de vous, vous ne me diriez pas non sans mûre réflexion, n'est-ce pas ?

— Je ne fais jamais rien sans mûre réflexion, enfin je l'espère, répondit-il, prudent, après s'être redressé (les muscles de son dos craquèrent un peu) et lui avoir lancé un long regard méditatif, même si mes idées doivent se hâter quelque peu pour ne pas se laisser dépasser par les faits.

— C'est ce que je pensais, opina Beringar, tout sourire. Je tiens ça pour une promesse et je m'en souviendrai.

Sur ce, il inclina gracieusement la tête et se dirigea tranquillement vers la cour.

Les moissonneurs revinrent pour vêpres, brunis par le soleil,

fatigués, trempés de sueur, mais tout le blé était coupé et prêt à être engrangé. Après le souper, Godith se hâta de sortir du réfectoire et vint tirer Cadfael par la manche.

— Frère Cadfael, venez vite ! murmura-t-elle. C'est important !

Il sentit de l'excitation dans sa main tremblante et dans son intonation pressante.

— On a le temps avant complies – accompagnez-moi jusqu'au champ, lui demanda-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? Que t'arrive-t-il ? Qu'as-tu laissé là-bas de si urgent ? murmura-t-il, car une dizaine de personnes étaient assez près pour les entendre, s'ils parlaient normalement, et elle n'était pas du genre à s'affoler pour rien.

— Un homme ! Un blessé ! Il était dans la rivière ; on l'a pourchassé en amont et il est redescendu avec le courant. Je n'ai pas osé l'interroger, mais je sais qu'il a besoin d'aide. Il a faim ! Ça fait vingt-quatre heures qu'il est là...

— Comment l'as-tu trouvé ? Il n'y a que toi à être au courant ?

— Oui, dit-elle, serrant plus fort la manche de Cadfael, et la timidité rendit son chuchotement plus brusque. La journée a été longue. Je me suis cachée à bonne distance, il le fallait, dans les buissons près du moulin. Personne...

— D'accord, j'ai compris ! Pourvu que les garçons aient eu trop à faire pour remarquer ce genre de pudeur ! Quant à frère Athanase, le tonnerre ne le ferait pas réagir. Il était donc dans les buissons. Il y est toujours ?

— Oui. Je lui ai donné mon pain et ma viande et je lui ai dit que je reviendrais quand je le pourrais. Ses vêtements avaient séché sur lui – il y a du sang sur sa manche... Mais je crois que ça ira si vous vous occupez de lui. On pourrait le cacher au moulin, personne n'y va.

Elle avait tout préparé et l'emmenait vers le portail, en faisant le détour par sa cabane et son jardin. Il leur faudrait du linge, des médicaments et de la nourriture.

— Quel âge a-t-il, ton blessé ? demanda Cadfael, plus à l'aise maintenant qu'on ne pouvait les entendre.

— Il est jeune, souffla-t-elle. A peine plus âgé que moi. Et il est poursuivi. Il me prend pour un garçon, bien sûr. Je lui ai donné l'eau de ma bouteille et il m'a appelée Ganymède.

« Tiens, tiens », se dit Cadfael, se dirigeant vers la cabane à grands pas et la précédant, » un jeune homme cultivé, dirait-on ! »

— Va pour Ganymède, plaisanta-t-il en lui collant dans les bras un rouleau de charpie, une couverture et un pot d'onguent. Prends ça, pendant que je remplis cette fiole. Attends-moi, on s'en va tout de suite. En chemin, tu me raconteras ce que tu sais sur ce jeune homme ; une fois qu'on aura traversé la route, personne ne pourra nous

entendre.

Elle s'exécuta. Elle avait très envie de se libérer de ce qu'elle n'avait pas pu lui dire avant. Il ne faisait pas encore nuit et les couleurs du jour s'estompaient dans la douce lumière du crépuscule.

— Il y a des buissons épais là-bas. J'ai entendu bouger et gémir et je suis allée voir. Il a l'air de bonne famille, on dirait un écuyer. Il m'a parlé, mais il ne m'a rien dit ; c'est comme si je m'adressais à un enfant entêté. Il était très faible et il avait du sang sur l'épaule et le bras, et il plaisantait... Mais il m'a fait confiance, il savait que je ne trahirais pas.

Elle passa avec Cadfael dans les hautes éteules où on allait bientôt lâcher les moutons de l'abbaye ; ils les brouteraient et fertiliseraient naturellement le champ.

— Je lui ai donné ce que j'avais, reprit-elle, et je lui ai conseillé de ne pas bouger, lui promettant d'amener de l'aide dès qu'il ferait noir.

— On approche, passe devant. Toi, il te connaît.

Le soleil n'était pas couché que les étoiles apparaissaient déjà ; la belle lumière d'août durerait encore une heure au moins ; ils s'y étaient habitués maintenant et elle les cachait aux yeux des autres. Godith retira sa main de celle de Cadfael qu'elle avait tenue serrée comme un enfant confiant, pendant qu'ils traversaient les chaumes, et elle s'avança dans les buissons bas et clairsemés. A leur gauche, à quelques pas, la rivière coulait, sombre et calme, le doux bruit du flot palpitant troublait seul le silence, et de temps en temps un rayon d'argent illuminait les tourbillons.

— Chut ! C'est moi, Ganymède. J'amène un ami.

Dans l'abri d'herbes, une forme sombre bougea, un pâle visage ovale aux cheveux emmêlés presque aussi pâles apparut. S'aidant de sa main, l'étranger fit effort pour se soulever à demi du sol. Pas de fracture, se dit Cadfael, satisfait. A en juger par son souffle court, il devait souffrir et être courbatu, mais rien de plus grave.

— Tu es gentil ! Des amis, je n'en ai pas trop !

— Avant qu'on ne te déplace, où as-tu mal ? demanda Cadfael, s'agenouillant près de lui et lui prêtant son épaule comme appui. Rien de déplacé, rien de cassé apparemment.

Il commença à ausculter le jeune homme et émit un grognement prudent de satisfaction.

— Rien que des égratignures, dit péniblement le garçon, et il réprima un cri de douleur sous les doigts experts de Cadfael. J'ai perdu assez de sang pour me trahir, mais dans la rivière... A demi noyé... Complètement pour eux...

Il se détendit avec un grand soupir, sentant qu'il était entre des mains sûres.

— Tu te referas du sang neuf avec un peu de vin et de nourriture. Peux-tu te lever ?

— Oui, dit-il, serrant les dents, et il faillit bien entraîner Cadfael et Godith dans sa chute pour le prouver.

— Non, attends. Il y a une meilleure solution. Tiens-moi bien et mets-toi derrière moi. Noue tes bras autour de mon cou...

Cadfael se pencha en avant, passa ses bras puissants sous les cuisses minces et musclées du blessé et le hissa bien en équilibre sur son dos. L'odeur de la rivière imprégnait encore ses vêtements.

— Je suis trop lourd, murmura faiblement le jeune homme. J'aurais pu marcher.

— Fais ce qu'on te dit et ne discute pas. Godric, passe devant et assure-toi qu'il n'y a personne en vue.

L'ombre du moulin était toute proche. Sa masse noire se détachait sur le ciel encore clair et dans la grande roue à aubes, il y avait des trous évoquant une bouche partiellement édentée. Godith ouvrit la porte qui penchait et chercha son chemin à tâtons dans la pénombre. Par les interstices du plancher, sur la gauche, elle voyait la rivière, rapide et fugitive. Même en cette saison chaude et sèche, la Severn, plus basse cette année, coulait tantôt vite, tantôt lentement.

— Il y a sûrement des sacs bien secs empilés quelque part près du mur d'en face, souffla Cadfael, derrière elle. Essaie de les trouver.

La poussière épaisse de la dernière moisson bruissait sous leurs pieds et ses fines particules leur chatouillaient le nez. S'avancant à tâtons, elle prit des sacs qu'elle étendit en un lit épais et confortable et elle en replia deux autres pour servir d'oreiller.

— Prends donc cette espèce d'échassier sous les bras et aide-moi à l'allonger... Voilà, son lit est aussi bon que le mien au dortoir ! Maintenant, ferme la porte que je puisse allumer et l'examiner.

Il avait apporté un gros morceau de chandelle et une poignée de balle sèche sur une meule s'avéra parfaite pour enflammer la mèche. Quand celle-ci fut convenablement allumée, il la ficha dans un chandelier, non sans avoir éteint le feu qui aurait pu se répandre.

— Et maintenant, à nous !

Le jeune homme, reconnaissant, s'étendit, poussa un grand soupir et se laissa aller, s'abandonnant aux mains de Cadfael. Dans son visage sali et las, ses yeux brillants, très vivants, très clairs, d'une nuance difficile à identifier pour lors, les fixaient. Sa bouche, tirée par la fatigue et par un drôle de petit sourire, était grande et généreuse, et quand ses cheveux emmêlés et souillés seraient propres, ils auraient la couleur des chaumes.

— Une éteule t'a ouvert l'épaule, à ce que je vois, constata Cadfael, s'affairant à défaire puis à retirer la tunique marron dont une

manche était raidie de sang coagulé. La chemise maintenant ; il te faudra d'autres vêtements, mon ami, avant de quitter cette auberge.

— J'aurai du mal à payer mon écot, avoua le garçon en souriant vaillamment, mais il retint brusquement sa respiration et cessa de sourire, lorsque sa manche se détacha douloureusement de sa blessure.

— Nos prix sont raisonnables ; raconte-moi franchement ton histoire et la chambre est à toi. Godric, mon petit, il me faut de l'eau. Celle de la rivière est parfaite. Vois si tu peux trouver un récipient.

Sous la roue à aubes, elle trouva ce qui restait d'une grande cruche laissée là par Dieu sait qui, et dont le manche et le bec étaient brisés ; elle la nettoya consciencieusement avec le bas de sa tunique et alla chercher l'eau demandée. Aller la tirer en plein courant, où elle serait plus fraîche qu'au bief, lui prendrait plus longtemps, tandis que Cadfael défaisait la ceinture du garçon, lui retirait ses chaussures et ses chausses et étendait sur lui la couverture pour couvrir sa nudité. Il avait une longue blessure superficielle, un coup d'épée apparemment, sur la cuisse droite, de nombreuses ecchymoses bleuissaient sur la peau claire, et très curieusement, il avait une écorchure mince et dentelée sur le côté gauche du cou, et une autre étrangement semblable sur la face extérieure du poignet droit. Ces marques sombres, plus vieilles d'un jour ou deux que ses blessures, étaient cicatrisées.

Assurément, dit Cadfael, pensant à voix haute, tu as dû mener une vie passionnante, ces temps-ci.

— Trop heureux de ne pas l'avoir perdue, murmura le garçon à demi assoupi, maintenant qu'il pouvait se détendre.

— Qui te poursuivait ?

— Les hommes du roi, pardi !

— Tu crois qu'ils continuent ?

— Sans doute. Mais d'ici quelques jours, ça ira et vous n'aurez plus à supporter...

— On verra ça plus tard. Tourne-toi un peu – voilà ! On va panser cette cuisse, la plaie est propre, elle commence à se refermer. Ça va piquer.

En effet, le jeune homme se raidit, haletant, mais sans se plaindre. Cadfael avait fini son pansement et remis la couverture quand Godith revint avec l'eau. Faute de poignée, elle portait la cruche à deux mains.

— Voyons cette épaule, maintenant. Là, tu as perdu beaucoup de sang. Une flèche, hein ?

La blessure, oblique, traversait la face externe du bras gauche, jusqu'à l'os, juste sous l'épaule, et un morceau de chair pendait vilainement. Cadfael commença par nettoyer le sang coagulé, puis il referma la plaie à l'aide d'un tampon de charpie imprégné d'une

décoction de plantes.

— Ça favorisera la cicatrisation, dit-il en pansant bien l'épaule du garçon. Maintenant, il faut que tu manges, mais pas trop, tu es trop fatigué, ça ne te profiterait pas. Voici de la viande, du fromage et du pain. Gardes-en pour demain matin, tu pourrais bien te réveiller affamé.

— S'il reste de l'eau, demanda doucement le blessé, j'aimerais me laver les mains et le visage. Je me sens sale !

Godith s'agenouilla près de lui, mouilla un linge à la cruche et, au lieu de le lui confier, elle le nettoya elle-même consciencieusement, dégageant les cheveux emmêlés qui couvraient son front haut et pur, démêlant même quelques boucles d'une main douce. D'abord surpris, il s'abandonna docilement, mais il la regarda, tandis qu'elle se penchait sur lui, et ses yeux s'agrandirent, pleins de respect et d'admiration. Elle, pendant tout ce temps, n'avait pratiquement rien dit.

Le garçon était presque trop épuisé pour manger et il s'effondra très vite. Il resta quelques instants, les paupières lourdes, perdu dans ses pensées, à contempler ses sauveurs. Puis il marmonna d'une voix endormie :

— Il faut que je vous dise qui je suis, après tout ce que vous avez fait pour moi...

— Demain. Maintenant, tu vas dormir sur tes deux oreilles, ici normalement tu ne risques rien. Tiens, bois ça, intima Cadfael, lui tendant un puissant cordial de sa composition et rangeant la petite fiole dans sa robe, ça empêchera tes blessures de s'infecter et ça te donnera des forces. Et voici une flasque de vin pour te tenir compagnie, si tu te réveilles. Je serai là de bonne heure demain matin.

— Nous serons là, rectifia Godith d'une voix basse mais ferme.

— Autre chose encore ! — Cadfael s'en souvint au dernier moment. — Tu n'as pas d'arme, mais tu as une épée, je pense.

— Je l'ai laissée dans la rivière, balbutia-t-il, à demi assoupi. Elle était trop lourde et on me tirait dessus. C'est là que j'ai écopé de cette blessure... J'ai pensé à plonger, j'espère qu'ils ont cru que j'avais coulé... Dieu m'est témoin que c'était quitte ou double !

— On en parlera demain. Mais il faut te trouver une arme. Allez, dors bien !

Il s'endormit avant qu'ils ne soufflent la bougie et ne tirent la porte. Ils marchèrent, silencieux, pendant quelques instants, dans le murmure des chaumes ; au-dessus d'eux, la voûte céleste était un camaïeu de bleus aux bords plus pâles, verts comme l'océan.

— Frère Cadfael, qui était Ganymède ? demanda soudain Godith.

— L'échanson de Jupiter. Il était très beau, très jeune et très

aimé de son maître.

— Ah ! fit Godith, ne sachant s'il fallait se réjouir ou s'attrister de ce que le compliment s'adressât à son déguisement masculin.

— Mais pour certains, c'est un autre nom pour Hébé, ajouta Cadfael.

— Ah bon ? Qui était-ce ?

— La même chose, sauf que c'était une belle jeune fille.

— Ah, répéta Godith, méditative. Et lui ? vous savez qui c'est, je suppose ? reprit-elle, sérieuse, comme ils traversaient la route pour regagner l'abbaye.

— Jupiter ? Le plus grand dieu des païens...

— Non, *lui* ! protesta-t-elle, mécontente, en attrapant et secouant le bras de Cadfael. Un nom saxon, des cheveux de Saxon, fuyant les gens du roi... C'est Torold Blund, qui était parti avec Nicholas récupérer le trésor de FitzAlan pour l'impératrice. Il est évident qu'il n'a rien à voir avec la mort de ce pauvre Nicholas. Je suis sûre qu'il n'a jamais commis une seule mauvaise action de toute sa vie.

— Je n'affirmerais ça de personne, dit Cadfael, et surtout pas de moi. Mais je te garantis, mon petit, qu'il n'est certainement pour rien dans le crime qui nous occupe. Tu peux dormir tranquille !

Il n'y avait rien d'extraordinaire pour Cadfael, jardinier et apothicaire dévoué, à se lever bien avant Prime et à travailler pendant une heure avant de retrouver ses frères au premier office ; personne ne trouva donc rien à redire à ce qu'il s'habillât et sortît tôt ce matin-là, et personne ne sut même qu'il avait, comme promis, réveillé son aide. Ils emportèrent des médicaments et de la nourriture, ainsi qu'une tunique et des chausses que Cadfael avait chipées parmi les dons faits à l'aumônier. Godith avait emporté la chemise du jeune homme, toute tachée de sang ; elle était de lin fin et pourrait encore servir ; avant de dormir, elle l'avait lavée et avait repris la déchirure causée par la pointe de la flèche. En cette douce nuit d'août, soigneusement étendue sur les buissons du jardin, elle avait parfaitement séché.

Leur patient était assis dans son lit improvisé et mangeait son pain de bon coeur ; il semblait avoir toute confiance en eux, car il ne chercha pas à se cacher quand la porte commença à s'ouvrir. Il s'était entouré les épaules de sa tunique salie et déchirée, mais pour le reste, il était nu sous sa couverture ; sa poitrine lisse et ses jambes minces étaient pleines d'élégance. Il avait encore des marques bleuâtres sur les yeux et le corps, mais cette nuit de sommeil semblait l'avoir remis d'aplomb.

— Maintenant, dit Cadfael, satisfait, tu peux parler tout ton saoul, mon ami, pendant que je refais ton pansements. Ta jambe attendra qu'on ait plus de temps, mais cette épaule m'ennuie. Godric,

surveille l'autre côté, pendant que je défais son bandage, il peut coller. Tiens-le bien et le bras aussi, pendant que je déroule. Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il pour l'inciter à parler, je suis le frère Cadfael, tout ce qu'il y a de gallois, et j'ai pas mal roulé ma bosse, comme vous l'avez peut-être deviné. Ce garçon s'appelle Godric, vous le savez déjà, et il m'a conduit vers vous. Vous pouvez parler librement devant lui.

— D'accord, répondit le jeune homme.

Il était moins pâle, ce matin, ou peut-être était-ce la lumière de l'aube ; il avait des yeux brillants couleur noisette, tirant plutôt sur le vert.

— Je vous dois beaucoup, à commencer par la vérité, reprit-il, mais si je peux faire davantage encore dites-le-moi. Je m'appelle Torold Blund ; je viens d'un hameau près d'Oswestry, et j'appartiens à FitzAlan.

Le bandage collait à la plaie, et sentant le blessé tressaillir Godith tira doucement dessus.

— Si cela vous met en danger, reprit Torold, surmontant la douleur, je pense être capable de partir. Je ne voudrais pas vous faire courir de risque pour tout l'or du monde.

— Vous partirez quand on vous le dira, répliqua Godith, et pour se venger, elle arracha ce qui restait de bandage, mais sans enlever le tampon cicatrisant. Et ce n'est pas demain la veille !

— Tais-toi, laisse-le parler, on a peu de temps, ordonna Cadfael. Nous ne vendons pas à Étienne les hommes de Maud et vice versa. Comment vous êtes-vous fourré dans ce guépier ?

Evitant de parler inutilement, Torold inspira une profonde bouffée.

— Je suis venu au château avec Nicholas Faintree, c'était aussi un homme de FitzAlan, qui venait d'un manoir tout proche de celui de mon père ; on a rejoint la garnison ici, une semaine avant qu'elle ne tombe. Le soir précédant l'assaut, il y a eu un conseil (on n'y a pas assisté, on était du menu fretin), où l'on a décidé que dès le lendemain – on ne savait pas que ce serait le dernier jour – on ferait parvenir à l'impératrice le trésor de FitzAlan. On nous a désignés, Nicholas et moi, parce qu'on ne nous connaissait pas à Shrewsbury et qu'on passerait peut-être là où d'autres pourraient être reconnus et taillés en pièces. Le trésor – pas trop volumineux, Dieu merci, peu de vaisselle, pas mal de pièces et surtout les bijoux – était caché dans un endroit que seuls notre maître et celui qui en avait la garde connaissaient. Nous avions ordre de le rejoindre quand on nous le dirait, d'emporter le trésor de l'endroit qu'il nous indiquerait et de partir de nuit vers le pays de Galles. FitzAlan avait un accord avec Owain Gwynedd, qui n'est ni pour Maud, ni pour Étienne, mais pour le pays de Galles ; mais cette guerre civile l'arrange bien et il est ami

avec FitzAlan. Ils ont attaqué avant l'aube et il était évident qu'on ne tiendrait pas. Alors on nous a envoyés au rendez-vous, une boutique en ville.

Il hésita, peu désireux d'en dire trop.

— Je sais, dit Cadfael, essayant ce qui avait suinté de la blessure à l'épaule et appliquant un tampon neuf. Edric Flesher lui-même m'a raconté tout ça. Il vous a conduits à sa grange de Frankwell, vous avez déterré le trésor et attendu la nuit. Continuez.

C'est ce que fit le jeune homme en regardant, imperturbable, Cadfael finir de le panser.

— On est partis dès la nuit tombée. Du faubourg au couvert des arbres, il n'y a pas loin. Il y a une cabane de berger, juste à l'orée du bois, tout près des champs. C'est là qu'on était quand le cheval de Nicholas s'est mis à boiter. Je suis descendu voir car il boitait bas. Il avait ramassé une broquette et il s'était coupé jusqu'à l'os.

— Une broquette ! s'exclama Cadfael. Dans une forêt ? Si loin du champ de bataille ?

Ces petits pièges cruels, mais peu visibles, faits pour être répandus sous les pieds des chevaux avec toujours une pointe en l'air, n'avaient rien à faire sur cet étroit chemin forestier.

— Eh oui ! affirma Torold. Ce n'était pas seulement une impression : je l'ai arrachée du sabot où elle s'était enfoncée. Mais la pauvre bête était fourbue. Elle ne pouvait guère aller plus loin, surtout chargée. Je connaissais une ferme tout près. Je me suis dit que je pourrais obtenir un cheval frais contre celui de Nick. Je perdais à cet échange, mais qu'y faire ? On n'a même pas déchargé, Nick est descendu pour soulager sa monture et il m'a dit qu'il m'attendrait dans la cabane. Moi, je suis parti chercher un cheval à la ferme, qui se trouve sur la droite, vers le pays de Galles. Le fermier s'appelle Ulf – on est vaguement parents du côté de ma mère – et je suis revenu avec le chargement de Nick, la moitié du total sur le nouveau cheval.

« Je me suis approché de la cabane, poursuivit-il, se contractant sous l'effet du souvenir, pensant qu'il m'attendait, prêt à sauter en selle, mais non. Je ne sais pourquoi ça m'a mis si mal à l'aise. Pas un souffle. J'avais beau faire attention, tout le monde pouvait m'entendre en prêtant un peu l'oreille. Pas un mouvement, pas un mot. Alors je ne me suis pas trop approché. Je suis sorti attacher les chevaux pour pouvoir décamper tout de suite, un simple noeud à tirer, et je suis allé à la cabane.

— Il faisait très noir ? demanda Cadfael, enroulant la bande.

— Oui, mais j'y voyais un peu, je m'étais habitué. A l'intérieur, en revanche, il faisait noir comme dans un four. La porte était entrouverte. Je suis entré, l'oreille tendue : pas un bruit. Mais au milieu de la pièce, j'ai buté sur Nick et je suis tombé. Sans cela, je ne

serais peut-être pas là à raconter tout cela, dit Torold ; l'air sombre et mal à l'aise, il regarda soudain Ganymède, attentif et passionné : il avait l'air si jeune.

— Ce n'est pas beau à entendre, ajouta-t-il.

Par-dessus l'épaule de Godith, il fixa Cadfael, l'air suppliant.

— Continuez, dit Cadfael avec sympathie. Godric est plus concerné par tout cela que vous ne le croyez et il nous fera une scène si on tente de le faire sortir. Ce qui s'est passé à Shrewsbury n'était pas non plus très beau, mais cette épreuve sera peut-être utile. Racontez votre histoire, on racontera la nôtre.

— Il était mort, dit Torold sans ambages. Je me suis jeté sur lui, il ne respirait plus. Je le tenais dans mes bras, il était comme un paquet de chiffons. Et puis, j'ai entendu comme un bruissement, je me suis retourné, parce qu'il n'y avait pas de vent, et j'ai eu peur...

— Il y avait de quoi, remarqua Cadfael, appliquant un nouveau tampon cicatrisant contre la blessure. Oui, vous aviez d'excellentes raisons de trembler. Ne vous inquiétez plus pour votre ami, il est sûrement avec Dieu. On l'a enterré hier dans l'abbaye. Il a une tombe princière. Mais vous, vous avez bien failli la partager avec lui, quand l'assassin a bondi de derrière la porte.

— Je le crois aussi – et il retint sa respiration sous la morsure de l'onguent. Il était sûrement caché là. C'est le bruissement de l'herbe qui m'a averti. Je ne sais pas pourquoi on lève le bras droit pour se protéger la tête, c'est ce que j'ai fait. Sa corde m'a pris le poignet et le cou. Je ne suis pas malin et je n'ai rien d'un héros ; j'avais peur, je me suis débattu et il m'a lâché. Du coup, il est tombé sur moi dans le noir. Vous n'êtes pas obligés de me croire, je sais bien, dit-il sur la défensive.

— On a de bonnes raisons de vous croire. Il ne faut pas se méfier de ses amis. Vous étiez donc corps à corps, c'était un peu mieux qu'avant. Comment lui avez-vous échappé ?

— J'ai eu plus de chance que de courage, dit tristement Torold. On a roulé dans le foin, chacun essayant d'étrangler l'autre, et toujours à l'aveuglette ; on n'avait pas assez de place, ni de temps pour sortir nos épées ; ça a peut-être duré quelques minutes. Ce qui a mis fin au combat est que je me suis cogné la tête contre une vieille mangeoire dont les planches étaient plus ou moins disséminées dans le foin. J'en ai saisi une à deux mains et je l'en ai frappé. Il est tombé. Je n'ai pas dû lui faire grand mal, mais ça m'a donné le temps de me sauver, j'ai détaché les deux chevaux et je me suis enfui vers le pays de Galles comme un lièvre qu'on pourchasse. J'avais encore quelque chose à faire, et moi seul en étais capable. J'aurais aussi pu rester et tenter de venger Nick. Ou peut-être pas, ajouta-t-il avec une cruelle honnêteté. Je ne sais même pas si je pensais à ma mission à ce

moment-là, mais maintenant si, et je n'ai pas arrêté depuis. Je me suis enfui pour sauver ma peau. J'ai eu peur qu'il y ait d'autres hommes en embuscade pour l'aider. Tout ce que je voulais, c'était me sauver aussi vite que possible.

— Vous ne devez pas vous sentir coupable, affirma doucement Cadfael en attachant le bandage. Il faut parfois se réjouir d'avoir du bon sens, et non en avoir honte. Mais, d'après vos dires, il vous a fallu deux jours pour revenir en gros à votre point de départ. Je suppose que les hommes du roi pullulaient entre ici et le pays de Galles, au moins aux abords des routes.

— Pour ça oui ! J'ai pris une route plus au nord et j'ai failli me jeter en plein dans une patrouille : Impossible de passer. Ils arrêtaient tout ce qui bougeait. Avec mes deux chevaux et le trésor, je n'avais aucune chance. Je me suis caché dans les bois. Le jour commençait à se lever, je n'avais plus qu'à me coucher en attendant la nuit et à me risquer par le sud. Ce n'était pas mieux. Ils avaient des hommes partout dans le pays. Je me suis dit que je ferais mieux de ne pas prendre les routes et de suivre la rivière. Tout le jeudi, je suis resté caché dans un bosquet sur la colline, et à la nuit, je suis reparti, mais ils étaient quatre ou cinq à avoir éventé ma présence. J'ai choisi la seule direction possible pour fuir : la rivière. Mais ils ne me lâchaient pas ; j'ai pris les sacs, libéré les chevaux et je les ai fait partir au galop, espérant qu'ils entraîneraient mes poursuivants. Mais l'un d'eux était trop près, il m'a vu et il m'a foncé dessus. Il n'y avait plus qu'une chose à faire, sauter dans l'eau avec les sacs. Je nage bien, mais avec ce poids, c'était difficile de me maintenir à la surface et je me suis laissé entraîner par le courant. C'est là qu'ils ont commencé à tirer. Il faisait noir, mais ils étaient dehors depuis assez longtemps pour y voir et quand quelque chose bouge dans l'eau, ça fait des reflets. J'ai reçu cette flèche dans l'épaule et j'ai pensé à plonger et rester sous l'eau tant que j'aurais du souffle. Ils m'ont suivi un moment, de la rive, ils ont tiré une ou deux fois, puis il ont dû croire que je m'étais noyé. Dès que le danger s'est éloigné, je me suis rapproché de la berge pour reprendre pied et respirer un peu, mais sans sortir de l'eau. Je savais que le pont serait gardé et je n'ai pas osé remonter sur la berge avant de l'avoir passé. Il était grand temps ! Je me souviens d'avoir rampé dans les buissons, et puis plus rien, sauf que j'ai eu peur quand j'ai entendu arriver vos moissonneurs. Et puis Godric m'a trouvé. C'est la vérité, conclut-il fermement, regardant Cadfael sans ciller.

— Oui, mais pas toute, répliqua placidement Cadfael, observant avec un sourire le visage décidé et les lèvres closes. Rassurez-vous, on ne vous posera pas de questions. Vous êtes seul responsable du trésor de FitzAlan et de ce que vous en avez fait. Et Dieu seul sait si vous avez trouvé la solution pour le protéger dans votre situation. Ça vous

regarde ; mais il faut reconnaître que vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a échoué. Et si ça peut vous rassurer, on dit en ville que FitzAlan et Adeney ont échappé à l'encerclement et se sont enfuis. Il faut maintenant qu'on vous laisse jusqu'à cet après-midi ; on a aussi des choses à faire. Mais l'un de nous (ou tous les deux) reviendra voir comment vous allez. Voici de quoi boire et manger, et des vêtements qui vous iront, je l'espère. Reposez-vous pour aujourd'hui, vous n'avez pas encore récupéré vos forces, même si vous avez récupéré le trésor.

Godith posa la chemise lavée et reprise sur les autres vêtements ; elle s'apprêtait à suivre Cadfael quand l'expression de Torold l'arrêta, mi-mal à l'aise, mi-triomphe. Il contemplait la chemise propre, délicatement raccommodée, les yeux ronds de stupéfaction, et il siffla doucement pour saluer cet exploit.

— Sainte Vierge ! Qui a fait ça ? Vous avez des couturières expertes dans la clôture ? Ou avez vous prié pour demander un miracle ?

— Ça, c'est le travail de Godric, dit Cadfael, presque innocemment, et il sortit dans le soleil levant tandis que Godith rougissait jusqu'aux oreilles.

— On n'apprend pas seulement à moissonner au couvent, ni à préparer des boissons revigorantes, dit-elle dédaigneusement, avant de courir pour rattraper Cadfael.

Mais elle était grave sur le chemin du retour, elle se redisait l'histoire de Torold, pensant qu'il aurait pu mourir avant qu'elle ne le rencontre, pas seulement une fois étranglé par-derrière, ou tué par les hommes de Étienne, mais aussi dans la rivière, ou dans les buissons, des suites de ses blessures. C'était comme si la grâce divine l'avait protégé, par son entremise à elle. Pourtant il y avait encore des raisons de s'inquiéter.

— Vous le croyez, frère Cadfael ?

— Oui, il ne nous a pas révélé toute la vérité, mais il ne nous a pas menti non plus. Pourquoi, qu'est-ce qui te trouble ?

— Ce que j'ai dit avant de le connaître, que celui qui accompagnait Nicholas n'avait probablement pas pu résister à la tentation et l'avait tué. Comme ç'aurait été simple ! Mais vous avez bien dit hier qu'il était innocent, n'est-ce pas ? Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Rien de plus simple, mon coeur. Il porte au cou et au poignet la marque de la corde de l'étrangleur. Tu n'avais pas remarqué ? On voulait le faire passer de vie à trépas, après son ami. Non, rien à craindre là-dessus, il nous a dit la vérité. Mais il y a peut-être des choses qu'il a tues et qu'il serait bon de découvrir, dans l'intérêt de Nicholas Faintree. Godith, cet après-midi, lorsque tu en auras terminé avec les préparations et les vins de fruits, laisse donc le jardin et va lui

tenir compagnie, si tu en as envie. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai. J'ai des choses à vérifier du côté de Frankwell.

Chapitre VI

A partir du pont, du côté de Frankwell – faubourg hors les murs, situé sur l'autre rive du fleuve – la route filait vers l'ouest, en pente raide, laissant derrière les jardins bordant le village. D'abord, il n'y avait qu'une voie escaladant la colline qui se dressait au-dessus de la Severn, puis elle faisait une fourche dont la branche sud se séparait bientôt en deux, formant trois doigts pointés vers le pays de Galles. Cadfael prit la route la plus au nord, celle-là même qu'avaient suivie de nuit Torold et Nicholas, après la prise du château.

Il avait pensé rendre visite à Edric Flesher en ville, pour lui donner des nouvelles du messenger survivant, puis il décida de n'en rien faire. Torold n'était pas encore en sécurité et jusqu'à ce qu'il soit parti, moins il y aurait de gens susceptibles de trop parler en présence d'éventuels ennemis, mieux ce serait. Il serait toujours temps de se réjouir de la bonne nouvelle avec Edric et Pétronille.

Il s'enfonçait maintenant dans le bois épais mentionné par Torold ; la route était devenue un étroit chemin herbu, serpentant entre les arbres, en lisière de forêt, et des champs cultivés apparaissaient entre les troncs. Et puis, cachée un peu plus profond dans les bois, la cabane basse avec de grosses poutres apparut. De là, ce n'était pas bien difficile pour un cavalier de transporter un mort jusqu'aux douves du château. Les méandres de la rivière, comme partout par ici, formaient des boucles compliquées, qu'il avait fallu traverser pour atteindre le lieu où l'on avait jeté les morts, mais en face du château, il y avait de ce côté un endroit où une île centrale rendait la rivière guéable, même à pied, en une saison aussi sèche, après la prise du château lui-même. Ça n'était pas loin et la nuit avait été assez longue. Et puis quelque part, il y avait les terres d'Ulf, où Torold avait réussi à faire l'échange des chevaux. Cadfael tourna dans cette direction et s'aperçut que le petit clos était à moins d'un quart de mille du sentier.

Ulf, occupé à glaner son blé après l'avoir engrangé, se montra d'abord peu disposé à bavarder avec un moine inconnu, mais lorsque

Cadfael mentionna le nom de Torold et lui fit comprendre clairement qu'il avait sa confiance, sa langue se délia.

— Oui, il est venu avec un cheval qui boitait et je lui ai donné le meilleur des miens en échange. J'y ai quand même gagné, en définitive, car l'animal qu'il m'a laissé venait des écuries de FitzAlan. Il boite toujours, mais il va mieux. Vous voulez le voir ? J'ai bien caché son beau harnachement, sinon on remarquerait qu'il a été volé, ou pire, si on le voyait.

Même sans son noble harnais, le cheval, un grand rouan, montrait une grâce étrange pour une bête de trait, appartenant à un fermier. Indiscutablement, il boitait encore d'un antérieur. Ulf désigna la blessure.

— Pour Torold, il s'agissait d'une broquette, remarqua Cadfael, méditatif. Drôle d'endroit pour en trouver une.

— C'était bien une broquette, pourtant ; je l'ai encore. Et il y en avait d'autres. Le lendemain, il m'a fallu passer l'herbe au peigne fin. C'est un lieu de passage pour mes bêtes et je ne voulais pas qu'elles s'y blessent. On en avait répandu plein le chemin, à l'endroit le plus étroit, sur une dizaine de mètres. On voulait les arrêter près de la cabane c'est sûr !

— Quelqu'un qui savait d'avance où ils allaient, la route qu'ils prendraient, qui s'est donné tout le temps de préparer son piège et de tendre une embuscade pour leur sauter dessus.

— Le roi a dû avoir vent de quelque chose, suggéra Ulf, l'air sombre. Il a envoyé les hommes en secret pour récupérer ce qu'ils transportaient. Il cherche de l'argent partout, comme ceux d'en face d'ailleurs.

Cadfael pensait néanmoins, en traversant le bois pour se rendre à la cabane, que le roi n'avait envoyé personne ; il n'y avait eu qu'un homme seul agissant pour son propre compte. S'il s'était agi d'un émissaire du roi, il aurait eu des hommes avec lui : si tout avait bien fonctionné, ce n'était pas les coffres royaux qui auraient profité de l'opération.

En un mot, tout tendait à prouver qu'il y avait eu une tierce personne ici cette nuit-là. Il s'avérait de plus en plus que Torold était innocent. Il y avait bien eu des broquettes, qu'on avait semées pour être certain de blesser l'un ou l'autre des deux chevaux et jusqu'à présent, le stratagème avait réussi peut-être mieux que prévu, puisque les deux compagnons s'étaient séparés, laissant le meurtrier libre de s'occuper du premier d'abord et de se cacher pour attendre le second.

Cadfael ne se rendit pas tout de suite dans la cabane ; les parages l'intéressaient également. Quelque part par ici, bien à l'écart de la cabane elle-même, Torold s'était laissé guider par son instinct et il avait attaché les chevaux plus loin sur la route, prêt à prendre la

fuite. Et quelque part par là, probablement enfoncé sous le couvert des arbres, le troisième homme aussi devait avoir un cheval qui l'attendait. Sans doute était-il encore possible de trouver des traces. Il n'avait pas plu depuis cette fameuse nuit et il n'y avait sûrement pas eu beaucoup de gens pour hanter ces bois depuis lors. Tous les habitants de Shrewsbury continuaient à se terrer chez eux, à moins d'être forcés de sortir, et les patrouilles royales chevauchaient à découvert, là où elles pouvaient aller vite.

Ça lui prit un peu de temps, mais il trouva les deux endroits. Le cheval solitaire, simplement entravé, avait été laissé au pâturage ; il devait s'agir d'un bel animal à en juger par les larges traces de sabots bien ferrés qu'il avait laissées dans une partie de terre meuble, un simple trou de boue sèche où l'eau demeurait en général après la pluie et qui laissait un dépôt limoneux. Le lieu où les deux chevaux avaient attendu était plus à l'ouest de la cabane et bien à couvert. Une branche basse dont l'écorce avait été arrachée, laissant comme une cicatrice, montrait qu'on avait fait vite pour les détacher, et l'on pouvait voir deux séries d'empreintes différentes là où l'herbe se raréfiait et laissait place à la terre nue.

Cadfael entra dans la cabane. Il faisait grand jour et avec la porte ouverte, il y avait bien assez de lumière à l'intérieur. Le meurtrier qui y avait attendu sa victime avait forcément laissé des traces.

Les restes du fourrage pour l'hiver, moissonnés le long de l'orée ensoleillée du bois, étaient restés ici, disposés proprement en tas contre le mur du fond, en attendant le retour de l'automne. Mais maintenant, un océan d'herbes avait surgi et s'était répandu partout sur le sol de terre battue, comme si une tempête avait tout ravagé sur son passage. La mangeoire branlante dont Torold avait arraché une planche disjointe était là, penchée comme si elle avait bu. Le fourrage sec était plein d'herbes folles, sèches et bruissantes, mais embaumaient encore, et parsemé de graterons hérissant leurs piquants. Ce qui lui rappela non seulement la brindille qu'il avait trouvée prise dans la gorge de Nicholas Faintree, cassée par la corde du tueur, mais également la vilaine blessure à l'épaule de Torold. Il avait besoin de grateron pour lui faire un pansement, il en chercherait à la lisière des champs où on en trouvait sûrement en abondance. La justice de Dieu qui avait attiré l'attention sur le meurtre de l'un des deux amis grâce à une brindille sèche de la récolte de l'an passé, pourrait bien, grâce à la même herbe, servir à calmer et guérir les blessures de l'autre par le don de la récolte nouvelle.

Il n'empêche qu'il n'y avait pas grand-chose dans la cabane, à part les traces évidentes du corps à corps qui s'y était déroulé. Mais parmi les planches mal équarries derrière la porte, demeuraient

quelques fibres d'un tissu de laine d'un bleu très soutenu, en fait un chiffon plutôt que des fibres. Quelqu'un avait dû se cacher là, rabattant la porte contre lui. Il y avait aussi un petit tas de trèfle sec, avec au-dessus une tache de sang encore plus ténue. Mais Cadfael passa en vain au peigne fin le fourrage bruisant, pour retrouver l'arme du tueur. Soit que le meurtrier l'eût retrouvée et emportée avec lui, soit qu'elle fût bien cachée dans un autre coin, à l'abri des recherches. Cadfael fit à quatre pattes la distance séparant la mangeoire de la porte ; il allait abandonner et se relever quand la main sur laquelle reposait son poids porta sur quelque chose de dur et de pointu ; ce contact inattendu lui fit faire la grimace. Quelque chose était à moitié enfoncé dans le sol de terre battue sous le foin plus mince, comme une autre broquette qu'on aurait plantée là pour servir de leçon à un moine trop curieux. Il s'accroupit sur les talons et tamisa soigneusement les herbes bruissantes, jusqu'à ce qu'il pût mettre la main sur ce qui s'y cachait et voir ce que c'était. Il voyait bien maintenant ce dont il s'agissait ; c'était dur, incrusté et froid, et cela lui remplit la paume. Il éleva l'objet dans la lumière du jour qui s'engouffrait par l'ouverture de la porte derrière lui, et l'objet étincela, avec des reflets d'or, comme un soleil en miniature.

Cadfael se releva complètement et sortit dans le clair soleil de l'après-midi, pour examiner sa trouvaille. C'était une grosse pierre dure, grossièrement taillée, de la taille d'une pomme sauvage, une topaze d'un jaune profond, encore enchâssée et à demi dissimulée dans un ergot d'aigle en vermeil. La griffe était complète, d'une belle facture, mais brisée à la tige juste sous la pierre qu'elle enchâssait. Il s'agissait de l'extrémité d'un bel ouvrage d'argenterie : le bout d'une queue de broche ? Non, trop gros pour ça. L'extrémité d'un manche de poignard ? Si oui, c'était une belle pièce, pas un poignard commun. Sous le bout brisé, il y avait eu la poignée ronde, et sur la garde, étincelaient peut-être quelques petites topazes, assorties à celle qu'il tenait en main, comme une petite balle d'or aux facettes ternies.

Un homme s'était débattu ici, se servant de ses ongles dans les affres de l'agonie ; deux autres s'étaient battus en un combat mortel ; n'importe lequel d'entre eux, d'un coup de hanche, aurait pu enfoncer cette pierre dans le sol de terre dure et briser la dague à l'endroit le plus fragile sans s'en rendre compte.

Frère Cadfael rangea soigneusement la topaze dans sa besace et alla chercher du grateron. Dans les herbages épais, près des arbres, là où donnait le soleil, il en trouva en quantité, formant un tapis anguleux. Il en remplit sa besace et se dirigea vers l'abbaye, des dizaines de petits piquants accrochés à sa robe.

Dès que tous les moines se furent rendus à leurs occupations de

l'après-midi, Godith s'éloigna en catimini, et prit soin de ne pas se rendre directement au moulin, à l'extrémité de la Gaye. En chemin, elle avait cueilli des prunes mûres au verger et elle avait emporté la moitié d'une petite miche de pain frais et une autre flasque du vin de Cadfael. Le blessé n'avait pas tardé à montrer un solide appétit et elle aimait le voir prendre plaisir à manger et boire, comme si l'ayant trouvé complètement démuni, elle avait le sentiment qu'il lui appartenait. Il était assis sur son lit de sacs, vêtu de pied en cap. Le dos appuyé aux madriers tièdes du mur, il avait étendu ses longues jambes, les chevilles croisées. Les chausses lui allaient bien et la tunique aussi, simplement un peu courte aux manches. Il avait l'air de se porter étonnamment bien, mais il avait encore le teint un peu plombé et il surveillait ses mouvements, car ses blessures le faisaient encore souffrir. Elle ne fut pas très contente de voir qu'il avait fait l'effort de revêtir la tunique et elle le lui dit.

— Vous devriez prendre soin de votre épaule, ça n'était pas la peine d'enfiler la manche. Si vous faites trop d'efforts, vous ne guérirez jamais.

— Je vais très bien, répliqua-t-il distraitemment Et il faut que je m'habitue à un certain inconfort si je dois m'en aller bientôt Ça se referme plutôt bien, si je puis dire. Godric, poursuivit-il, en se détournant de ses propres maux, car il avait manifestement d'autres chats à fouetter, je n'ai pas eu le temps de poser la question ce matin mais frère Cadfael a dit que Nick avait été enterré ici, dans l'abbaye. Est-ce vrai ?

Il n'en doutait pas vraiment, mais voulait savoir comment c'était arrivé et comment on l'avait trouvé.

— C'est frère Cadfael qui a tout fait, répondit Godith, s'asseyant près de lui pour tout lui raconter. Il y avait un corps en trop et frère Cadfael a refusé de se reposer avant d'avoir trouvé de qui il s'agissait, et depuis lors, il remue ciel et terre. Le roi sait qu'un meurtre a été commis et il a dit qu'il fallait le venger. Et si quelqu'un peut faire qu'on rende justice à votre ami, c'est bien frère Cadfael.

— Oui, il semble que je n'aie pas causé grand mal à celui qui était dans la cabane, je l'ai simplement étourdi quelques minutes. Je le craignais. Il a été assez malin pour se débarrasser du corps avant le matin.

— Mais pas assez pour tromper frère Cadfael. Pour lui, chaque âme compte. Maintenant, au moins, Nicholas a été enterré selon les rites de l'Eglise et sous son nom. Et il a une belle tombe.

— Je suis heureux qu'on ne l'ait pas laissé pourrir sans l'honorer et qu'on ne l'ait pas mis dans une tombe anonyme comme les autres, reconnu Torold. C'étaient nos camarades et ils ne méritaient pas ça. Si nous étions restés, nous aurions subi le même sort. Ça peut encore

m'arriver, s'ils me prennent. Étienne approuve cependant qu'on recherche le meurtrier qui a fait le travail pour lui. Quel monde de fous !

C'était aussi l'avis de Godric ; mais cependant, il y avait une différence. Une sorte de logique autorisait le roi à accepter la responsabilité des quatre-vingt-quatorze exécutions qu'il avait ordonnées, tout en rejetant complètement la mort du quatre-vingt-quinzième, tué par trahison et sans accord.

— Il méprise cette manière de tuer et il répugne à servir de complice. Et personne ne vous prendra, dit-elle fermement, et elle sortit les prunes de sa tunique pour les poser entre eux sur la couverture. Essayez ça, c'est plus doux que le pain.

Ils étaient assis amicalement, jetant les noyaux de prunes dans la rivière par un interstice entre les planches.

— J'ai toujours une mission à accomplir, déclara simplement Torold, et moi seul maintenant peux m'en charger. Dieu sait, Godric, ce que j'aurais fait sans frère Cadfael et toi, et il va falloir que je parte en vous laissant derrière, sans grande chance de vous revoir. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Mais je dois partir, dès que je le pourrai. Sans moi, tout ira mieux pour vous, vous serez plus en sûreté.

— Qui est en sûreté ? Où ? riposta Godith, mordant dans une autre prune mûre. Il n'y a pas d'endroit sûr.

— Mais il y a des degrés dans le danger. J'ai une tâche que je me sens capable d'accomplir à présent.

Elle se tourna vers lui, offensée, et le dévisagea longuement. Avant cet instant, elle n'avait jamais envisagé l'idée qu'il partirait. Elle venait à peine de le rencontrer et à moins qu'elle ait mal compris, voilà qu'il menaçait de s'en aller et de sortir de sa vie. Enfin, elle pouvait compter sur frère Cadfael pour l'en empêcher.

— Si vous pensez que vous allez partir avant d'être complètement guéri, le gronda-t-elle, forte de l'autorité de son maître, vous feriez mieux d'y réfléchir à deux fois. Vous partirez quand on vous y autorisera, et ce n'est pas pour demain. Enfoncez-vous bien ça dans la tête.

Torold la regarda bouche bée, amusé, ravi, et la nuque appuyée au mur de bois rugueux, éclata de rire.

— Tu me rappelles ma mère quand j'avais fait une mauvaise chute à la quintaine [6]. J'ai beaucoup d'affection pour toi, pour elle aussi d'ailleurs, j'ai pourtant fait ce que j'ai voulu. Si tu étais à ma place, tu ne serais même pas resté aussi longtemps, malgré tes airs bravaches.

— Vous vous trompez, dit-elle, furieuse. Je ne suis pas si bête. Que feriez-vous de bon, une fois parti d'ici, sans même une arme, sans

cheval ? Vous avez libéré vos chevaux, pour détourner les poursuivants, hein ? Vous nous l'avez dit. Vous n'iriez pas bien loin. Vous pensez que FitzAlan vous serait reconnaissant de cette folie ? D'ailleurs, à quoi bon cette discussion, reprit-elle d'une voix hautaine, vous ne seriez même pas fichu d'aller jusqu'à la rivière. Frère Cadfael vous ramènerait sur ses épaules, comme il l'a déjà fait une fois !

— Ah, tu crois ça, mon petit Godric ? Ai-je l'air si faible ?

Il avait momentanément oublié ses soucis, amusé et piqué au vif par l'impudence de ce gamin, qui le menaçait avec agressivité d'un échec humiliant.

— Comme un oiseau tombé du nid, affirmait-elle en jetant sèchement un noyau de prune dans la rivière. Un enfant de dix ans vous ferait toucher le sol des deux épaules.

— Ah, vraiment ? ricana Torold, roulant sur lui-même pour la prendre par la taille de son bras valide. Je vais vous montrer, Messire Godric, s'il me reste des forces.

Il rit de plaisir à sentir ses muscles répondre, et il fut ravi de cette bagarre soudaine avec ce gamin arrogant, à qui il faisait confiance et qui méritait une petite leçon. Il utilisa son bras blessé pour maintenir au sol les deux épaules de son adversaire ; le garçon, sous cette attaque, ne poussa qu'un seul cri étouffé.

— Tu vois, je n'ai besoin que d'un seul bras, mon bel ami, déclara Torold tout fier, et il appuya fermement sa main gauche sur la tunique trop large, pour le lui montrer.

Il recula tout de suite, stupéfait, au moment où Godith, reprenant son souffle pour l'injurier, lui appliqua de la main droite une gifle retentissante. Ils s'écartèrent l'un de l'autre d'un bon mètre, dans un silence lourd, et s'assirent sur les sacs froissés.

Ce silence pesant dura longtemps. Il s'écoula une bonne minute avant qu'ils ne tournent seulement la tête pour se regarder prudemment du coin de l'oeil. Le profil méfiant de la jeune fille passa de la colère à la sympathie et à un sentiment de culpabilité. Rien de plus délicatement féminin que ce minois. Torold devait être malade et fatigué pour ne pas s'en être aperçu. Cette voix douce et brusque qui l'avait trompé sans qu'elle le voulût, ajoutait à son charme. Méditatif, il frotta son oreille endolorie.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? demanda-t-il précautionneusement. Je ne voulais pas vous offenser. Comment pouvais-je savoir ?

— Qu'est-ce que vous aviez besoin de savoir ? aboya Godith, toujours vexée. Vous n'aviez qu'à être assez malin pour faire ce qu'on vous dit, ou traiter vos amis courtoisement !

— Mais c'est vous qui m'avez provoqué ! Grand Dieu, protesta Torold, j'en aurais fait exactement autant si j'avais eu un petit frère, et

vous l'avez cherché. Frère Cadfael est-il au courant ? demanda-t-il soudain.

— Évidemment ! Frère Cadfael n'a pas les yeux dans sa poche, lui !

Il y eut un autre silence plus prolongé, plein de rancune, de curiosité et de méfiance ; tandis qu'ils continuaient à s'observer à travers leurs paupières baissées, elle jeta un regard furtif sur la manche qui couvrait sa blessure, pour le cas où une trace révélatrice apparaîtrait, et lui admira de nouveau les courbes délicates de son visage, ses lèvres boudeuses et ses yeux baissés l'avertissant qu'elle était encore fâchée.

Deux petites voix méfiantes s'élevèrent ensemble, réticentes : »
Je t'ai fait mal ? »

Ils se mirent à rire au même instant, conscients soudain qu'ils étaient ridicules. Leur impression d'éloignement s'effaça totalement ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, riant comme des fous, et retrouvèrent des relations très simples, à l'exception des égards un peu exagérés qu'ils se manifestaient quand leurs corps se touchaient.

— Tu n'aurais pas dû te servir ainsi de ton bras, lui reprocha-t-elle enfin, comme ils se dégageaient avant de se rasseoir, soulagés et heureux. La blessure n'est pas belle, elle aurait pu se rouvrir.

— Mais non, tout va bien. Mais toi – je suis désolé de t'avoir froissée. Qui es-tu ? demanda-t-il tout simplement, certain d'avoir droit à une réponse. Comment es-tu venue te fourrer dans cette histoire ?

Elle tourna la tête vers lui et lui jeta un long regard grave ; il n'y aurait rien désormais qu'elle hésiterait à lui confier.

— Ils sont partis trop tard pour me faire quitter Shrewsbury avant la chute de la ville. C'était une tentative désespérée, mais j'étais sûre que je pourrais passer pour un serviteur de l'abbaye. Et ça a réussi, sauf avec frère Cadfael. Je t'ai eu, toi aussi, avoue-le. Nous sommes du même camp, Torold ; je me cache, comme toi. Je suis Godith Adeney.

— C'est vrai ? dit-il, rayonnant, les yeux ronds, ravi, émerveillé. Tu es la fille de Fulke Adeney ? Dieu soit loué ! On s'inquiétait pour toi ! Nick surtout, car il te connaissait... Je ne t'avais jamais vue avant aujourd'hui, mais moi aussi... Dame Godith, je suis votre serviteur, commandez ! ajouta-t-il en se penchant pour déposer un léger baiser sur la petite main modérément propre qui venait de s'emparer de la dernière prune. C'est magnifique ! Si j'avais su, je t'aurais dit toute la vérité.

— Dis-la-moi, maintenant ; après, je te dirai ce que je sais, nous deux ça fera un tout, répliqua Godith.

Généreuse, elle partagea la prune en deux, jeta le noyau dans la

Severn et offrit la partie la plus mûre à Torold, ce qui eut pour effet de lui fermer la bouche.

Frère Cadfael ne se rendit pas directement au moulin ; il s'arrêta à l'atelier pour vérifier que tout était en ordre, piler le grateron dans un mortier et préparer un doux cataplasme frais. Puis il partit rejoindre ses deux protégés, prenant soin de contourner l'ombre du moulin pour arriver de l'autre côté, tout en vérifiant que personne ne l'observait. Le temps passait trop vite et dans une heure, Godith et lui devraient être rentrés pour vêpres.

Ils avaient tous deux reconnu son pas. Quand il entra, ils étaient assis côte à côte, le dos appuyé contre le mur, avec un sourire d'expectative ravie. Ils avaient un air de sérénité détachée, comme s'ils habitaient un monde protégé des contacts communs, des contingences, mais qu'ils lui ouvraient généreusement. Il n'eut qu'à les regarder pour savoir qu'ils s'étaient tout dit ; il était évident qu'ils formaient un couple et qu'il était inutile de leur poser des questions. Pourtant, ils étaient si impatients de tout lui dire !

— Frère Cadfael... commença Godith, qui rayonnait au septième ciel.

— Commençons par le commencement, l'interrompt Cadfael. Aide-le à ôter sa tunique et sa chemise et défais-moi ce bandage, avant qu'il ne colle – parce que, mon ami, vous n'êtes pas encore sorti de l'auberge. Attendons pour parler d'avoir terminé nos soins.

Cela ne suffit pas à les calmer. La jeune fille se leva aussitôt, défit la couture de la tunique à l'endroit de la blessure, détacha les lacets de la chemise pour dégager l'épaule et, libérant doucement l'extrémité de la bande de toile, commença à la rouler. Le garçon penchait la tête à droite, à gauche, pour l'aider, ne quittant pas plus des yeux le visage de Godith qu'elle ne détachait les siens de son visage tendu, sauf pour se concentrer sur sa tâche.

« Eh bien ! » pensa Cadfael, philosophe, » si Hugh Beringar retrouve sa fiancée – à supposer qu'il la cherche vraiment – ça ne l'avancera pas à grand-chose ! »

— Jeune homme, dit-il à voix haute, vous nous faites honneur à tous deux, voilà une cicatrisation superbe ; cette livre de chair qu'on a tenté de vous prélever restera votre propriété, en définitive, et vous tirerez à l'arc avec ce bras, d'ici environ un mois. Mais vous garderez toujours une cicatrice. Maintenant, tenez bon, ça peut vous piquer, mais croyez-moi, c'est le meilleur emplâtre que je connaisse pour les blessures fraîches. Quand un muscle déchiré se referme, ça fait mal, mais c'est bon signe.

— Ça ne fait pas mal, dit Torold, d'une voix rêveuse. Frère Cadfael...

— Taisez-vous jusqu'à ce qu'on ait fini de vous panser. Ensuite, vous jaszerez tant que vous voudrez, tous les deux.

Et c'est ce qu'ils firent, quand elle eut aidé Torold à remettre sa chemise et à s'entourer les épaules de sa tunique. Chacun reprenait le fil du récit de l'autre, comme s'ils participaient à une cérémonie, telle une danse que l'on accorde. Même leurs voix commençaient à se ressembler, comme s'ils prenaient la même intonation sans s'en rendre compte. Mais pour l'instant, ils ne se doutaient nullement qu'ils s'aimaient. Ces innocents croyaient à une simple camaraderie de partisans, c'était cependant loin d'être l'essentiel des événements survenus en son absence.

— J'ai tout dit de moi à Torold, déclara Godith, et lui m'a dit la seule chose qu'il ne vous avait pas dite. Et maintenant, il veut que vous soyez au courant.

— J'ai caché le trésor de FiztAlan en lieu sûr, poursuivit simplement Torold. Il était réparti dans deux paires de sacs que j'ai maintenus à flot tout le long du fleuve, mais j'ai dû jeter épée, fourreau et poignard pour m'alléger. Je suis arrivé sous la première arche du pont de pierre. Vous la connaissez comme moi. Cette première pile s'avance et il n'y a pas bien longtemps, un moulin flottant y était amarré, et la chaîne d'ancrage est toujours là, fixée à un anneau dans la pierre. On peut s'y accrocher pour reprendre son souffle et c'est ce que j'ai fait. J'ai remonté la chaîne, j'y ai fixé mes sacs et j'ai tout laissé tomber sous l'eau. Je les ai laissés là-bas et j'ai dérivé, à moitié mort, jusqu'à l'endroit où Godith m'a trouvé.

Il n'avait aucun mal à l'appeler Godith ; ce nom, dans sa bouche, avait quelque chose de jubilatoire.

— Et tout cet or est dans la Severn, conclut-il, du moins, je l'espère, jusqu'à ce que je puisse le récupérer et l'apporter à son propriétaire légitime, puisqu'il est vivant et qu'il pourra en bénéficier, Dieu merci. Mais, dit-il dans un dernier sursaut d'inquiétude, vous n'avez pas entendu dire qu'on l'avait trouvé ? On le saurait si c'était le cas.

— Sans aucun doute, croyez-moi. Non, personne n'a pêché ce genre de poisson. Qui irait le chercher là ? Mais le reprendre sans se faire voir sera peut-être une autre histoire. Il va falloir qu'on réfléchisse tous les trois à une solution. Et puisque vous voici alliés tous les deux, je vais vous raconter ce que j'ai fait, moi.

« J'ai tout trouvé, comme vous l'aviez dit, les traces de vos chevaux, celles aussi de votre ennemi : un seul cheval. Le voleur travaillait pour son propre compte, ce n'était pas un zélateur soucieux d'enrichir le roi. Il avait généreusement semé des broquettes sur le chemin, votre parent en a ramassé plusieurs le lendemain, pour que ses bêtes ne se blessent pas. Il y a des traces évidentes de lutte dans la

cabane. Et dans le sol, j'ai trouvé ça.

Il sortit de la besace une pierre jaune grossièrement taillée, enchâssée dans une griffe brisée en vermeil. Torold la prit et, curieux, l'examina apparemment sans la reconnaître.

— Ça vient d'une poignée de dague, vous ne croyez pas ?

— Pas de la vôtre ?

— La mienne ? s'exclama Torold en riant. Où un pauvre écuyer, avec son avenir à assurer, irait-il chercher une belle arme comme ça ? Non, moi, J'avais une vieille épée ordinaire portée par mon grand-père avant moi, et le poignard assorti, dans un lourd fourreau de cuir. Si elle avait été aussi légère, j'aurais essayé de la garder. Non, ce n'est pas à moi.

— Ni à Faintree non plus ?

— Non, répondit Torold, secouant la tête, sûr de lui. Si ç'avait été le cas, je l'aurais su. Nick et moi sommes de même origine, et nous étions amis depuis plus de trois ans.

Soudain, il fixa intensément Cadfael.

— Il y a un petit détail qui me revient. Ça signifie peut-être quelque chose, après tout. Quand je me suis libéré et que j'ai laissé l'autre sur le carreau, j'ai marché sur un petit objet dur caché dans le foin et qui a failli me faire tomber. A mon avis, ça pourrait bien être ça. C'était à lui ? Oui, sûrement ! Ça a dû se casser pendant que nous nous battions.

— Oui, certainement, cela lui appartenait et c'est le seul indice nous permettant de remonter jusqu'à lui, dit Cadfael, reprenant la pierre qu'il fit disparaître dans sa besace. Personne ne se déferait d'une aussi belle pièce, parce qu'une pierre s'est cassée. Son propriétaire l'a toujours et il la fera réparer, dès qu'il osera. Si on peut trouver cette dague, on aura trouvé l'assassin.

— Je voudrais à la fois partir et rester ! lança Torold farouchement. Je serais heureux de venger Nick, je l'aimais bien. Mais mon rôle est d'obéir aux ordres et d'aller en France rapporter son trésor à FitzAlan. Et, ajouta-t-il, regardant Cadfael dans les yeux, d'emmener avec moi la fille de Fulke Adeney et de la remettre saine et sauve à son père, si vous acceptez de ma la confier.

— Et de nous aider, ajouta Godith, avec une immense confiance.

— Vous la confier ? Possible, dit placidement Cadfael. Quant à vous aider, je ferai de mon mieux. Rien de plus simple ! Il s'agit seulement – et tenez-vous bien, elle a le front de me le demander ! – de vous trouver deux chevaux, comme ça, alors même qu'une pauvre rosse se vend à prix d'or, de récupérer le trésor que vous avez caché et de m'arranger pour vous faire passer au pays de Galles. Rien de plus simple, vraiment ! Les saints font mieux que ça chaque jour...

Il allait continuer quand il s'immobilisa soudain, levant une main pour leur intimer de se taire. Tendant l'oreille, il perçut une deuxième fois le bruit très doux d'un pas étouffé au bord des chaumes, près de la porte ouverte.

— Qu'y a-t-il ? demanda Godith, d'une voix très basse, les yeux agrandis par l'inquiétude.

— Rien, chuchota Cadfael, mes oreilles me jouent des tours. Bon, reprit-il à voix haute, il faut rentrer pour vêpres. Viens ! Ça ne serait pas convenable d'être en retard.

Torold accepta ses ordres silencieux, et les laissa partir sans un mot. Si quelqu'un avait surpris leur conversation... Mais lui n'avait rien entendu et il lui semblait que même Cadfael n'était sûr de rien. A quoi bon inquiéter Godith ? Cadfael était son plus sûr rempart ici et une fois rentrée à l'abbaye, elle serait à l'abri. Quant à Torold, il saurait bien se débrouiller ; il aurait cependant été plus heureux s'il avait eu une épée !

Frère Cadfael fouilla dans la grande poche de sa robe et en sortit un long poignard dans un fourreau de cuir tout poli par les ans. Il le glissa silencieusement dans la main de Torold. Le jeune homme le prit, émerveillé, regardant respectueusement l'arme qui surgissait comme par miracle, tant elle répondait à ses vœux les plus chers. Il la prit par le fourreau, la croix de la garde à hauteur des yeux, et il l'admirait encore quand ses amis le quittèrent, refermant la porte derrière eux. Cadfael ne cessait de penser à ce regard dans la fraîcheur safranée du crépuscule. Il avait dû avoir lui-même cette expression de ravissement en contemplant lui aussi la garde haut levée de son épée. Quand il avait pris la croix, des années auparavant, il avait prononcé son serment sur cette garde, et le poignard l'avait accompagné jusqu'à Jérusalem, parcourant les mers orientales avec lui pendant dix ans. Même lorsqu'il avait rendu son épée avec les biens de ce monde et renoncé à posséder quoi que ce soit, il avait gardé son poignard. C'était tout aussi bien de s'en séparer enfin et de le donner à quelqu'un qui en avait besoin, et qui s'en servirait avec honneur.

Comme ils passaient le coin du moulin et traversaient le chemin, il jeta un regard prudent aux alentours. Il avait l'ouïe fine des bêtes sauvages et il n'avait entendu ni murmure, ni bruissement de chaumes avant les derniers échanges de leur conversation, et il aurait aussi bien pu s'agir d'un animal traversant les éteules. Tout de même, il lui fallait prendre des précautions, au cas où on les aurait épiés. Bon, au pire, on aurait pu surprendre ce qu'ils avaient dit à la fin, mais c'était déjà révélateur. Avaient-ils mentionné le trésor ? Oui, il avait dit lui-même que ce qu'on attendait de lui était qu'il trouve deux chevaux, récupère le trésor et qu'il les fasse partir sains et saufs au pays de Galles. Avaient-ils dit où le trésor était caché ? Non, ils en avaient parlé bien

avant. Mais l'espion, si espion il y avait, avait pu apprendre qu'un fugitif du parti de FitzAlan se cachait là et, pire encore, que la fille d'Adeney avait trouvé refuge à l'abbaye.

Le terrain commençait à devenir un peu trop brûlant. Le mieux serait de les faire partir, dès que le garçon serait capable de monter à cheval. Mais si la soirée se passait sans alarme et que rien ne se produisait, il commencerait à se demander s'il ne s'inquiétait pas pour rien. Il n'y avait personne en vue, qu'un enfant solitaire qui pêchait dans le lointain, au bord de l'eau.

— Que s'est-il passé ? demanda Godith, docile et attentive à ses côtés. Quelque chose vous a inquiété, je le sais.

— Rien, ne t'en fais pas, dit Cadfael. Je me suis trompé. Tout va bien.

Du coin de l'oeil, au même moment, il perçut un mouvement soudain, près de la rivière, au-delà des buissons où elle avait trouvé Torold. Un homme mince, agile, se redressa, s'étirant paresseusement, et sortit du bosquet clairsemé ; coupant à travers les fourrés, il se dirigea vers le sentier, suivant un chemin perpendiculaire au leur. Hugh Beringar s'était arrangé pour que la rencontre eût l'air accidentelle et que cependant elle survînt au moment choisi. Il leur fit bon visage, manifestant du plaisir en reconnaissant Cadfael, et de la bienveillance envers son assistant.

— Quelle agréable soirée, mon frère ! Vous allez à vêpres ? Moi aussi. Puis-je me joindre à vous ?

— Avec plaisir, répondit cordialement Cadfael.

Il tapa sur l'épaule de Godith et lui tendit le petit sac contenant ses plantes et ses bandages.

— Cours devant, Godric, va me ranger ça et rends-toi aux vêpres avec les autres. Ça m'évitera le détour et tu prendras le temps de remuer la lotion que je prépare. Allez, cours !

Godith prit le paquet et partit en courant, prenant soin de le faire comme un garçon, passant la main le long des hautes éteules, tout en sifflotant, heureuse de ne pas rester près de ce jeune homme. Car elle avait les yeux et l'esprit pleins d'un autre.

— Vous avez là un garçon digne de confiance, remarqua Beringar gentiment, en la suivant des yeux.

— Oui, c'est un brave petit, dit Cadfael, placide, accordant son pas au sien dans le champ qui prenait une teinte crémeuse. Il a sa pension payée pour un an, reprit-il, mais je ne pense pas qu'il prenne l'habit. Enfin, il aura appris ses lettres, le calcul et pas mal de choses sur les plantes et les remèdes, ça lui servira toujours. Vous n'êtes pas occupé aujourd'hui, Messire ?

— Par rien de précis, reconnut Beringar, également serein.

J'avais surtout besoin de vos talents et de vos connaissances. J'ai d'abord essayé de vous voir à votre jardin, mais vous n'y étiez pas, et j'ai pensé que vous aviez à faire dans le grand jardin ou le verger. Mais ne vous trouvant nulle part, je me suis assis pour profiter du soleil de cette soirée, près de la rivière. Je savais que vous iriez aux vêpres, mais je n'avais pas réalisé que vous aviez des champs plus loin. Vous avez ramassé tout votre blé, maintenant ?

— Tout ce qui est là. On enverra bientôt les moutons paître dans les chaumes. Que puis-je pour vous, Messire ? Si je puis vous être utile sans contrevenir à mes devoirs, je le ferai volontiers.

— Hier matin, frère Cadfael, je vous ai demandé si après réflexion, vous accepteriez de me rendre service, et vous m'avez dit que vous n'agissiez jamais à la légère. Je le crois sans peine. Je pensais alors à ce qui n'était qu'une rumeur, mais qui est maintenant une menace bien réelle. J'ai de bonnes raisons de savoir que le roi envisage déjà de décamper et qu'il veut obtenir des fournitures et des chevaux de remonte. Le siège de Shrewsbury lui a coûté cher et il a maintenant plus de bouches à nourrir et de cavaliers démontés. Ça ne se sait pas encore, sinon trop de gens auraient cherché à s'évader, comme moi, fit joyeusement Beringar, mais il va donner des ordres pour faire fouiller chaque maison de la ville, prélever la dîme sur tout le fourrage et les provisions dont il a besoin pour son armée, et réquisitionner tous les bons chevaux – tous, vous entendez – qu'on pourra trouver, quels qu'en soient les propriétaires, qui n'ont pas encore été pris pour son armée ou la garnison. Ce sera aussi valable pour les écuries de l'abbaye.

Cadfael se méfia aussitôt. Ça tombait trop bien, c'était manifestement une allusion à son besoin de chevaux et une indication inquiétante. Beringar, informé avant tout le monde en général de ce qui se passait en ville, avait peut-être aussi des informations sur ce qui se passait ailleurs. Rien de ce que faisait ou disait le jeune homme n'était à prendre à la lettre, mais quoi qu'il fît, il jouerait d'abord son propre jeu. A ce stade, plus la réponse de Cadfael serait brève, mieux cela vaudrait. Mais Beringar n'était pas le seul à vouloir jouer au plus malin. Qu'il parle d'abord, même s'il était nécessaire d'examiner ses dires sous tous les angles et de prendre toutes les précautions possibles.

— Le prieur n'appréciera guère, remarqua doucement Cadfael.

— Moi non plus, avoua Beringar, morose. J'ai quatre chevaux dans vos écuries, mais alors que je pourrais prétendre les garder pour mes hommes et moi, une fois que le roi m'aura donné cet ordre, il me sera difficile d'y désobéir sans risque. Ça pourrait être dangereux. Et pour être franc avec vous, je n'ai pas l'intention de laisser mes deux meilleurs chevaux se faire enrôler dans les armées du roi. Je veux les

sortir d'ici et les cacher là où les fourrageurs de Prestcote ne les trouveront pas avant la fin de cette opération.

— Deux seulement ? questionna Cadfael innocemment. Pourquoi pas tous ?

— Allons, vous n'êtes pas si naïf, je le sais. Si je n'avais pas de chevaux, est-ce que je serais là ? S'ils n'en trouvaient aucun, ils se mettraient à chercher, et adieu la faveur royale. Mais qu'ils emmènent mes deux vieilles rosses et ils seront contents. Je peux me permettre ça. Frère Cadfael, il ne faut pas longtemps pour se rendre compte que vous êtes l'homme des situations difficiles, même risquées, voire dangereuses.

Il parlait d'un ton vif, aimable et même cordial et il semblait n'y mettre aucun sous-entendu.

— Messire l'abbé s'adresse à vous dans les situations difficiles, je l'imite, reprit-il. Et je l'imite parce que j'ai besoin d'aide. Vous connaissez tout le pays. Y a-t-il un endroit où je puisse mettre mes chevaux en sûreté en attendant la fin de cette battue ?

Cadfael ne s'attendait pas à cette invraisemblable proposition, mais elle arrivait comme un don du ciel. Et il n'hésita guère à s'en servir à son propre avantage. Même si la vie de deux êtres n'avait pas dépendu de ces deux chevaux, il se rendait bien compte que Beringar se servait de lui sans scrupule, et il n'en eut aucun à lui rendre la pareille. Ça allait même plus loin, car le moine soupçonnait fortement Beringar d'en savoir un peu trop sur ce que lui, Cadfael, avait en tête et il semblait que les suppositions que Cadfael pouvait faire sur les intentions réelles de Beringar ne le gênaient en rien.

En quelque sorte, chacun de nous tient l'autre, se dit Cadfael, et nous voyons clair tous les deux, sinon dans les motivations de l'adversaire, du moins dans ses méthodes. Ce sera un beau combat. Et pourtant, ce jeune homme débonnaire était peut-être bien le meurtrier de Nicholas Faintree. Et là, ce serait un duel fort différent, sans quartier. En attendant, profitons au mieux de ce qui n'est peut-être qu'une coïncidence.

— Oui, dit-il à voix haute, je connais un endroit.

Beringar ne lui demanda même pas où, ni s'il le croyait assez éloigné et secret pour être sans danger.

— Montrez-le-moi cette nuit, proposa-t-il aussitôt, en souriant à Cadfael. C'est cette nuit ou jamais, l'ordre de réquisition sera rendu public demain. Si nous pouvons faire à pied le chemin du retour, prenez l'un des deux chevaux. Je préfère que ce soit vous qui veniez avec moi.

Cadfael réfléchit à la façon de procéder ; sa réponse, elle, était évidente.

— Sortez vos chevaux après vêpres, puis allez à Saint-Gilles. Je

vous y rejoindrai après complices, il fera noir à ce moment. Il vaudrait mieux que l'on ne me voie pas chevaucher avec vous, mais vous, vous êtes libre de détendre vos chevaux dans la soirée, si l'envie vous en prend.

— Parfait, s'exclama Beringar avec satisfaction. Où est-ce ? Faut-il traverser la rivière à un moment ?

— Non, pas même le ruisseau. C'est une vieille grange qui servait à l'abbaye dans la Forêt Longue, au-delà de Pulley. Mais avec le malheur des temps, nous en avons retiré tout notre bétail et nos moutons ; cependant, nous y maintenons encore deux frères lais. Personne n'ira chercher vos chevaux là-bas, on sait que c'est presque à l'abandon. Et les frères lais me feront confiance.

— Saint-Gilles est sur notre chemin ?

Il s'agissait d'une chapelle de l'abbaye, à l'extrémité est de la Première Enceinte.

— Oui. Nous irons au sud, vers Sutton, et puis nous prendrons vers l'ouest et la forêt. Il y aura au moins trois milles à faire à pied en prenant au plus court. Sans les chevaux, on peut gagner environ un mille.

— Je pense que mes jambes me porteront jusque-là, plaisanta Beringar avec une feinte modestie. Eh bien, rendez-vous à Saint-Gilles...

Et sans un mot de plus, il quitta Cadfael, allongeant le pas pour gagner du terrain, car Aline Siward venait juste de passer le seuil de sa porte ; elle obliqua vers le portail de l'abbaye pour se rendre à l'église. Avant qu'elle ne se fût éloignée, Beringar était à ses côtés ; elle leva la tête et lui adressa un sourire confiant. Elle était sans artifice, mais non dénuée de fierté, ni de bon sens, et elle s'ouvrit comme une fleur en voyant ce jeune homme malin comme un renard, malgré tout ce qu'on pouvait dire de lui. Cadfael, les regardant marcher devant lui et parler avec animation, pensa que c'était un bon point pour Beringar. Ou cela ne témoignait-il que d'une confiance enfantine ? On a déjà vu des jeunes femmes parfaites se faire prendre au piège par de parfaites crapules, voire des assassins, et de parfaites crapules se consacrer corps et âme à des jeunes femmes parfaites, contredisant leur nature par cette tendresse perverse.

Cadfael fut consolé et réconforté en apercevant Godith dans l'église ; elle ne s'en laissait pas conter ; tout en échangeant murmures et coups de coude avec les garçons, elle jeta à Cadfael un bref coup d'oeil interrogateur, et il lui répondit par un sourire rassurant. Lui n'était pas très rassuré, mais il donnerait le change. Aline était merveilleuse, mais Godith le touchait davantage. Elle lui rappelait Ariane, la batelière grecque du temps jadis, avec ses jupes remontées au-dessus du genou, et ses cheveux courts tels des nuages

moutonnants, penchée sur son grand aviron, quand elle le hélait de l'autre rive.

Eh oui ! Mais déjà à cette époque, il était plus âgé que Torold. C'est bon pour les jeunes, tout ça. Et puis, cette nuit, après complies, en route pour Saint-Gilles !

Chapitre VII

Flanqué de son compagnon, il traversa Sutton et pénétra dans la Forêt Longue, dense et primitive partout (sauf là où il y avait de la lande), sur ses quinze milles carrés. C'était comme s'il retrouvait des aspects du temps perdu : les attaques de nuit, les embuscades désespérées, jadis si familières qu'elles en devenaient ennuyeuses ; mais maintenant, avec l'ombre de l'âge, cette excitation était bien suffisante à son goût. Son cheval était grand, plein de feu et de bonne race ; il n'avait pas monté une aussi belle bête depuis près de vingt ans, et cette flatteuse tentation lui rappelait qu'il était mortel et pécheur. Même le jeune homme qui chevauchait à ses côtés, acceptant ses ordres sans discuter, lui rappelait ce passé où ses compagnons d'aventure, pleins d'enthousiasme, transformaient en plaisirs difficultés et privations.

Hugh Beringar, pénétrant sous les arbres au sortir des sentiers battus, semblait ne plus se soucier de rien, ne redouter aucune trahison de la part de son compagnon. Il bavardait même, pour passer le temps, s'intéressant surtout à la vie antérieure de Cadfael et aux pays qu'il avait aussi bien connus que cette forêt.

— Vous avez vécu dans le siècle toutes ces années, vous avez vu tant de pays et vous n'avez jamais songé à vous marier ? La moitié des humains sont des femmes, vous savez.

Même s'il parlait d'une voix légère et vaguement moqueuse, il n'en attendait pas moins sincèrement des réponses à ses questions.

— Si, une fois, répondit franchement Cadfael, avant de prendre la Croix, et avec une belle femme encore, mais à dire vrai, je l'ai oubliée en Orient, comme elle en Occident. Je suis parti trop longtemps, elle en a eu assez d'attendre, et elle en a épousé un autre. Elle a eu bien raison.

— Vous ne l'avez jamais revue ? insista Hugh.

— Jamais, elle a des petits-enfants aujourd'hui. Puissent-ils être gentils avec elle ! Elle était belle, Richildis.

— Mais en Orient, il y avait aussi des hommes et des femmes, et vous qui étiez jeune croisé... Je me pose des questions, murmura

Hugh, rêveur.

— Ne vous gênez pas ! Moi aussi, je m'en pose à votre sujet, riposta calmement Cadfael. Connaissez-vous des êtres humains qui ne soient pas étrangers les uns aux autres ?

Une faible lueur apparut parmi les arbres. Les frères lais nantis d'une chandelle à mèche de jonc n'étaient pas encore couchés. Cadfael les soupçonnait de jouer aux dés. Et après ? Ils devaient s'ennuyer à mourir. La petite distraction qu'ils apportaient à ces bons frères serait sûrement la bienvenue.

Ils ne dormaient pas. L'empressement avec lequel ils surgirent, tous deux sur le qui-vive, en entendant des pas, prouvait qu'ils montaient bien la garde. Frère Anselme, grand et musclé, était solide comme un chêne à cinquante-cinq ans ; il brandissait un grand bâton. Frère Louis, d'origine française, mais né en Angleterre, était petit, méfiant et agile ; dans cet endroit isolé, il portait un poignard et savait s'en servir. Ils avaient l'un et l'autre l'air prêts à parer à toute éventualité, calmes, mais aux aguets. A la vue de Cadfael, ils se détendirent et grimacèrent un sourire.

— C'est toi, vieux frère ? Bien agréable de voir un visage connu, mais on ne t'attendait pas à pareille heure ! Tu restes jusqu'à demain ? Où te mène ta monture ?

Ils regardèrent Beringar avec un certain intérêt, mais jusqu'ici l'autorité royale comptait moins que celle de l'abbaye, et Cadfael parla seul.

— Ici, dit-il, descendant de cheval. Ce jeune seigneur souhaiterait qu'on loge et nourrisse ses deux chevaux pendant quelques jours et que nul ne les voie.

Inutile de mentir à ces deux-là, qui sympathiseraient aussitôt avec le propriétaire d'aussi beaux chevaux et avec son désir de les garder.

— On réquisitionne des chevaux de bât pour l'armée et ça ne serait pas une vie pour ces deux-là, on pourra en faire un meilleur usage.

Frère Anselme jeta un coup d'oeil approbateur à la monture de Beringar et caressa affectueusement l'encolure incurvée.

— Il n'y a pas eu d'aussi bel animal dans l'écurie depuis longtemps. Elle est même vide depuis belle lurette, si on excepte la mule du prieur, quand il venait nous voir, ce qui lui arrive très rarement aujourd'hui. On s'attend à être rappelés, on est trop isolés ici et ça ne sert à rien de nous y garder plus longtemps. D'accord, mon joli, on va te trouver un abri et à ton compagnon aussi. Et je le ferai encore plus volontiers, Messire, si vous me laissez le monter parfois pour le détendre.

— Je le crois parfaitement capable de vous porter, acquiesça

aimablement Beringar. Mais ne le remettez qu'à moi-même ou à frère Cadfael.

— C'est entendu, personne ne le verra.

Ils les emmenèrent aux écuries désertes, tout heureux de ce changement dans leur existence monotone et de la générosité princière de Beringar.

— On vous les aurait pris juste pour le plaisir, dit frère Louis, sincère. J'ai travaillé jadis aux écuries du comte Robert de Gloucester, j'aime les beaux chevaux, quand leur robe brille et quand leur pas me fait honneur.

Cadfael et Hugh Beringar reprirent ensemble, à pied, le chemin du retour.

— On a une bonne heure de marche par le sentier qu'on va prendre, dit Cadfael. Il est impraticable pour les chevaux, car parfois recouvert de broussailles, mais je le connais bien ; il arrive à la Première Enceinte. Il faudra traverser le ruisseau en amont du moulin, et on pénétrera dans l'abbaye par les jardins, discrètement, si ça ne vous gêne pas de patauger un peu.

— Je crois que vous vous jouez de moi, dit Beringar, pensif mais parfaitement détendu. Vous comptez me perdre dans la forêt, ou me noyer dans le bief du moulin ?

— J'échouerais certainement dans les deux cas. Non, on va faire une belle promenade, vous et moi ; à mon avis, elle en vaut la peine.

Et, curieusement, car chacun savait que l'autre se servait de lui, ce fut en vérité une agréable promenade nocturne que firent un vieux moine dépourvu d'ambitions personnelles et un jeune homme aux ambitions sans bornes. Beringar se demandait certainement pourquoi Cadfael avait été si obligeant, et Cadfael était sûrement aussi occupé à s'interroger sur les raisons qui avaient poussé Beringar à lui proposer de conspirer avec lui ; n'importe, ça rendrait le combat plus intéressant. Mais il était vraiment difficile de savoir qui finirait par l'emporter.

Marchant du même pas, sur l'étroit chemin forestier, ils paraissaient presque de la même taille, même si Cadfael était plutôt râblé et solide, et Beringar mince, léger et gracieux. Il suivait attentivement Cadfael et semblait parfaitement indifférent à l'obscurité que les étoiles, entre les branches, perçaient à peine. Il parlait sans arrêt et agréablement.

— Le roi compte retourner dans la région de Gloucester, avec des troupes plus nombreuses, d'où ses besoins en chevaux et en hommes. Il partira sans doute d'ici quelques jours.

— Vous l'accompagnerez ?

Puisqu'il était enclin à parler, pourquoi ne pas l'encourager ? Tout ce qu'il disait était calculé, mais tôt ou tard, même lui pourrait

en dire trop.

— Ça dépend du roi. Imaginez, frère Cadfael : il ne m'accorde pas sa confiance ! Mais en réalité, j'aimerais mieux un commandement ici, près de mes terres. Je lui ai fait une cour aussi assidue que j'ai osé – voir le même visage trop souvent pourrait être néfaste – mais ne pas être vu du tout serait fatal. Il faut trouver le juste milieu.

— Je pense que chacun doit reconnaître la finesse de votre jugement. Tiens, nous voilà au ruisseau. Écoutez !

Il y avait des pierres permettant de passer à pied sec, même si le niveau de l'eau était bas et le lit étroit ; et Beringar, s'étant concentré un moment pour évaluer la distance, franchit l'obstacle d'un saut parfait, justifiant l'opinion de Cadfael.

— Ah oui ? reprit le jeune homme, se remettant à marcher à ses côtés. Vous avez si bonne opinion de mon jugement ? Pour mes actes seulement ? Ou également pour les hommes ? Et les femmes aussi ?

— J'aurais mauvaise grâce à dénigrer votre jugement sur les hommes, répliqua sèchement Cadfael, puisque vous m'avez fait confiance. Et si j'en doutais, je me garderais bien de vous le dire, non ?

— Et les femmes ?

A présent, ils traversaient des champs dégagés.

— Elles seraient bien avisées de se méfier de vous. Et quels sont les autres potins, à la cour, à part la prochaine campagne ? Y a-t-il du nouveau pour Adeney et FitzAlan ? Les a-t-on vus ?

— Non. C'est trop tard maintenant, affirma Beringar. Ils ont eu de la chance et j'en suis heureux. J'ignore où ils sont, mais ils se sont sûrement rapprochés de la France.

Aucune raison de ne pas le croire ; difficile de savoir ce qu'il cherchait, mais il n'avait pas l'air de vouloir mentir. Voilà qui rassurerait un peu plus Godith, et chaque jour qui passait augmentait la distance entre les fugitifs et la vengeance du roi. Et maintenant, il y avait deux excellents chevaux parfaitement situés pour permettre à Godith et Torold de s'échapper, gardés par deux hommes vigoureux qui les remettraient sans discuter à Cadfael. Le premier pas était fait. Il restait encore à récupérer le trésor et expédier le précieux dépôt. Pas si simple, mais sûrement pas impossible.

— Ah, je vois où nous sommes, dit Beringar, une vingtaine de minutes plus tard.

Ils avaient coupé droit par les terres comprises entre les méandres du ruisseau et regagné la rive ; de l'autre côté, les champs de pois étaient tout pâles sous le regard des étoiles, et par-delà leurs douces ondulations s'étendaient les jardins et les grands bâtiments de l'abbaye.

— Quel instinct ! Vous vous repérez même dans le noir !

Conduisez, je vous suivrai les yeux fermés !

Cadfael releva simplement sa robe, n'ayant que ses sandales à mouiller. Il entra dans l'eau exactement en face du toit de la cabane de Godith qui apparaissait juste au-dessus des arbres, des buissons et du mur de l'herbarium. Beringar se lança derrière lui avec ses bottes et ses chausses. Le ruisseau lui montait à peine aux genoux, mais il s'en moquait manifestement. Cadfael remarqua sa démarche calme et ferme, qui faisait à peine frémir l'eau. Il avait ce don et cet instinct des bêtes sauvages, en éveil la nuit comme le jour. Sur la rive de l'abbaye, il contourna naturellement le bord des chaumes pour éviter de faire du bruit parmi les racines sèches qui retourneraient bientôt à la terre.

— Un vrai conspirateur, remarqua Cadfael, pensant à voix haute, et qu'il pût le faire prouvait qu'il existait un lien solide entre eux, à défaut d'amitié.

Beringar se tourna vers lui, le visage éclairé d'un sourire brusque.

— On se comprend, dit-il.

Ils s'étaient habitués à parler très bas et cependant, ce qu'ils disaient était parfaitement clair.

— Tiens, au fait ! J'ai oublié de vous dire quelque chose. Il y a quelques jours, un individu a été pris en chasse la nuit, près de la rivière, un écuyer de FitzAlan, paraît-il. Un archer l'aurait touché derrière l'épaule gauche, en plein coeur peut-être. Toujours est-il qu'il a coulé. On repêchera peut-être son corps près d'Atcham. Mais le lendemain, on a retrouvé un beau cheval de selle, sans cavalier ; et c'était sûrement le sien.

— Voyez-vous ça ? fit Cadfael, légèrement surpris. Mais vous pouvez parler ouvertement, personne ne rôde dans mon jardin la nuit, et on est habitué à me voir debout à toute heure pour veiller à mes fourneaux.

— N'est-ce pas le rôle de votre aide ? demanda innocemment Beringar.

— Un garçon qui s'échapperait du dortoir ne tarderait pas à le regretter, répliqua Cadfael. Nous veillons mieux sur nos enfants, Messire, que vous ne semblez le croire.

— Vous m'en voyez ravi. C'est bien assez que d'anciens soldats devenus moines risquent d'attraper froid la nuit ; il faut protéger les jeunes, constata-t-il d'un ton mielleux. Mais à propos de chevaux... c'est drôle... Deux jours plus tard, vous n'allez pas me croire, on en a attrapé un autre encore sellé, qui paissait sur la lande au nord de la ville. On pense à un garde du corps qu'on a fait sortir du château avant l'assaut, pour aller chercher la fille d'Adeney là où elle était cachée et lui permettre d'échapper à l'encerclement. On dit aussi que ça a raté quand l'homme a plongé pour la sauver. On ne sait toujours

pas où elle est, mais elle ne doit pas être cachée loin d'ici, et on la cherche, frère Cadfael, et on va encore intensifier les recherches.

Ils étaient arrivés tout près des jardins intérieurs. Hugh Beringar souhaita bonne nuit au moine, d'une voix presque inaudible, et comme une ombre se dirigea vers l'hôtellerie.

Avant de s'endormir, frère Cadfael resta longtemps éveillé, plongé dans ses réflexions. Plus il réfléchissait et plus il se persuadait que quelqu'un s'était effectivement approché du moulin à pas de loup, assez près pour surprendre la fin de leur conversation, et qu'indubitablement ce quelqu'un s'appelait Hugh Beringar. Il avait montré qu'il savait marcher sans bruit et s'adapter d'instinct aux circonstances ; il avait provoqué cette expédition qui les mettait à la merci l'un de l'autre, et ses confidences sibyllines avaient eu pour objet de provoquer le soupçon et l'inquiétude et de pousser Cadfael à agir précipitamment – mais sur ce dernier point, Beringar en serait pour ses frais. Cadfael pensait qu'il n'avait pas entendu grand-chose. Mais ce que lui-même avait dit en dernier révélait qu'il entendait bien trouver deux chevaux, récupérer le trésor et faire partir Torold avec » elle ». Si Beringar s'était trouvé près de la porte un moment plus tôt, il avait aussi dû entendre le nom de la jeune fille ; mais même sans cela, il s'en doutait sûrement. Alors, à quoi jouait-il, avec ses meilleurs chevaux, avec ces fugitifs qu'il pouvait livrer à tout moment, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'à présent – et avec Cadfael ? Pourquoi se contenterait-il de la capture d'un jeune homme, et d'une jeune fille à laquelle il n'avait rien à reprocher alors qu'il y avait bien davantage à gagner ? Un homme comme Beringar préférerait jouer quitte ou double : Torold, Godith et le trésor, d'un seul coup. Jouerait-il pour lui-même, comme il l'avait déjà fait sans succès ? Ou pour obtenir la faveur royale ? Ce jeune homme était plein de possibilités.

Cadfael étudia longtemps ce problème avant de s'endormir ; une chose au moins était claire. Si Beringar savait que Cadfael allait entreprendre de récupérer le trésor, il ne le quitterait pratiquement pas des yeux, car il allait-avoir besoin de lui pour le conduire à la cachette. Le moine commençait à avoir une petite idée, vague mais prometteuse, quand il sombra dans le sommeil. Il lui sembla n'avoir dormi qu'un moment lorsque la cloche l'appelant à prime l'éveilla.

— Aujourd'hui, dit Cadfael à Godith, dans le jardin, après le déjeuner, fais comme d'habitude, va à la messe avant le chapitre, puis à ta leçon. Après le dîner, travaille un peu au jardin, surveille les remèdes et ensuite, tu pourras filer au vieux moulin, mais discrètement, hein, et sois là pour les vêpres. Tu pourras panser Torold sans moi ? Je n'irai peut-être pas le voir aujourd'hui.

— Bien sûr que oui, affirma-t-elle, ravie, je vous ai vu faire et je connais les plantes maintenant. Mais... si on nous épie comme hier, et

s'il revenait ?

Le moine lui avait brièvement raconté leur équipée nocturne, qui l'avait à la fois rassurée et inquiétée.

— Aucun risque, déclara Cadfael. Si tout va bien, il ne me quittera pas d'un pas. C'est pourquoi je ne te veux pas près de moi, ce qui te permettra de respirer un peu. Et il y a peut-être un service que vous allez me rendre, cette nuit, Torold et toi, si tout se passe comme prévu. Je te le confirmerai quand on ira aux vêpres. Si c'est oui, voilà tout ce que tu as besoin de savoir, et voilà ce que tu devras faire...

Elle l'écouta, radieuse, sans l'interrompre, et hocha vigoureusement la tête.

— Oui, J'ai vu le bateau, contre le mur du moulin. Oui, je vois, les fourrés à l'entrée du jardin, sous le pont, là-bas... Bien sûr qu'on y arrivera tous les deux !

— Ne te précipite pas, sois prudente, l'avertit Cadfael. Et maintenant, file à la messe paroissiale, puis à tes leçons. Imite les garçons et n'aie pas peur. S'il y avait le moindre danger, je le saurais rapidement et je te rejoindrais aussitôt.

Les suppositions de Cadfael se vérifièrent sans tarder, au moins partiellement. Il s'activa très ouvertement dans l'abbaye ce dimanche, assistant à chaque office, se rendant du portail à l'hôtellerie et de chez l'abbé à l'infirmerie et au jardin ; et partout où il allait, Hugh Beringar le suivait, discrètement omniprésent. Jamais le jeune homme n'était allé aussi souvent à l'église, même quand Aline ne figurait pas parmi les fidèles.

« Maintenant, voyons si je peux entraîner notre homme derrière moi, même quand elle va à l'église », songea Cadfael, malicieux, » en laissant le champ libre à son rival. »

Car Aline entendrait certainement la messe après le chapitre, et la dernière fois qu'il s'était rendu au portail, il y avait Adam Courcelle, sans ses armes, qui se dirigeait vers la petite maison qu'elle occupait avec sa servante.

Jamais Cadfael n'avait manqué la grand-messe, mais pour une fois, il s'inventa une bonne excuse. On appréciait ses connaissances médicales en ville et on lui demandait souvent une consultation. L'abbé ne s'en formalisait pas et prêtait volontiers son herboriste. Il y avait un garçon de la Première Enceinte pas loin de Saint-Gilles, dont il soignait parfois l'impétigo ; le malade guérissait, il n'avait nul besoin de Cadfael ce jour-là, mais ce dernier décréta, sans qu'on le contredise, qu'il lui rendrait visite.

Au portail, il rencontra Aline Siward et Adam Courcelle ; elle rougit légèrement, sûrement pas fâchée de la présence du jeune homme – qui était aussi un peu rouge, mais de plaisir, lui – tandis

qu'elle était sans doute un rien embarrassée. Elle eut la surprise de voir que contrairement à l'habitude prise, Beringar ne venait pas lui faire sa cour. Elle ne montra ni soulagement ni déception, et lui ne se montra pas du tout.

Preuve évidente, pensa Cadfael, satisfait ; et serein, il poursuivit tranquillement sa tournée médicale. Beringar fut la discrétion même et il s'arrangea pour rester hors de vue jusqu'à ce que Cadfael, regagnant l'abbaye, le rencontrât. Il battait tranquillement l'amble de l'un de ses chevaux restants en sifflotant gaiement.

Il salua joyeusement Cadfael, comme si cette rencontre le remplissait d'une joie inattendue.

— Mais vous faites l'école buissonnière un dimanche matin !

Très dignement, Cadfael lui dit d'où il venait et pourquoi il était satisfait de sa mission.

— L'étendue de vos connaissances est admirable, fit Beringar avec un clin d'oeil. J'espère que vous avez bien dormi, la journée d'hier a été longue.

— D'abord, j'ai pensé à beaucoup de choses, reconnut Cadfael. Ensuite, j'ai bien dormi. Mais je vois qu'il vous reste encore un cheval.

— Je me suis trompé ! J'aurais dû comprendre qu'un ordre donné le dimanche ne prendrait pas effet avant le lendemain. Vous verrez demain. Ils vont chercher à fond.

Il disait sûrement la vérité et ses informations étaient sérieuses. Et il ne parlait pas seulement des chevaux et des provisions.

— Le roi est en coquetterie avec l'Eglise et les évêques. J'aurais dû me douter qu'il laisserait passer le dimanche. Tant mieux, ça nous laisse un jour de répit. Ce soir, on pourra rester chez nous, au vu et au su de chacun, comme des innocents, n'est-ce pas, Cadfael ?

Il rit et se pencha pour frapper Cadfael sur l'épaule ; puis mettant son cheval au trot d'un coup de talon, il s'éloigna vers Saint-Gilles.

Cependant, lorsque Cadfael sortit du réfectoire, Beringar se tenait juste dans l'encadrement de la porte de l'hôtellerie, apparemment dans les nuages ; mais en fait, rien ne lui échappait. Cadfael l'amena innocemment jusqu'au cloître, il s'assit au soleil et s'assoupit, tout heureux, jusqu'à ce qu'il fût sûr que Godith était partie se mettre à l'abri. Même quand il s'éveilla, il s'attarda un moment pour réfléchir à la suite.

Aucun doute, tous ses mouvements étaient surveillés par Beringar. Il ne se servait ni de ses hommes d'armes, ni d'un aide stipendié : ça l'amusait probablement de s'en occuper lui-même. S'il était prêt à laisser Aline à Courcelle pendant une heure, c'est qu'il attachait une importance extrême à cette tâche. » Il m'a choisi », se dit Cadfael, » pour le conduire à ce qu'il cherche, c'est-à-dire au trésor de

FitzAlan. Il va me surveiller sans arrêt. Je n'y couperai pas. Très bien ! Le tout est d'exploiter la situation à mon profit. »

Il ne fallait donc ni le fatiguer, ni l'alerter trop vite. Il aimait jouer aux devinettes ? Qu'il ne se gêne pas. Le moine se dirigea donc vers l'herbarium où il travailla consciencieusement aux préparations commencées qui mijotaient, jusqu'au moment de se rendre à vêpres. Peu lui importait que Beringar se cachât, il souhaitait seulement que pour un homme aussi actif cette surveillance distille un ennui mortel !

Ou bien Courcelle était resté – cette chance était un don du ciel qu'il ne fallait pas gâcher – ou bien il était revenu pour l'office du soir ; il arriva avec, à son bras, une Aline grave et pensive. En apercevant Cadfael qui sortait des jardins, il s'arrêta et le salua chaleureusement.

— C'est bien agréable de vous voir dans de meilleures circonstances, mon frère. J'espère qu'un tel devoir ne vous incombera plus. Du moins Aline et vous-même aurez fait de cette horrible tâche quelque chose d'un peu moins laid. J'aimerais également rendre le roi un peu plus indulgent envers votre maison, il en veut à l'abbé d'avoir mis du temps à se rallier à lui.

— Il n'est pas le seul dans ce cas, rétorqua Cadfael, philosophe. On en verra d'autres.

— Certes, mais Son Altesse n'entend pas privilégier l'abbaye par rapport aux gens de la ville. Si je devais, dans vos murs, obéir à des ordres dont je préférerais qu'ils ne vous concernent pas, vous comprendrez, j'espère, que ce n'est pas de gaieté de coeur et que je n'ai pas le choix.

« Tiens donc », se dit Cadfael, » il s'excuse à l'avance pour l'invasion de demain. C'était donc vrai ; je le pensais bien ; on lui a donné le sale boulot et il veut me faire comprendre que ça ne lui plaît pas et qu'il s'en passerait volontiers. Il en remet peut-être un peu, pour les beaux yeux de la dame. »

— Si c'est le cas, répondit-il benoîtement, je suis sûr que tous mes frères comprendront que vous ne faites que votre devoir, en bon soldat. Ne croyez pas qu'on vous en voudra pour ça.

— C'est ce que je ne cesse de répéter à Adam, intervint Aline avec chaleur, rougissant de s'entendre l'appeler par son prénom – c'était peut-être la première fois. Mais il n'est pas facile de le convaincre. Pourtant c'est vrai, Adam, vous vous reprochez des choses dont vous n'êtes pas responsable, comme la mort de Gilles ; vous savez bien que c'est faux. Peut-on même en faire grief aux Flamands ? Eux aussi obéissaient aux ordres. Dans cette époque terrible, il faut se contenter de suivre sa voie selon sa conscience et d'en supporter les conséquences, quelles qu'elles soient.

— Quelle que soit l'époque, déclara Cadfael sentencieux, c'est

tout ce qu'on peut faire. Et puisque j'en ai le loisir, j'aimerais vous dire, Madame, comment j'ai utilisé ce que vous m'aviez confié, pour le bonheur de trois pauvres. Je ne connais pas leur nom, je ne le leur ai pas demandé, mais priez donc pour trois malheureux qui, eux, prieront sûrement pour vous.

Elle n'y manquerait pas, pensa-t-il en la regardant entrer dans l'église au bras de Courcelle. En cette époque cruciale de sa vie, sans famille, laissée maîtresse d'un patrimoine qu'elle avait librement offert au roi, il jugea qu'elle hésitait dangereusement entre le cloître et le monde ; et bien que lui eût choisi le cloître à l'âge mûr, il lui souhaitait de tout coeur de choisir le monde, et si possible un monde plus attirant que celui qui l'entourait maintenant, pour y passer sa jeunesse.

Allant prendre sa place parmi les moines, il rencontra Godith qui se dirigeait vers la sienne. Elle l'interrogea du regard, et il lui dit à mi-voix :

— Fais exactement comme je t'ai dit.

Donc, il importait maintenant de s'assurer que pour le reste de l'après-midi, Beringar le suivrait, lui, loin de l'endroit où opérerait Godith. Il faudrait qu'il s'intéressât aux gestes de Cadfael, tandis qu'elle resterait invisible. Et ça ne pouvait se faire en suivant strictement la routine vespérale. Le souper ne prenait jamais longtemps et Beringar surveillerait probablement le réfectoire quand ils sortiraient. Cadfael n'assistait pas chaque jour à la lecture de la Vie des saints ; il ne se rendit donc pas au chapitre pour l'entendre et, traînant après lui son ombre discrète, il passa d'abord à l'infirmierie rendre visite au vieux frère Reginald ; il avait les articulations déformées et il appréciait la compagnie ; ensuite il alla tout au bout du jardin de l'abbé, loin de l'herbarium, et plus loin encore du portail. A présent, Godith avait dû sortir de sa leçon du soir avec les novices et d'une minute à l'autre, elle allait apparaître entre la cabane, l'herbarium et les portes ; il était donc essentiel que Beringar continuât à se concentrer sur Cadfael, même si ce dernier n'avait rien de plus intéressant à faire qu'à couper les fleurs mortes des rosiers et des oeillets giroflées de l'abbé. De temps en temps, Cadfael vérifiait qu'il était toujours surveillé ; il ne doutait d'ailleurs pas de la patience exemplaire de Beringar – qui lui-même, pensait qu'il ne se passerait pas grand-chose pendant la journée ; Cadfael, pourtant, était un adversaire coriace, susceptible d'agir précisément au moment où on s'y attendait le moins. Mais à la nuit, la situation ne tarderait pas à se corser.

Après complies, il y avait toujours, lorsqu'il faisait beau, un bref

moment de loisir dans le cloître ou les jardins, avant que les moines n'aillent se coucher. A présent, il faisait presque noir et Cadfael se sentait tranquille : depuis longtemps Godith était là où elle devait être en compagnie de Torold. Mais il jugea préférable d'attendre encore un peu et d'aller au dortoir avec les autres. Qu'il s'y rendît en empruntant l'escalier de nuit, dans l'église, ou l'escalier extérieur, quelqu'un l'observant de l'autre côté de la grande cour, où se situait l'hôtellerie, n'aurait aucun mal à le repérer.

Prenant l'escalier de nuit, il entra par la porte nord de l'église et contourna l'extrémité de la chapelle Notre-Dame et la salle capitulaire, pour traverser la cour et pénétrer dans le jardin. Inutile de se retourner et d'écouter, il savait que son ombre serait là, dans son sillage, à une certaine distance, mais sans le perdre de vue. Il faisait normalement noir, mais on s'y habitait vite et Cadfael savait que Beringar se déplaçait aisément dans l'obscurité. Il supposait que son oiseau de nuit s'arrêterait au gué, par où ils étaient revenus la nuit précédente. Ne tenant pas à être vu, il éviterait de passer devant le portier, quelle que fût son autorité en temps ordinaire. Après avoir franchi le ruisseau, Cadfael s'arrêta pour vérifier que Beringar était bien là. La rupture du rythme de l'eau fut très discrète, mais il la perçut avec satisfaction. Maintenant, il n'y avait qu'à descendre le ruisseau presque jusqu'à sa jonction avec le fleuve. Il y avait à cet endroit une parcelle qui n'était qu'à deux pas du pont de pierre menant à Shrewsbury. Par-delà la route, en bas de la pente conduisant aux grands jardins de l'abbaye, l'ombre de la première arche du pont surgissait tout de suite. Il observa les brefs éclats de lumière des tourbillons, là où on avait amarré le moulin flottant. Sous la jetée de pierre, les buissons poussaient dru ; ce bout de terrain en pente ne présentait pas assez d'intérêt pour qu'on prît la peine de le nettoyer. Des saules s'y penchaient, laissant traîner leurs feuilles dans l'eau, et sous leurs branches, les bosquets auraient pu cacher une demi-douzaine d'espions.

Le bateau flottait là, attaché à une branche inclinée, il était léger, fait d'osier et de peau, et pratique pour un portage. Cette fois, il y avait une bonne raison pour qu'on ne l'ait pas tiré sur la berge, la coque en l'air comme d'ordinaire. Cadfael espérait bien qu'il y avait dedans un paquet bien ficelé, fait d'un ou deux sacs pris au moulin. Il eût été malencontreux qu'on le vît porter quelque chose. Mais il était certain qu'on avait remarqué ses mains vides depuis longtemps.

Il monta dans le bateau et détacha l'amarre. Les sacs étaient à leur place et d'un poids convaincant, quand il les soupesa prudemment. Un peu au-dessus de lui sur la pente, il perçut le mouvement léger d'une ombre plus noire, comme il poussait le bateau dans l'eau à l'aide de la perche, sous la première arche.

Ensuite, ce fut d'une facilité enfantine. Hugh Beringar avait beau avoir l'oreille fine, il ne pouvait pas savoir ce qui s'était exactement passé sous le pont. Malgré la finesse de son ouïe, il avait simplement entendu un bruit métallique suggérant qu'on remontait une chaîne où quelque chose de très lourd était fixé, et de l'eau qui dégoulinait d'un objet qu'on venait de remonter du courant, puis la chaîne qu'on replongeait dans la rivière, et c'était exactement ça, sauf que Cadfael s'était arrangé pour ralentir la redescente de la chaîne en sorte que l'on ne l'entendît pas, et cacher aussi le fait que le même poids était toujours attaché, et que seul le paquet caché dans le bateau avait été brièvement immergé dans la Severn, rendant ainsi crédible le bruit de l'eau éclaboussant le rebord de pierre. La suite serait beaucoup plus risquée, car il n'était pas sûr du tout d'avoir bien compris les intentions de Beringar. Il allait jouer sa vie, et pas seulement la sienne, sur la finesse de son jugement.

Jusque-là, pourtant, tout s'était parfaitement passé. D'un coup de pagaie, il amena son esquif au rivage et au-dessus de lui, une ombre aux mouvements vifs remonta la pente et, supposa-t-il, se terra près de la route, prête à le suivre où qu'il aille. Il aurait cependant parié que Beringar avait déjà deviné où il comptait se rendre. Il amarra de nouveau le bateau, vite mais solidement ; se hâter, se cacher, faisaient partie du camouflage, cette nuit. Quand, furtif, il reparut sur la route et qu'il s'immobilisa un instant contre le ciel nocturne, attendant ostensiblement de pouvoir traverser sans être vu, Beringar pouvait difficilement ne pas voir le gros paquet qu'il portait sur l'épaule, et qui déformait sa silhouette.

Il traversa d'un pas calme et vif, et repartit par où il était venu, remontant le ruisseau du fleuve au gué, puis il s'engagea dans les champs et les bois qu'il avait parcourus pas plus tard que la nuit précédente, avec Beringar. Le paquet qu'il portait n'était heureusement pas aussi lourd qu'il en donnait l'impression, même si Godith et Torold avaient jugé bon de lui donner une masse convaincante. » C'était plus que suffisant », pensa Cadfael, morose, » pour un vieux moine qui devrait le porter sur trois ou quatre milles et dont le temps de sommeil raccourcissait cruellement. » Quand les jeunes seraient loin et relativement en sûreté, il dormirait pendant laudes et matines [7] et peut-être prime [8] le matin suivant, et il ferait dûment pénitence.

Maintenant, tout était matière à supposition. Beringar gâcherait-il l'opération en croyant deviner où allait Cadfael, et en faisant demi-tour trop tôt, non sans garder quelques soupçons ? Non ! Avec Cadfael, il ne chercherait pas à deviner, il vérifierait d'abord par lui-même où il allait déposer sa charge en lieu sûr et il s'assurerait que Cadfael reviendrait à l'abbaye les mains vides. Mais si par hasard, il

l'interceptait en chemin ? Non, aucune raison à cela ! En agissant ainsi, il aurait à porter le paquet lui-même, alors que là il y avait un vieux fou pour le faire à sa place, jusqu'à l'endroit où il avait caché ses chevaux pour l'emporter sans peine.

Maintenant, en imaginant le pire, Cadfael voyait clairement la situation. Si Beringar avait tué Nicholas Faintree pour essayer de s'approprier le trésor, alors il chercherait non seulement à réussir là où il avait précédemment échoué, mais il y aurait aussi une autre possibilité qu'il avait découverte entre-temps. En laissant Cadfael mettre ses chevaux et le trésor à un endroit commode, il réalisait d'abord son intention première ; mais en plus, s'il s'attendait à ce que Cadfael amenât secrètement les fugitifs au même endroit, comme il en avait évidemment l'intention, Beringar pourrait supprimer le seul témoin de son premier meurtre, capturer sa fiancée et s'en servir comme otage contre son père. Quel cadeau somptueux à apporter à Étienne, dont il s'assurerait la faveur ! Ainsi son crime serait-il oublié à jamais.

Ça, bien sûr, c'était envisager le pire. Mais le champ du possible était vaste. Beringar pouvait être parfaitement innocent du meurtre de Faintree, et ne s'intéresser de très près qu'au trésor de FitzAlan, car il en avait découvert la cachette ; et un vieux moine ne voudrait peut-être pas faire obstacle à ses plans, ou bien, s'il préférerait servir ses intérêts autrement, l'aider à se faire valoir. En ce cas, Cadfael ne vivrait pas longtemps après avoir déposé à l'écurie, où se trouvaient les chevaux, ce paquet infernal qui lui meurtrissait les épaules. Allons, se dit-il plus amusé qu'inquiet, on verra bien !

Une fois dans les bois, passé la boucle du ruisseau, il s'arrêta, laissant tomber son paquet avec un grognement sourd, et il s'assit, apparemment pour se reposer, mais en fait, pour écouter les pas étouffés de son suiveur, qui s'immobilisait, tendu. Il était là, marchant à pas de loup, mais il l'entendit, présent, serein, infatigable, tout heureux ; ce garçon était un aventurier-né. Il vit un visage sombre, amusé, prêt à rire. Il pensait maintenant savoir comment la nuit finirait. Avec un peu de chance, pardon, avec l'aide de Dieu ! il serait de retour pour matines.

Quand il arriva à l'écurie, il ne vit aucune lumière, mais le bruit de l'herbe et celui de son pas suffirent à faire sortir frère Louis, un lumignon dans une main, un poignard dans l'autre, éveillé comme en plein jour, et plus dangereux.

— Dieu te bénisse, mon frère, dit Cadfael, heureux de se débarrasser de son paquet.

Torold allait se faire tirer les oreilles, la prochaine fois qu'il le verrait ! En tout cas, la prochaine fois, ce n'est pas le moine qui

porterait ce sac !

— Laisse-moi entrer et ferme la porte, ordonna-t-il.

— D'accord, dit Louis, le tirant à l'intérieur, avant de lui obéir.

Sur le chemin du retour, moins d'un quart d'heure après, Cadfael écouta attentivement, mais il n'entendit rien ; nul ne le suivait, ni ne l'accompagnait, et pas l'ombre d'une menace. Beringar, caché, l'avait vu entrer dans l'écurie, il avait peut-être même attendu qu'il ressorte sans le paquet, puis il s'était fondu dans la nuit, où il était si à l'aise, et il était rentré à l'abbaye de son pas léger. Cadfael abandonna toute prudence et en fit autant. Il savait où il était maintenant. Quand la cloche sonna matines, il était prêt, comme les autres, à sortir du dortoir et à descendre pieusement pour chanter les louanges de Dieu.

Chapitre VIII

Avant l'aube de ce lundi matin d'août, les hommes du roi s'étaient déployés en petits groupes pour barrer chaque route sortant de Shrewsbury, cependant qu'en ville, à chaque carrefour, d'autres se tenaient prêts à parcourir méthodiquement les rues et à fouiller chaque maison. Il ne s'agissait pas seulement de réquisitionner chevaux et provisions, ce qui se ferait néanmoins à fond par la même occasion.

— Tout indique que cette fille doit être cachée près d'ici, affirma Prestcote, faisant son rapport au roi après une enquête serrée. Le cheval qu'on a trouvé venait des écuries de FitzAlan, on le sait, et le jeune homme qui s'est noyé dans la Severn avait un compagnon qu'on n'a pas encore découvert. Seule, elle n'a pas pu aller loin. Tous vos conseillers sont d'accord, Sire, vous ne pouvez laisser échapper la chance de la capturer. Adeney reviendrait sûrement pour elle, il n'a pas d'autre enfant. Et FitzAlan lui-même peut-être, plutôt que d'essayer la honte de la laisser mourir.

— Mourir ? répéta le roi, se redressant, l'oeil dur. Risque-t-elle vraiment sa vie ? Qui a parlé de ça ?

— Vu d'ici, dit sèchement Prestcote, ce genre de propos peut paraître absurde, mais pour un père inquiet attendant de meilleures nouvelles, tout est possible. Bien sur que vous ne lui feriez aucun mal. Inutile aussi de maltraiter son père, si vous vous emparez de lui, ou même de FitzAlan. Mais considérez, Sire, que vous ne devez rien négliger pour les empêcher de rejoindre l'impératrice. Il ne s'agit plus de se venger de Shrewsbury, mais simplement d'avoir le bon sens de conserver vos forces et d'affaiblir celles de l'ennemi.

— Admettons, dit Étienne, modérément enthousiaste, la colère et la haine s'estompant devant son indolence, voire sa paresse naturelle. Je n'apprécie guère l'idée de me servir ainsi de cette fille.

Il se rappela qu'il avait quasiment ordonné au jeune Beringar de traquer sa fiancée s'il voulait bénéficier de sa faveur, et le jeune homme qui, depuis, faisait une apparition respectueuse mais irrégulière, n'avait pas semblé montrer un zèle excessif dans ses

recherches. Il a peut-être été plus clairvoyant que moi ce jour-là, se dit le roi.

— Nul besoin de la maltraiter, Sire, répéta Prestcote. Sa présence vous éviterait de vous heurter aux forces servant sous les étendards de son père ou de son suzerain. Si vous parvenez à séparer ces levées de forces ennemies, vous épargnerez et la vie de vos hommes et, bien sûr, du tracas pour vous-même. Vous ne pouvez vous permettre de négliger une telle chance.

Le conseil était bon et le roi le savait. Il faut prendre les armes là où elles se trouvent. Et Adeney pourrait être mis dans une cage dorée, une fois fait prisonnier.

— Très bien ! dit-il. Cherchez-la et cherchez-la bien.

Tout fut parfaitement organisé. Adam Courcelle descendit sur la Première Enceinte de l'abbaye avec ses hommes et une compagnie de Flamands. Et tandis que Willem Ten Heyt allait établir un poste de garde à Saint-Gilles pour interroger chaque cavalier et fouiller chaque charrette désirant sortir de la ville, son lieutenant plaçait des sentinelles sur tous les chemins et tous les carrefours menant au fleuve. Courcelle prit possession du portail de l'abbaye avec une courtoisie sèche, et ordonna qu'on fermât les portes à tous ceux qui voudraient entrer ou sortir. C'était environ vingt minutes avant prime, le jour était déjà levé. Tout cela avait fait très peu de bruit, mais du dortoir, le prieur Robert avait entendu ce mouvement inhabituel et inquiétant, venu du portail sur lequel donnait la fenêtre de sa chambre, et il sortit en hâte voir ce qui se passait.

Courcelle le salua, ce qui ne trompa personne, et lui demanda respectueusement un privilège qu'il pouvait prendre de force ; cependant, cette apparence de courtoisie apaisa en partie l'indignation du prieur.

— Messire, de par le roi, j'ai ordre de vous prier de nous laisser entrer librement et sans désordre dans votre maison, d'y prélever une dîme sur ce que contiennent vos magasins et dont le roi a besoin, et un dixième de vos chevaux utilisables, qui n'ont pas encore été réquisitionnés pour les armées du roi. J'ai aussi ordre de fouiller partout et de m'enquérir de Godith, fille du traître Fulke Adeney ; on croit qu'elle se cache toujours à Shrewsbury.

Robert releva ses fins sourcils argentés et son long nez aristocratique frémit.

— Vous ne pensez quand même pas la trouver chez nous ? Je vous assure qu'elle n'est pas à l'hôtellerie, seul endroit où elle pût se trouver décemment.

— C'est une formalité, je vous l'accorde, répondit Courcelle, mais j'ai mes ordres et je ne puis faire de passe-droit.

Les serviteurs laïcs prêtaient l'oreille, à l'écart, silencieux et sur

leurs gardes, ainsi qu'un ou deux élèves mal réveillés et effrayés. Le maître des novices, venu ramener son troupeau dans la bergerie, resta au contraire à écouter, lui aussi.

— Il faut en informer l'abbé, sur-le-champ, dit le prier, superbe et impassible, et il les conduisit aux appartements d'Héribert.

Derrière eux, les Flamands fermaient les portes et installaient un poste de garde, avant de se tourner vers les granges et les écuries.

Cadfael, qui avait passé deux nuits à courir, s'était couché très tard et quand l'invasion commença, il dormait à poings fermés. Il se réveilla seulement pour prime, alors qu'il n'était plus temps de faire quoi que ce soit, sinon sauter dans ses vêtements et descendre à l'église avec les autres. C'est seulement en entendant ce qui se murmurait, en voyant les portes fermées, les Flamands qui traînaient, les enfants aux yeux agrandis par la crainte, et en écoutant le bruit de sabots des chevaux et l'agitation dans la cour de l'écurie, qu'il comprit que pour une fois, les choses avaient été plus vite que lui et qu'il n'avait plus l'initiative. Aucune trace de Godith à l'église parmi tous ces jeunes effrayés. Dès la fin de prime, quand il fut libre de ses mouvements, il se précipita à la cabane de l'herbarium. Le verrou était tiré et la porte ouverte ; les herbes qui séchaient, les mortiers, les bouteilles étaient parfaitement rangés, les couvertures n'étaient plus sur le lit, près duquel se trouvaient un panier de lavande fraîchement cueillie et un ou deux flacons innocemment disposés. Mais nulle trace de Godith dans la cabane, les jardins, les champs de pois le long du ruisseau, où, sur une rive, les grandes meules de chaumes secs, aussi pâles que du lin, attendaient d'être engrangées. Aucune trace non plus d'un gros paquet enveloppé dans une toile de jute probablement encore humide d'avoir séjourné dans la rivière, et qui avait dû passer la nuit sous cette meule blond pâle, ni du petit bateau, retourné maintenant, pour lui servir de cachette. Le bateau, le trésor de FitzAlan avaient disparu sans laisser de traces.

Godith s'était réveillée un peu avant prime ; elle avait une lourde responsabilité qui la rendait mal à l'aise ; elle était sortie sans se méfier pour voir ce qui se passait au portail. Tout avait beau aller vite et sans bruit, il y avait de l'agitation dans l'air et des voix inhabituelles fort éloignées du calme de la vie monastique ; elle en était troublée. Elle s'apprêtait à quitter le jardin clos, quand elle aperçut les Flamands qui descendaient de cheval, fermaient les portes et Courcelle qui s'avancait à la rencontre du prier. Elle s'immobilisa en entendant son nom prononcé avec cette indifférence. S'ils avaient l'intention de tout fouiller, même sa cachette, ils la trouveraient forcément. Interrogée comme tous les garçons, sentant ces regards hostiles sur elle, elle n'arriverait pas à jouer son rôle. Et s'ils la démasquaient, ils pourraient chercher plus loin et mettre la main sur

le précieux dépôt. En outre, il fallait protéger frère Cadfael et Torold, qui était retourné normalement au moulin après l'avoir raccompagnée avec le trésor.

La nuit dernière avait été comme un rêve plein d'aventure et de gaieté et – mais pourquoi ? - d'une inexprimable douceur ; ils s'étaient tous deux cachés, retenant leur souffle jusqu'à ce que l'ombre de Cadfael s'éloignât du pont. Ils détachèrent le petit bateau, et hissèrent les sacs dégoulinants, les enveloppant dans de la toile sèche pour leur donner l'aspect de ceux que portait Cadfael ; leurs mains s'étaient unies sur la chaîne, l'éloignant de la pierre pour étouffer tout bruit ; puis ils avaient doucement remonté le courant jusqu'au ruisseau tout proche en contournant le champ de pois. Cadfael avait également dit de cacher le bateau, car ils risquaient d'en avoir besoin le lendemain soir. Si l'aventure de la nuit dernière avait été comme un rêve, ce matin il fallait se réveiller ; et elle avait besoin du bateau tout de suite.

Aucun espoir de rejoindre Cadfael pour prendre ses ordres ; elle devait immédiatement mettre à l'abri ce dont elle avait la garde. Impossible de passer par les portes. Il n'y avait personne pour lui dire quoi faire, elle était seule responsable. Heureusement, les Flamands ne fouilleraient probablement pas les jardins avant d'avoir pillé les écuries, les granges et les magasins ; elle avait un peu de temps devant elle.

Elle revint rapidement à la cabane, plia les couvertures qu'elle cacha derrière une rangée de pots et de mortiers, transforma le lit en une simple étagère et ouvrit la porte toute grande sur la lumière innocente. Puis elle se glissa vers les meules de chaumes, sortit le bateau de la cachette, et le paquet aussi. Dieu merci, la pente douce du champ était toute vernissée par les tiges coupées et le bateau si léger qu'il glissa sans effort jusqu'au ruisseau. Elle le laissa à terre et revint tirer le trésor qu'elle posa à bord. Elle n'était jamais montée sur ce genre de bateau avant la nuit précédente, mais Torold lui avait appris à utiliser la pagaie et le courant du ruisseau l'aida.

Déjà, un plan germait dans son esprit. Il n'y avait aucun espoir de passer inaperçue, si elle descendait jusqu'à la Severn ; les recherches étaient trop importantes, il y aurait des gardes sur la grand-route, au pont et probablement le long des deux rives. Mais tout près, un large canal, à droite, menait jusqu'au grand moulin de l'abbaye, où le bief, remontant jusqu'à l'étang et aux viviers, faisait tourner la roue et se déversait dans le vivier, avant de retourner au cours principal du ruisseau qu'il accompagnait jusqu'au fleuve. Juste derrière le moulin, s'alignait une rangée de trois maisons d'agrément, appartenant à l'abbaye, avec leurs petits jardins au bord de l'eau, et trois autres, semblables, cachaient les viviers de l'autre côté. La plus

proche du moulin avait été allouée à Aline Siward. Certes, Courcelle avait dit qu'il chercherait la fugitive partout, mais s'il était un endroit dans la clôture qui ne recevrait qu'une visite de pure forme, c'était bien celui-là.

« Nous ne sommes pas dans le même camp. Et alors ? » pensa Godith. Maniant sa pagaie maladroitement, mais obstinément, elle arriva à un chenal plus large et plus calme. » Aline, avec le visage qu'elle a, n'est pas du genre à me livrer à la meute », se dit-elle. » Et puis, est-on vraiment ennemies ? Elle met tout ce qu'elle a à la discrétion du roi et il fait pendre son frère ! Mon père se ferait tuer pour l'impératrice, mais pourvu qu'elle parvienne à ses fins, elle se moque éperdument de ce qui peut lui arriver, à lui ou à ses proches. Je suis sûre qu'Aline était plus près de son frère qu'elle ne le sera jamais du roi, et moi, je me soucie bien plus de mon père et de Torold que de l'impératrice, et je voudrais que le fils du vieux roi ne se soit pas noyé quand ce fichu bateau a coulé, comme ça il n'y aurait pas eu d'histoire d'héritage, Étienne et Maud seraient restés chez eux et nous auraient laissés en paix. »

Le moulin apparut sur sa droite, mais aujourd'hui la roue était immobile, le bief débordait largement dans le vivier qui s'ouvrait derrière. Le long de la rive opposée, l'eau, à contre-courant, retournait lentement au ruisseau. La berge ici ne s'élevait pas à plus de deux pieds pour être autant que possible au niveau des jardins étroits. Mais si Godith était capable de tirer le paquet sur le rivage, elle pensait qu'elle pouvait en faire autant pour le bateau. Elle attrapa une racine dénudée de saule pleureur qui s'enfonçait dans l'eau, et y fixa son amarre avant d'oser prendre le risque de hisser son trésor sur l'herbe. Il pesait bien lourd, mais elle le fit rouler à la perpendiculaire, puis s'arrangea pour le prendre dans ses bras. Elle pouvait tout juste toucher le bord de l'herbe sans pousser le bateau trop loin. Enfin, le poids s'équilibra et Godith, reconnaissante, le saisit de part et d'autre et pour la première fois, elle versa des larmes qui lui coulèrent sur le visage.

« Je me demande bien pourquoi je me donne tant de mal pour cette saleté », se dit-elle, furieuse, » alors que tout ce qui m'intéresse, c'est Torold et mon père ? Et frère Cadfael ! Je le trahirais si je flanquais le sac au fond de l'eau et que je plante tout là. Il s'en est donné, du mal, pour qu'on s'en sorte, alors, à moi de jouer. Et Torold tient beaucoup à accomplir sa mission. C'est ce qui compte et non pas ce gros sac ! »

Elle se passa sur les yeux et les joues une main sale et impatiente, puis se mit à grimper sur le rivage ; ça ne s'avéra pas facile, car le bateau tendait à tanguer sous ses pieds de toute la

longueur de son amarre ; jurant au lieu de pleurer, elle finit par y arriver, mais elle ne put hisser le bateau sur la berge de peur de le déchirer aux racines pointues. Il faudrait donc le laisser sur place. Elle se mit à plat ventre, raccourcit l'amarre et s'assura que le noeud tenait bien. Puis elle tira ce maudit sac jusque dans l'ombre de la maison et tambourina à la porte.

Ce fut Constance qui ouvrit. Godith se rendit compte qu'il était à peine huit heures et qu'Aline, ayant coutume d'aller à la messe de dix heures, risquait d'être encore au lit. Mais l'inquiétude qui agitait l'abbaye s'était répandue jusque-là ; Aline, debout et vêtue, apparut aussitôt derrière sa servante.

— Que se passe-t-il, Constance ?

Puis elle vit Godith, sale et décoiffée, penchée sur un gros paquet, et elle s'avança, avec une sollicitude inquiète.

— Godric ! Qu'y a-t-il ? C'est frère Cadfael qui vous envoie ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Vous connaissez ce garçon, Madame ? s'étonna Constance.

— Oui, c'est l'aide de frère Cadfael, nous nous sommes déjà vus.

Elle examina Godith de la tête aux pieds, de son regard lumineux, remarqua les traces de larmes, le souffle court, et fit rapidement signe à la servante de s'éloigner. Même silencieux, le désespoir du garçon était patent.

— Entrez vite ! Laissez-moi vous aider avec ce paquet. Constance, ferme la porte !

Elles étaient maintenant en sécurité, entourées de bons murs de bois, et le chaud soleil du matin pénétrait par la fenêtre ouverte à l'est de la maison.

Elles se dévisagèrent, immobiles, Aline très femme dans sa robe bleue et le nuage de ses cheveux d'or, Godith, brune, et mal fagotée avec sa tunique, ses chausses trop grandes, ses cheveux courts en broussaille, son visage fatigué et sali par la sueur, la terre et l'herbe.

— Je suis venue vous demander asile, dit-elle simplement. Les soldats me recherchent. Ils seront récompensés s'ils me trouvent. Je ne m'appelle pas Godric, mais Godith ; je suis la fille de Fulke Adeney.

Aline, stupéfaite, émue, parcourut du regard le beau visage ovale aux traits délicats et le corps mince, mal vêtu. Elle fixa de nouveau le regard décidé qui la défiait et une lueur s'alluma dans ses yeux.

— Vous feriez mieux de me suivre, dit-elle, pratique, jetant un coup d'oeil à la fenêtre ouverte ; allons dans ma chambre, loin de la route. On ne nous dérangerà pas et nous pourrions parler. Je vais vous aider à porter ce sac.

Les deux femmes transportèrent donc le trésor de FitzAlan dans la chambre où même Courcelle, pour ne rien dire des autres, n'oserait

pas entrer. Aline ferma tout doucement la porte. Godith s'assit sur un tabouret près du lit, se sentant soudain très faible après son effort. Appuyant la tête au mur, elle observait Aline.

— Vous savez sûrement, Madame, que je compte au nombre des ennemis du roi. Je ne veux pas vous forcer la main. Vous penserez peut-être qu'il est de votre devoir de me livrer ?

— Vous êtes franche, répliqua Aline. Vous ne me forcez en rien. Je ne sais pas si le roi m'apprécierait plus si je vous livrais. Mais Dieu, non, j'en suis certaine. Et je ne serais pas fière de moi ! Reposez-vous tranquillement. Constance et moi veillerons à ce que nul ne vous approche.

Cadfael s'arrangea pour garder l'air serein pendant prime, la première messe conventuelle, et durant un chapitre sérieusement abrégé, alors qu'il se mettait le cerveau à la torture et se rongeaient les poings. Il avait fait preuve d'une négligence inqualifiable en dormant tandis que l'ennemi prenait l'initiative. Les portes étaient bien fermées, il n'y avait aucune issue. Il lui était impossible de sortir, et Godith n'était sûrement pas passée par là. Il n'avait pas vu de soldats de l'autre côté du ruisseau, mais la rive du fleuve était sans doute gardée. Si Godith avait pris le bateau, où était-elle allée ? Pas en aval, car le ruisseau était à découvert sur quelque distance, et après, impossible d'utiliser le bateau sur un lit aussi rocheux et irrégulier. A tout instant, il s'attendait à entendre les cris qui signaleraient sa capture et donc, chaque moment passé le soulageait un peu. Elle n'était pas bête et apparemment, elle s'en était tirée, Dieu sait comment, en emmenant le trésor qu'ils s'efforçaient de garder et d'expédier en lieu sûr.

Pendant le chapitre, l'abbé fatigué prononça un bref discours désabusé. Il expliqua l'occupation des lieux et signifia aux novices d'obéir aux ordres des officiers royaux avec une dignité stoïque, et d'accomplir leur devoir quotidien autant que possible. Etre privé des biens de ce monde ne pouvait être que bénéfique à ceux qui avaient fait vœu de s'en retirer. Cadfael se sentait au moins un peu rassuré sur le sort de ses cueillettes. Le roi ne prélèverait probablement pas la dîme sur ses herbes et ses remèdes, mais ne refuserait peut-être pas un ou deux tonneaux de vin. Puis l'abbé les laissa aller en leur enjoignant de vaquer tranquillement à leurs occupations avant la messe de dix heures.

Frère Cadfael retourna aux jardins en s'occupant machinalement aux petites tâches en cours, tout en pensant à autre chose. Godith avait très bien pu passer le ruisseau à gué en plein jour et se cacher dans les bois les plus proches, mais elle n'aurait pas été capable de prendre le trésor, trop lourd pour elle et malcommode à transporter.

Sans doute avait-elle préféré effacer toute trace de sa présence et de ses curieuses activités, emportant avec elle le trésor et le bateau. Il était sûr qu'elle n'avait pas dépassé le confluent du fleuve, sinon elle se serait fait prendre. Plus le temps passait, plus il se sentait rassuré. Mais où qu'elle fût, elle avait besoin de lui.

Et il y avait Torold dans son moulin désaffecté, au-delà des champs moissonnés. Avait-il compris ce qui se passait, assez vite pour se cacher dans la forêt ? Cadfael le souhaitait ardemment. En attendant, il ne pouvait que patienter, sans rien montrer de son inquiétude. Mais si cette attente s'achevait avant la fin du jour et qu'il réussissait à rattraper au crépuscule ses deux brebis égarées, il les expédierait vers l'ouest cette nuit même. Ce serait sûrement le meilleur moment, tout aurait été fouillé, les soldats seraient fatigués et heureux de relâcher leur surveillance, et la communauté ne penserait qu'à se plaindre et à renchérir sur la rapacité de l'armée. Les moines, eux, prieraient avec ferveur pour remercier Dieu de la fin de cette épreuve.

Cadfael arriva dans la grande cour à temps pour la messe. Les sacs de grains, pris dans les granges, s'empilaient sur les charrettes de l'armée et les Flamands s'agitaient autour des écuries. Des hôtes effarés, empêchés de continuer leur voyage parce que leurs chevaux valaient la peine d'être réquisitionnés, sortaient tout affolés pour essayer de reprendre leurs bêtes ; mais en vain, à moins de pouvoir prouver qu'ils étaient au service du roi. Seuls les vieux chevaux de retour étaient épargnés. On s'empara aussi de l'une des charrettes de l'abbaye, avec son attelage.

Cadfael vit quelque chose de curieux se produire au portail. Les portes pour les attelages étaient fermées et gardées, mais quelqu'un eut l'audace tranquille de frapper au guichet. Il aurait pu s'agir d'un homme de troupe, d'un courrier du poste de garde de Saint-Gilles ou du camp royal. Le guichet s'ouvrit et par l'ouverture étroite, Aline Seward apparut, grave, son livre de prières à la main, ses cheveux d'or décentement protégés par sa guimpe et son bonnet blanc [9].

— J'ai l'autorisation d'aller à l'église, dit-elle doucement.

Voyant que les gardes comprenaient mal l'anglais, elle répéta, tout aussi aimable, en français. Ils ne voulaient pas la laisser entrer et ils allaient lui fermer la porte au nez, quand l'un de leurs officiers, observant la scène, s'approcha en hâte.

— Messire Courcelle m'a autorisée à assister à l'office, répéta patiemment Aline. Je suis Aline Siward. Si vous ne me croyez pas, demandez-lui.

Apparemment, elle avait déjà eu gain de cause, car après quelques mots rapides, le guichet s'ouvrit et ils reculèrent pour la laisser passer. Elle traversa la grande cour en effervescence, comme si

tout cela faisait partie de la routine, et se dirigea vers le cloître et la porte sud de l'église. Mais elle ralentit le pas, se rendant compte que Cadfael fendait la foule des soldats éparpillés et des voyageurs éplorés pour la croiser à hauteur du porche. Elle le salua gravement pour donner le change, et dès qu'ils furent assez proches, elle lui souffla :

— Rassurez-vous, Godric est en sécurité chez moi.

— Dieu soit loué, et vous aussi ! soupira Cadfael, aussi doucement. J'irai la voir quand il fera noir.

Bien qu'Aline eût utilisé le nom de garçon, son petit sourire discret lui fit comprendre que le pronom féminin ne la surprenait pas.

— Le bateau ? chuchota-t-il.

— Dans mon jardin, tout prêt.

Elle entra dans l'église et Cadfael, le coeur léger comme une plume, rejoignît dignement la procession des moines.

Torold était assis dans la fourche d'un arbre, à l'orée du bois ; il mangeait le reste du pain qu'il avait emporté, accompagné de deux pommes volées à un pommier situé à la lisière de l'abbaye. Regardant vers l'ouest, par-delà la rivière, il apercevait non seulement la haute falaise des murs et des tours du château, mais plus loin à droite, à peine visibles entre les cimes vertes, les tentes du camp royal. A en juger par le nombre de ceux qui s'agitaient en ville et à l'abbaye, le camp lui-même devait être presque vide.

Physiquement, Torold s'accommodait au mieux de cette agitation soudaine ; il en était satisfait et même, mais il ne l'admettrait jamais, surpris. Son esprit l'acceptait moins bien. Il ne s'était encore ni éloigné vraiment, ni donné beaucoup d'exercice, à part grimper à cet arbre touffu et confortable, mais il était ravi de voir que ses muscles lésés ne le trahissaient pas, que sa cuisse, qui ne l'avait guère gêné, se cicatrisait bien et que sa blessure à l'épaule, plus sérieuse, ne l'avait jamais vraiment empêché de se servir de son bras. Mais la pensée de Godith ne le laissait pas en paix, le petit frère s'était trop vite changé en petite soeur, et même en un peu plus. Il faisait certes confiance à Cadfael, mais il ne pouvait pas laisser un moine seul responsable de Godith, si solide qu'il fût. Torold s'agitait nerveusement, tout en continuant à manger ses pommes. Il allait avoir besoin de prendre autant de forces qu'il pourrait.

Une patrouille se déplaçait méthodiquement le long de la Severn, s'interposant entre le fleuve et lui, et il n'osait pas bouger avant qu'elle ait disparu vers l'abbaye et le pont. En outre, il ne savait pas sur quelle distance il lui faudrait longer les faubourgs de la ville pour contourner les gens du roi.

Les bruits venant du pont, portés par l'eau, l'avaient éveillé. Leur sens était évident : des hommes en grand nombre, cavaliers et

fantassins, marchaient lourdement sur une arche de pierre au-dessus de l'onde, et leurs pas, se mêlant, résonnaient tout le long du fleuve. Les poutres du moulin, les canaux qui l'alimentaient lui en renvoyaient l'écho. D'instinct, il s'était levé et vêtu en hâte, ramassant tout ce qui pourrait trahir sa présence, avant de se risquer à sortir. Il avait vu les compagnies se déployer à l'extrémité du pont et il n'avait pas attendu plus longtemps : c'était une opération très sérieuse. Il avait fait disparaître toute trace de son séjour au moulin, jetant dans la rivière tout ce qu'il ne pouvait pas emporter, puis il s'était glissé hors des limites de l'abbaye, loin de la patrouille avançant sur la rive, et il était entré dans les bois en face du château.

Il ignorait la raison de ce ratissage, mais il connaissait fort bien qui risquait de s'y faire prendre et son seul but maintenant était de parvenir jusqu'à Godith, où qu'elle fût, et s'il le pouvait, de s'interposer entre le danger et elle. Mieux encore, de l'emmener en Normandie, où elle serait en sûreté.

Le long de la berge, les soldats se séparèrent pour fouiller les buissons où Godith l'avait découvert. Ils avaient déjà fouillé le moulin abandonné, mais Dieu merci, ils ne trouvaient rien. Maintenant qu'ils étaient presque hors de vue, se sentant en sécurité, il descendit prudemment de son arbre pour s'enfoncer plus avant dans la forêt. Du pont jusqu'à Saint-Gilles, maisons et boutiques s'élevaient sur la route royale qui menait à Londres ; il lui faudrait s'en écarter. Valait-il mieux continuer ainsi vers l'est et traverser la route quelque part après Saint-Gilles, ou attendre et rebrousser chemin quand le calme serait revenu ? Hélas, il ne savait la tournure que prendraient les événements et il s'inquiétait trop pour Godith pour continuer ainsi. Il lui faudrait dépasser Saint-Gilles, probablement, avant d'oser traverser la grand-route et si, après cela, le ruisseau ne présentait pas de difficultés, approcher l'endroit situé en face des jardins de l'abbaye resterait périlleux. Il pouvait se mettre à couvert le plus près possible et se glisser dans les meules de chaumes à la première occasion, puis si rien ne bougeait, gagner l'herbarium, où il n'avait jamais été, et la cabane où Godith se réfugiait pour dormir, depuis une semaine. Oui, mieux valait progresser en décrivant un cercle. Reculer, c'était se retrouver au pont où il y aurait des soldats jusqu'au soir, et peut-être pendant la nuit.

La tâche s'avéra fastidieuse, alors qu'il voulait agir vite. L'invasion soudaine avait fait sortir tous les habitants, effrayés et indignés, et Torold devait éviter de se faire voir dans cette situation, car tout étranger ici, où tout le monde se connaissait, était susceptible d'être abordé et interrogé, en raison de l'inquiétude générale. A plusieurs reprises, il fut contraint de s'attarder à couvert, en attendant que le danger passât. Ceux qui habitaient près de la route avaient été

les premiers touchés et ils tendaient à se disperser pour se retrouver un peu seuls. Ceux qui chaque jour s'occupaient de bétail ou cultivaient la terre loin de la route entendirent le tumulte et s'approchèrent assez pour satisfaire leur curiosité. Pris entre ces deux feux, Torold passa une journée épouvantable à s'énervier et à guetter un moment propice. Enfin, il parvint à contourner le poste de garde dirigé de manière efficace et brutale par Willem Ten Heyt, qui à cette heure avait accumulé une quantité impressionnante de marchandises prises à des voyageurs furieux, et une dizaine de bons chevaux. La ville se terminait là et plus loin, on trouvait des champs et des hameaux. A un demi-mille du poste, on circulait peu et on passait facilement. Torold traversa et, une fois encore, se mit à plat ventre dans un fourré, près du ruisseau, pour examiner les lieux.

La vallée, ici, était étroite et très en pente, aucune maison ne s'y élevait, l'herbe y était laissée aux moutons. Torold descendit jusqu'au fond, passa aisément le bief, sautant de pierre en pierre, pour franchir le ruisseau. Il commença à le suivre, sans trop rester à découvert ; vers l'heure des vêpres, il avait atteint la prairie, en face du champ de pois que Cadfael venait de ramasser. Comme il n'y avait nulle part de cachette, il dut s'éloigner du ruisseau pour se réfugier derrière un bosquet, avant de continuer sa route. D'ici il voyait les toits du couvent par-dessus les murs du jardin, ainsi que le clocher et le toit de l'église, mais rien de ce qui se passait à l'intérieur. La pente pâle dépouillée de ses fruits, les chaumes où Godith et lui avaient abrité le bateau et le trésor moins de vingt heures auparavant, le mur rougeâtre du jardin clos plus loin, le toit d'une grange, tout avait l'air calme. Il lui faudrait soit attendre un peu que tombe le soir, soit saisir la première occasion de traverser le ruisseau au pas de course et se jeter dans une meule de foin de l'autre côté. Là, à cause de leur travail, des gens passaient parfois : un berger ramenant son troupeau, une femme revenant de cueillir des champignons dans les bois ou deux enfants conduisant leurs oies. Il aurait pu les croiser en les saluant poliment, sans qu'il se passât rien, mais il n'osait courir le risque de se faire remarquer en passant le gué et en entrant dans les jardins de l'abbaye. Il n'en aurait pas fallu davantage pour attirer l'attention. Des cris et des ordres, des bruits de roues et de sabots résonnaient encore au fond des jardins, témoignant d'une activité inhabituelle. De plus, un cavalier était bien visible de ce côté du ruisseau ; il se rapprochait petit à petit, surveillant la prairie comme pour s'assurer que nul ne sortirait par cette partie non murée de la clôture. Il semblait pourtant ne pas prendre sa tâche très au sérieux, bercé par le pas tranquille de son cheval. Mais d'un seul cri, d'un seul coup de sifflet, il rameuterait une dizaine de Flamands.

Torold se tapit parmi les buissons et le regarda s'approcher. Le

cavalier était un jeune homme brun, au teint olivâtre, au visage fin, à l'air sûr de lui, montant avec assurance et même arrogance un grand cheval solide à la puissante ossature, mais sans grâce, un cheval pommelé allant de l'isabelle au gris sombre. Le maintien élégant du cavalier et la robe du cheval attirèrent surtout l'attention de Torold. C'était le même cheval qui conduisait la patrouille le long du fleuve, à l'aube, et le même homme qui avait mis pied à terre au moulin, pour examiner le refuge que Torold venait d'abandonner. Il avait alors une demi-douzaine de fantassins sous ses ordres et il était sorti pour les faire entrer à sa suite, puis ils s'étaient rassemblés pour continuer. Torold était certain de l'avoir reconnu. Il avait eu d'excellentes raisons de les surveiller de près, car il craignait, malgré ses précautions, d'avoir oublié un détail capable de mettre l'ennemi sur sa piste. C'était le même cheval et le même homme. Maintenant, il remontait le long du fleuve, le nez au vent, semblait-il, mais Torold ne s'y fiait pas. Il savait que rien n'échappait à ce cavalier, au regard formidablement observateur sous ses apparences nonchalantes.

Mais maintenant, il lui tournait le dos et pour l'instant, personne d'autre ne se manifestait dans les champs en cette fin de journée. S'il s'éloignait suffisamment, Torold pourrait tenter de traverser. Même s'il calculait mal et tombait à l'eau, il ne se noierait pas dans ce ruisseau, et la nuit serait tiède. Il lui fallait traverser, trouver Godith et se rassurer.

L'officier du roi poursuivit sa route, l'esprit en repos, sans tourner la tête. Torold se ramassa, s'élança dans la prairie découverte, puis jusqu'au ruisseau. La chance et l'instinct guidèrent ses pas et il parvint de l'autre côté, dans les pâles champs moissonnés. Comme une taupe cherchant un abri, il se terra dans les chaumes. La journée avait été fertile en événements et il ne fut pas surpris de constater la disparition du bateau et du trésor. Bon ou mauvais présage ? Il n'en savait rien. Il attira les éteules dispersées autour de lui ; dans la chaleur du soleil, elles formaient une dure dentelle crémeuse où il se coucha, haletant, observant le cavalier à travers cette résille.

Et lui aussi s'était arrêté, immobilisant le cheval pommelé, l'oeil fixé sur le courant comme si son petit doigt l'avait averti de quelque chose. Pendant un instant il resta immobile, toujours aussi calme, mais sur ses gardes.

Retenant son souffle, Torold le fixait. Il ne se pressait pas, chevauchant d'un pas calme en toute innocence, n'ayant rien d'autre à faire qu'à aller et venir pour tuer le temps. Mais il arrêta son cheval en face des champs de pois qu'il étudia longuement, s'attardant tout particulièrement sur les chaumes défaits. Torold crut voir un sourire discret apparaître sur le visage sombre ; il pensa même voir la main tenant la bride lui adresser un petit salut amical. Non, c'était stupide !

Il avait dû rêver ! Car le cavalier continuait vers l'aval, examinant le bief, là où il rejoignait le fleuve, sans jeter un regard en arrière.

Torold s'allongea sur sa couverture improvisée, la tête dans les bras, coulant son corps dans la terre meuble, et s'endormit, épuisé nerveusement. Quand il s'éveilla, la nuit était presque tombée et tout était très calme. Il resta un instant immobile, l'oreille tendue, puis s'avança à pas de loup dans le soir pâle, surplombant la vallée déserte, et grimpa furtivement la pente donnant sur les jardins de l'abbaye. Seule, son ombre se déplaçait parmi les parfums multiples et tout chauds de soleil des herbes de Cadfael. Il trouva la cabane, à la porte obligeamment ouverte sur le crépuscule, et jeta un coup d'oeil inquiet dans la tiède obscurité silencieuse.

— Dieu soit loué ! soupira Cadfael, se levant de son banc pour l'attirer vivement à l'intérieur. Je pensais bien que vous viendriez. J'ai jeté un coup d'oeil à peu près toutes les demi-heures, et enfin, vous voici. Asseyez-vous, détendez-vous, on ne s'en est pas mal sorti.

Mais pour Torold, une seule chose comptait.

— Où est Godith ? demanda-t-il, d'une voix basse et pressante.

Chapitre IX

Godith – si seulement il l'avait su ! - se regardait en ce moment dans le miroir d'Aline, que Constance tenait suffisamment loin d'elle pour qu'elle pût mieux se voir. Lavée et coiffée, vêtue d'une robe d'Aline en brocart marron rehaussé de fils d'or, ses boucles folles maintenues par un fin cercle d'or appartenant à Aline, elle se tournait à gauche et à droite, toute à sa joie de se retrouver femme ; son visage n'était plus celui d'une gamine, mais d'une jeune aristocrate grave et consciente de ses charmes. La douce lumière des bougies la rendait plus mystérieuse à ses propres yeux.

— S'il pouvait me voir ainsi ! dit-elle, pensive, oubliant qu'elle n'avait parlé que de frère Cadfael jusque-là et que même à Aline, elle ne pouvait rien révéler de Torold, excepté son nom ; sur elle-même, elle avait tout dit, elle lui devait bien cela.

— Ah ! Il y a un garçon ? demanda Aline, le regard brillant et complice. Il vous accompagnera ? Où que vous alliez ? Non, je ne dois pas vous questionner, ce ne serait pas juste. Mais pourquoi ne porteriez-vous pas cette robe pour lui ? Une fois partis, rien ne vous oblige à voyager vêtue en garçon.

— J'en doute, rétorqua Godith à regret. Pas là où nous allons.

— Alors, emportez-la. Vous pourrez la mettre dans votre grand paquet. J'en ai d'autres, et si vous partez sans rien, vous en aurez besoin quand vous serez en sécurité.

— Si vous saviez comme vous me tentez ! Vous êtes bonne ! Mais je ne puis accepter. Nous serons suffisamment chargés, au moins au début. Mais je vous remercie, et je n'oublierai jamais.

Par plaisir, aidée de Constance, elle avait essayé toutes les robes d'Aline et à chaque fois, elle se représentait le visage de Torold – qui ne s'attendait pas à cela – empreint d'une respectueuse stupeur. Et alors qu'elle ne savait ni où il était, ni ce qu'il faisait, elle passa un après-midi merveilleux, sûre d'elle et de lui. Il la verrait certes richement vêtue, portant d'autres belles robes, des bijoux. Ses cheveux, longs de nouveau, seraient tressés et maintenus aussi par un beau cercle d'or comme celui d'Aline. Puis elle se revit assise à côté de

lui, partageant fraternellement les prunes dont ils jetaient les noyaux dans la Severn, et elle rit. A quoi bon faire jamais des manières avec Torold ?

Elle enlevait le cercle de ses cheveux, quand elles entendirent soudain frapper discrètement à la porte d'entrée, et pendant un moment, les femmes s'immobilisèrent, se regardant affolées.

— Compteraient-ils aussi fouiller cette maison ? murmura Godith, étonnée et choquée. Vous aurais-je mise en danger ?

— Non ! Quand ils sont venus, Adam m'a assuré qu'on ne me dérangerait pas ce matin, répondit Aline, en se levant énergiquement. Restez ici avec Constance et verrouillez la porte. J'y vais. Serait-ce frère Cadfael qui vient déjà vous chercher ?

— Non, sûrement pas, ils surveillent encore partout.

On avait frappé très respectueusement, mais Godith n'en resta pas moins immobile derrière la porte, écoutant, l'oreille aux aguets, les bouts de phrase qui lui parvenaient de l'extérieur. Aline avait fait entrer son visiteur, dont la voix grave exprimait l'ardeur et la courtoisie.

— Adam Courcelle ! souffla Constance, avec un sourire connaisseur. Il est si amoureux qu'il ne peut pas s'éloigner d'elle !

— Et elle, Aline ? murmura Godith, curieuse.

— Qui sait ? Elle, non, pas encore.

C'est cette même voix que Godith avait entendue ce matin, à la porte ; il s'adressait aux serviteurs laïcs et au portier sur un ton bien différent. Mais ces obligations ne sont agréables pour personne et peuvent même mettre de mauvaise humeur un homme avenant d'ordinaire. Celui qui s'intéressait à la tranquillité d'esprit d'Aline avec ce dévouement et cette considération était peut-être le vrai Adam Courcelle.

— J'espère que ce remue-ménage ne vous a pas trop dérangée, disait-il. Mais vous pouvez être tranquille, c'est fini maintenant.

— Nul ne m'a molestée, l'assura calmement Aline. Je n'ai pas à me plaindre, vous avez été plein d'attentions. Mais je suis désolée pour ceux dont on a pris les biens. S'est-il passé la même chose en ville ?

— Oui, reconnut-il à regret, et ça continuera demain, mais l'abbaye peut être tranquille maintenant. Nous avons fini.

— Vous l'avez trouvée ? La fille que vous aviez ordre de rechercher ?

— Non, on ne l'a pas trouvée.

— Que diriez-vous, demanda délibérément Aline, si je vous avouais que j'en suis heureuse ?

— Je dirais que je n'en attendais pas moins de vous et que je vous respecte pour cela. Je vous sais incapable de vouloir du mal à qui que ce soit, surtout à une jeune fille innocente. J'ai tant appris sur

vous, Aline.

Il y eut un bref silence lourd et quand il répéta » Aline », sa voix était si basse que Godith ne put saisir ce qu'il disait. Elle n'y tenait pas d'ailleurs, tant il y avait d'intimité pressante dans son intonation. Mais au bout d'un moment, elle entendit Aline lui répondre avec douceur.

— Ne me demandez pas trop de compréhension ce soir, la journée a été harassante pour tant de gens. Je ne peux m'empêcher de me sentir aussi lasse que vous l'êtes certainement. Laissez moi dormir ce soir, nous reparlerons de tout cela demain, le moment sera mieux choisi.

— Certes ! dit-il, parlant de nouveau en soldat qui reprend le collier. Pardonnez-moi, ça n'était pas le moment. La plupart de mes hommes sont déjà dehors, je vais les rejoindre et vous laisser dormir. Il y aura encore des allées et venues de soldats et de charrettes pendant un quart d'heure environ, et après, tout sera calme.

Les voix s'éloignèrent vers la porte de devant que Godith entendit s'ouvrir, puis se refermer sur quelques phrases inaudibles. Le verrou claqua, puis au bout d'un moment, Aline frappa à la porte de la chambre.

— Vous pouvez ouvrir. Il est parti.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, rougissante, les sourcils froncés, perplexe plutôt que mécontente.

— Il semble, commença-t-elle en souriant (et Adam Courcelle se serait réjoui de voir son sourire), que je ne lui aie pas porté tort en vous donnant asile. Il est soulagé, je crois, de ne pas vous avoir trouvée. Ils s'en vont. C'est fini. Il ne nous reste plus qu'à attendre la nuit... et frère Cadfael.

Dans la cabane de l'herbarium, Cadfael nourrit, rassura et soigna son patient. Torold, une fois qu'il eut une réponse satisfaisante à sa première question, s'allongea sans protester sur le lit de Godith et laissa Cadfael lui panser de nouveau l'épaule et la cuisse, même si la blessure se refermait bien.

— Si vous devez partir pour le pays de Galles cette nuit, dit-il, il vaut mieux ne prendre aucun risque, et cette plaie pourrait se rouvrir très facilement.

— Cette nuit ? dit Torold, tout heureux. Cette nuit, vraiment ? Elle et moi ? Tous les deux ?

— Certainement, et il est grand temps. Je commence à ne plus pouvoir supporter cette tension, déclara Cadfael, mais il avait l'air plutôt satisfait. Non que je sois fatigué de vous, mais tout de même, je me sentirai mieux quand vous aurez pris la route qui mène chez Owain Gwynedd. D'ailleurs, je vous remettrai un signe de reconnaissance pour le premier Gallois que vous rencontrerez. Même

si vous avez déjà une lettre de recommandation de FitzAlan pour Owain, qui est un homme de parole.

— Une fois partis, promet Torold de tout coeur, je prendrai grand soin de Godith.

— Et elle de vous. Je veillerai à ce qu'elle ait un pot de cet onguent que j'ai utilisé pour vous soigner, et d'autres objets dont elle peut avoir besoin.

— Et dire qu'elle s'est occupée toute seule du bateau et de son chargement, murmura Torold, plein d'affection et de fierté. Combien de filles auraient su garder la tête froide et s'en tirer aussi bien ? Et cette jeune dame qui l'a accueillie ! Et qui vous a si bien tenu au courant ! Croyez-moi, frère Cadfael, il y a des femmes remarquables dans ce comté ! Mais comment allons-nous la sortir de là ? reprit-il après un silence méditatif. Il y a peut-être encore des gardes. De toute manière, ce ne serait pas très malin qu'on me voie sortir par le portail ; le portier n'ignore pas que je ne suis pas entré par là. Et le bateau est là-bas, pas ici.

— Taisez-vous un peu, protesta Cadfael, en finissant de le panser. Laissez-moi réfléchir. Et vous ? Votre journée ? Vous vous en êtes bien tiré, ce me semble, plutôt à votre avantage. Vous n'avez dû laisser aucune trace suspecte, car on n'a pas parlé du vieux moulin. Apparemment, vous les avez semés rapidement.

Torold lui raconta cette interminable journée, dangereuse et pourtant si ennuyeuse, où il n'avait cessé de marcher, de s'arrêter, de courir et de se cacher, de se hâter et de traîner.

— J'ai vu la compagnie qui a ratissé la berge et le moulin ; il y avait six fantassins et un officier à cheval. Mais je m'étais assuré de n'avoir rien laissé derrière moi. L'officier est d'abord entré, seul, et puis il a appelé ses hommes. Je l'ai revu ce soir, se rappela-t-il, soudain frappé par cette coïncidence, au moment où j'ai traversé le ruisseau à gué, quand je me suis caché dans le foin. Il patrouillait sur la rive d'en face, entre le fleuve et le bief. Je l'ai reconnu à sa façon de se tenir en selle, à son cheval aussi. J'ai traversé quand il me tournait le dos et quand il est revenu vers l'aval, il s'est arrêté et il a regardé l'endroit précis où j'étais caché. J'aurais juré qu'il m'avait découvert. On aurait dit qu'il me regardait droit dans les yeux. Et il souriait ! J'étais sûr qu'il m'avait découvert. Puis il s'est éloigné. En fin de compte, il n'a pas pu me voir.

— Vous l'avez reconnu à son cheval, demanda Cadfael, pensif, rangeant ses médicaments. Qu'avait-il de si remarquable ?

— La taille et la robe. C'est un grand cheval, maigre et solide, qui fait de longs pas ; il a une robe pommelée qui va de l'isabelle à un dos et une arrière-main presque noirs.

— Et l'homme ? Cadfael frotta son nez brun et camus, puis se

gratta la tonsure.

— Il était jeune, à peine plus âgé que moi. Brun et mince. J'ai surtout vu ses vêtements et sa façon détendue de monter ce cheval qui a sûrement la bouche dure. Mais je l'ai aperçu ce soir. Il a un visage mince, aux arêtes nettes, avec des yeux et des sourcils noirs. Il siffle, ajouta Torold, tout surpris de se rappeler ce détail. Très doucement.

Tiens donc ! Cadfael aussi s'en souvenait. Et du cheval aussi, qui était resté dans les écuries de l'abbaye, alors que son propriétaire en avait fait partir deux autres meilleurs de surcroît. Il avait dit qu'il voulait bien en sacrifier deux, pas tous les quatre, et pas les meilleurs. Cependant, il avait choisi et continuait à monter l'un des deux qui restaient, et l'autre était sûrement encore à sa disposition. Il avait donc menti. Le roi lui avait déjà donné un poste, et dans la fouille d'aujourd'hui, il était en service. Mais il le faisait avec discernement. Qui donc avait choisi pour lui ?

— Et vous craignez qu'il ne vous ait vu traverser ?

— Quand j'ai été bien caché, j'ai regardé, il s'est retourné vers moi. J'ai cru qu'il m'avait vu bouger du coin de l'oeil.

« Celui auquel je pense a des yeux à facettes », se dit Cadfael, » et ce qu'il ne voit pas n'est pas digne d'intérêt. »

— Il s'est arrêté, vous a regardé, et puis il est reparti ? se borna-t-il à dire.

— J'ai même cru qu'il levait la main de bride pour me saluer, admit Torold, souriant de sa propre crédulité. Mais à ce moment, j'imaginai sans cesse des choses, tant j'étais impatient de rejoindre Godith. Puis il m'a tourné le dos et il est reparti, toujours aussi calme. Non, croyez-moi, il ne m'a pas vu.

Très étonné, Cadfael se demanda ce que tout cela signifiait. Il commença à le deviner au moment où le crépuscule céda à la nuit. Il ne faisait pas complètement noir, le soleil s'était simplement couché, laissant derrière lui, à l'ouest, de légers rayons verdâtres ; il ne comprenait pas encore tout, mais c'était une confirmation prometteuse de ce qu'il entrevoyait peu à peu.

— Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? demanda Torold, craignant d'avoir mis en danger tous ceux qui approchaient Godith.

— Ne craignez rien, le rassura Cadfael. Tout va bien, mon petit, ne vous en faites pas. Je commence à y voir clair. Ah, il est l'heure de complies. Tirez donc le verrou derrière moi, allongez-vous sur le lit de Godith et dormez une heure ou deux. Vous en aurez besoin d'ici l'aube. Je reviendrai dès que l'office sera fini.

C'est ce qu'il fit, non sans avoir pris le temps de passer par les écuries. Comme il s'y attendait, ni le cheval pommelée, ni le goussaut aux reins larges n'étaient dans leur stalle. Une innocente visite à

l'hôtellerie confirma que Hugh Beringar n'était pas non plus dans les salles réservées aux gentilshommes, ni ses gens d'armes dans celles réservées aux serviteurs. Le portier se souvenait que trois d'entre eux étaient sortis peu après le retour de Beringar, qui avait terminé son service de jour, et qu'il les avait tranquillement suivis, une heure après environ.

« Tiens ! Voyez-vous ça ! » se dit Cadfael. » Il a fait le pari que c'est pour ce soir et il est prêt à jouer quitte ou double. Eh bien, puisqu'il a l'audace et la finesse d'anticiper mes mouvements, voyons si je peux en faire autant ; moi aussi, je vais parier.

« Bon, commençons : Beringar savait depuis le début que le roi avait accepté ses services et que ses chevaux ne risquaient rien ; donc, il voulait les mettre ailleurs parce que cela l'arrangeait. Pourquoi voulait-il aussi que je conspire avec lui ? S'il en avait vraiment eu besoin, il aurait pu trouver un endroit lui-même. Non, il voulait que je sache exactement où étaient les chevaux, et que je puisse les prendre. Il savait que je devais faire sortir deux personnes de la ville pour qu'elles échappent au roi et que je sauterais sur une telle occasion. Les deux chevaux étaient un appât, pour que je mette le trésor au même endroit, prêt à être emporté. Ainsi, nul besoin de chercher les fugitifs, il n'avait qu'à s'asseoir et à attendre que je les amène à la grange dès que possible, ainsi il aurait tout sous la main pour faire d'une pierre deux coups.

« Il s'ensuit donc qu'il nous attend cette nuit, et cette fois, il aura ses hommes avec lui. »

Mais il y avait encore des détails gênants. Pourquoi Beringar avait-il fait semblant de ne pas voir où Torold se cachait ce soir ? Parce qu'il ne savait pas à ce moment-là où se cachait Godith et que si Torold restait libre, il le mènerait à elle ? Admettons. Mais en réfléchissant bien, Cadfael finit par se dire qu'il avait probablement aussi percé à jour le déguisement de Godith et qu'il savait très bien où trouver sa fiancée disparue. Il n'y avait pas moyen d'en sortir. Alors, s'il se doutait que Godric était Godith et qu'un homme de FitzAlan se cachait dans le vieux moulin, une fois sûr que Cadfael avait récupéré le trésor, il aurait très bien pu revenir en force et remettre les deux fuyards et le trésor au roi. Celui-ci en aurait été ravi et reconnaissant. S'il avait préféré agir discrètement, c'est qu'il avait autre chose en tête. Par exemple, de s'emparer de Godith et de Torold et de les livrer au roi contre récompense, mais l'or de FitzAlan ne retournerait pas à Shrewsbury, il le confierait à ses hommes ou mieux, il l'emmènerait lui-même, pour lui-même, dans son château. En ce cas, les chevaux ne serviraient pas seulement à duper le vieux moine, mais aussi à transporter secrètement le trésor directement à Maesbury, sans avoir à s'approcher de Shrewsbury.

Ceci, naturellement, laissait supposer que Beringar n'était pas l'assassin de Faintree. Car s'il l'était, il y aurait une différence importante dans son plan. Il veillerait à ce que Godith serve bien d'appât et que Torold Blund soit pris mort et non vif. Mort, et donc silencieux. Un second meurtre pour cacher le premier. Voilà tout.

Perspective peu réjouissante, songea Cadfael, que cette menace laissait en définitive assez froid. Car bien sûr, il y avait peut-être une autre interprétation, totalement différente. Pas peut-être, sûrement ! ou je ne m'appelle plus Cadfael, et on ne m'y reprendra plus à me frotter à un jeune homme intelligent !

Il retourna à l'herbarium, l'esprit en paix, prêt à passer une autre nuit blanche. Torold, bien réveillé, tira le verrou dès qu'il reconnut Cadfael.

— Est-il l'heure ? demanda-t-il. Y a-t-il moyen d'arriver à la maison à pied ?

Il serait sur des charbons ardents tant qu'il ne l'aurait pas vue et touchée, et qu'il ne se serait pas assuré qu'elle était libre et qu'il ne lui était rien arrivé.

— On peut toujours y arriver. Mais il fait encore trop clair et il y a encore trop de remue-ménage ; alors, asseyez-vous et reposez-vous tant que c'est possible ; vous aurez à porter quelque chose de lourd avant de retrouver les chevaux. Il faut que j'aille au dortoir avec les autres, et puis au lit ! Ne vous inquiétez pas, je vais revenir. Une fois dans nos cellules, ce n'est pas difficile de sortir. Je suis près de l'escalier de nuit ; le Prieur est à l'autre bout et il dort comme une souche. Auriez-vous aussi oublié la porte paroissiale de l'église, qui donne sur la Première Enceinte ? La seule porte hors les murs. C'est tout près de chez Dame Siward, et si on passe devant sa loge, croyez-vous que le portier remarque tous ceux qui sont dehors un peu tard ?

— Dans ce cas, Aline a très bien pu aller à l'office par cette porte, comme les autres laïcs, remarqua Torold, admiratif.

— Parfaitement ; mais alors, il lui aurait été impossible de me parler ; en outre, elle a préféré profiter de sa situation auprès de Courcelle et montrer aux Flamands qu'elle n'était pas n'importe qui ; elle est maligne. Oh, votre amie n'est pas mal non plus, jeune homme, et j'espère que vous serez bon pour elle, mais Godith commence tout juste à se rendre compte de sa valeur, de ce qu'elle peut faire, et croyez-moi, bientôt ce sera une autre Godith.

Torold sourit dans la pénombre tiède de la cabane, sûr, malgré son inquiétude, qu'il n'y avait qu'une seule Godith.

— Vous avez dit, rappela-t-il, que le portier ne ferait sûrement pas attention aux gens qui rentrent tard chez eux, mais un Bénédictin, à cette heure-ci, risque de lui paraître louche.

— Qui a parlé d'un Bénédictin traînant dehors à pareille heure ?

C'est vous qui irez chercher Godith. La porte paroissiale n'est jamais fermée et la loge est si près que c'est rarement nécessaire. Je vous ferai sortir le moment venu. Allez à la dernière petite maison près du moulin, amenez Godith et le bateau depuis le vivier jusqu'à l'endroit où l'eau retourne au ruisseau, je vous attendrai là.

— La dernière maison des trois situées de notre côté, murmura Torold, rayonnant même dans le noir. Je la connais.

La chaleur de sa gratitude et de son bonheur illumina la cabane. L'odeur des herbes aromatiques lui montait à la tête ; ce serait donc lui et personne d'autre qui irait chercher Godith pour l'emmener, ce qui semblait tellement plus beau qu'un simple mariage de fuyards.

— Vous serez sur la rive, du côté de l'abbaye, quand on arrivera ? reprit-il.

— Oui, et ne partez pas sans moi ! Allongez vous donc pendant une heure et ne poussez pas le verrou, au cas où vous dormiriez profondément. Je reviendrai quand tout sera calme.

Le plan de Cadfael se révéla parfait. La journée avait été si rude que chacun fut heureux de tirer ses volets, d'éteindre les bougies, de se barricader pour la nuit et de s'endormir. Torold, bien réveillé, lui, attendait le retour de Cadfael. L'un suivant l'autre, dans l'univers calme des intervalles entre les offices, ils traversèrent les jardins, la petite cour entre les appartements de l'abbé, et pénétrèrent dans le cloître, puis dans l'église, par la porte sud. Ils n'échangèrent pas un mot avant de rentrer dans l'église, épaule contre épaule sous la grande tour, et ils poussèrent la porte ouest. Quand elle fut entrouverte, Cadfael tendit l'oreille. Regardant attentivement, il vit que les portes sombres de l'abbaye étaient fermées : seul le guichet tel un mince rayon de lumière dans la nuit, demeurait ouvert.

— Tout est calme. Allez, maintenant. Rendez-vous au ruisseau.

Le garçon se glissa par l'étroite ouverture et, s'éloignant de la porte, gagna le milieu de la route d'un pas léger comme s'il venait de l'un des sentiers près du champ de foire aux chevaux. Cadfael referma la porte, pousse par pousse. Sans se presser, il repartit comme il était venu, sous la lumière solitaire des étoiles, par le jardin et le champ. Prenant à droite, il descendit le long de la rive du ruisseau jusqu'à ce qu'il fût impossible de continuer. Puis il s'assit dans l'herbe, parmi les vesces du bord de l'eau, pour attendre. La nuit d'août était calme et tiède, avec juste assez de brise pour faire parfois frémir les buissons, soupirer les arbres et couvrir le bruit léger du pas d'hommes prudents et expérimentés. Mais on ne les suivrait sûrement pas cette nuit. A quoi bon ? Celui qui aurait pu les suivre était déjà à son poste, au bout de la route, à les attendre.

Constance ouvrit la porte ; l'apparition de ce jeune homme en habits civils, alors qu'elle attendait un moine, la fit sursauter et la réduisit au silence. Mais Godith était là, tendue, brûlant d'impatience ; poussant un bref cri inarticulé, presque inaudible, elle passa devant elle, se jeta dans les bras du garçon et se serra contre lui. Puis elle redevint Godric, mais pour lui, elle serait toujours Godith, qu'il n'avait encore jamais vue vêtue en femme. Elle se pressait contre lui, riant et pleurant, se pelotonnait, le grondait et le menaçait tout à la fois, touchait tendrement son épaule bandée, réclamait des explications sans le laisser parler... Puis, soudain silencieuse, elle leva vers lui un visage apaisé, attendant un baiser. Stupéfait, ravi, Torold l'embrassa.

— Vous devez être Torold, dit Aline depuis le fond de la pièce, si calmement qu'elle en savait certainement plus maintenant sur leurs relations que lui-même. Ferme la porte, Constance, tout va bien.

Elle le regarda des pieds à la tête, cherchant à deviner ses qualités, attitude dictée par sa propre expérience récente, et il lui plut.

— Je savais que frère Cadfael ferait signe, reprit-elle. Godith voulait repartir tout de suite, mais je m'y suis opposée. Il a dit qu'il viendrait. Je ne savais pas qu'il vous enverrait, vous. Mais le messager de Cadfael est le bienvenu.

— Elle vous a parlé de moi ? interrogea Torold, rougissant légèrement à cette idée.

— Seulement ce que j'avais besoin de savoir. Elle est la discrétion même ; moi aussi, déclara gravement Aline. Si frère Cadfael attend, reprit-elle, rougissant légèrement, elle aussi, les yeux brillants (mais c'était plutôt dû à l'excitation et au plaisir que lui causait son activité clandestine, regrettant à moitié de la voir se terminer si tôt), si frère Cadfael attend, il ne faut pas traîner. Plus vous aurez fait de chemin avant l'aube et mieux ce sera. Voici le paquet qu'a apporté Godith. Attendez ici, le temps que je vérifie si tout est calme dans le jardin.

Elle se glissa dans la nuit douce et s'immobilisa au bord du vivier, tendant l'oreille. Elle était sûre qu'il ne restait pas de gardes ; à quoi bon ? Ils avaient fouillé partout et pris tout ce qu'on leur avait demandé de prendre. Mais dans les maisons d'en face, quelqu'un pourrait être encore debout. Non pourtant, il n'y avait plus de lumière, il lui sembla même que les volets étaient tirés, malgré la tiédeur du soir, de crainte qu'un Flamand solitaire ne revînt se servir, prenant prétexte de ce qui s'était passé pendant la journée. Même les branches du saule pendaient immobiles, protégées de la brise légère qui agitait l'herbe, au bord de l'eau.

— Venez ! souffla-t-elle, entrouvrant la porte. Tout est calme. Suivez-moi bien, la pente est rude.

Elle avait même pensé à troquer sa robe claire contre une robe

sombre, dans l'après-midi, pour mieux passer inaperçue. Torold tira le sac contenant le trésor de FitzAlan par la corde qui le maintenait fermé, et il repoussa fermement la tentative de Godith de vouloir le porter avec lui. Miracle ! elle ne protesta pas et, très calme, trotta devant lui jusqu'à l'endroit où se trouvait le bateau, au bout de sa courte amarre, à demi caché par les branches du saule pleureur. Aline se pencha juste au bord de l'eau et, le corps incliné, rapprocha la barque qu'elle maintint fermement, car il y avait une dénivellation de deux pieds entre eux et l'eau. Cette digne jeune fille, jusque-là cloîtrée, était tout heureuse d'apprendre aussi vite à prendre des décisions et à se rendre compte de tout ce dont elle était capable.

Godith se glissa dans le bateau et des deux bras, elle équilibra le sac de toile entre les bancs de nage. Le bateau, conçu pour deux personnes au plus, s'enfonça dans l'eau quand Torold fut lui aussi à bord, mais la frêle embarcation flottait bien et devait être solide ; elle les mènerait à bon port, comme elle l'avait déjà fait.

Godith se pencha et embrassa Aline qui était toujours à genoux dans l'herbe de la rive. Il était trop tard pour la remercier encore de vive voix, mais Torold baisa la petite main soignée qu'elle lui tendit, puis détacha le bout de l'amarre qu'il jeta à bord, et le bateau s'éloigna doucement de dessous la rive, pour s'abandonner aux tourbillons du courant, et regagner l'endroit du ruisseau où se formait le bassin. Le bief du moulin s'empara de leur esquif, lui imprimant une douce accélération, comme s'il les poussait ; Torold releva sa pagaie et laissa le flot silencieux les sortir du vivier. Quand Godith se retourna, elle ne put voir que la silhouette du saule et, derrière, la maison sans lumière.

Frère Cadfael surgit parmi les hautes herbes comme Torold manoeuvrait le bateau vers la rive de l'abbaye.

— Très bien ! dit-il à mi-voix. Pas de difficultés ? Vous n'avez vu personne ?

— Pas un chat. Maintenant, on vous suit.

Cadfael, pensif, balançait le bateau d'une main.

— Faites passer Godith et le sac de l'autre côté, puis rejoignez-moi. J'aime autant traverser à pied sec.

Quand ils furent tous en sécurité, de l'autre côté du ruisseau, il tira le bateau et le mit sur l'herbe, et Godith s'empressa de l'aider à le cacher dans le bosquet le plus proche. Une fois à couvert, ils prirent le temps de souffler et de se concerter. Le calme de la nuit les entourait et cinq minutes bien employées ici, comme le dit Cadfael, pourraient leur épargner nombre de tracas après.

— On peut parler, mais doucement. Et puisque personne, du moins je l'espère, n'est supposé voir notre sac avant que vous ne soyez partis vers l'ouest, il me semble qu'on pourrait l'ouvrir et se partager

la charge. Les sacs de cavalerie seront bien plus faciles à porter que ce gros paquet.

— Je peux en porter une paire, dit Godith, enthousiaste, près de lui.

— Oui, peut-être, sur une courte distance, rectifia gentiment Cadfael.

Il s'activait à démêler deux paires de sacs noués ensemble de la toile de jute qui les enveloppait. Ils étaient munis de courroies suffisamment larges pour qu'on les porte sur l'épaule et, primitivement, on en avait équilibré le poids pour des chevaux.

— J'avais d'abord pensé qu'on pourrait s'épargner un demi-mille environ, en utilisant le fleuve pendant la première partie du chemin, dit-il, mais nous sommes trois et avec cette coquille de noix, on coulerait sûrement. Et puis, on n'a pas si loin à aller avec ce chargement, un peu plus de trois milles peut-être.

Il équilibra au mieux deux des sacs sur son épaule et Torold prit les deux autres sur son bras valide.

— Je n'ai jamais transporté une telle fortune de toute ma vie, déclara Cadfael, se mettant en route, et je ne dois même pas savoir en quoi elle consiste.

— Ça me fait drôle, répliqua Torold, dans son dos. Elle a coûté la vie à Nick et je ne pourrai même pas le venger.

— Pensez donc à vous et à vos propres soucis, riposta Cadfael. Il sera vengé. Occupez-vous plutôt de l'avenir, et laissez-moi m'occuper de Nick.

La façon dont il conduisait son petit convoi différait de celle qu'il avait employée pour guider Beringar. Au lieu de traverser le ruisseau et de piquer droit sur la grange après Pulley, il prit nettement plus à l'ouest, de façon, quand ils seraient à hauteur de la grange, à s'en trouver à un bon mille plus à l'ouest, plus près du pays de Galles, et protégés par une forêt plus épaisse.

— Et si on nous suivait ? interrogea Godith.

— On ne nous suivra pas.

Il était si sûr de lui qu'elle accepta cette réponse, tout heureuse d'être rassurée, et cessa de poser des questions. Si Cadfael le disait, c'était vrai. Elle avait tenu à porter le sac de Torold sur environ un demi-mille, mais il le lui avait repris dès qu'elle avait commencé à avoir le souffle court et à trébucher. Devant eux, le ciel plus pâle apparaissait dans l'entrelacs des branches. Ils arrivèrent précautionneusement à l'orée d'un grand chemin forestier fait de bonne terre qui coupait le leur, obliquement. Plus loin, leur sentier continuait, un peu plus ouvert sur la nuit qu'auparavant.

— A présent, écoutez-moi bien, dit Cadfael, les arrêtant à

couvert, car il vous faudra retrouver votre chemin sans moi jusqu'à ce point. Le chemin qu'on vient de croiser est une belle route droite construite par les Romains. Vers l'est, à notre gauche donc, on arriverait au pont d'Atcham, sur la Severn. Si vous prenez à droite, vers l'ouest, vous arriverez droit comme une flèche sur Pool et le pays de Galles ; et si vous rencontrez un obstacle, vous n'aurez qu'à prendre plus au sud pour trouver le gué à Montgomery. Une fois que vous y serez, vous pourrez pousser vos chevaux, même si ça monte parfois dur. On va traverser ici, il nous reste un demi-mille pour parvenir au gué du ruisseau. Alors, prenez bien vos repères.

Il était évident que le chemin était plus utilisé, les chevaux y passeraient sans grande difficulté. Le gué auquel ils parvinrent était large et calme.

— C'est là qu'on laisse nos sacs, dit Cadfael. Un arbre au milieu d'une forêt, c'est assez difficile à repérer, mais un arbre isolé près du seul gué qu'il y ait sur ce chemin, on ne peut pas le rater.

— Laisser nos sacs ? s'étonna Torold. Mais n'allons-nous pas directement prendre les chevaux ? Vous avez dit vous-même qu'on ne nous suivrait pas cette nuit.

— En effet. Mais ne perdons pas de temps, ayez confiance en moi et faites ce que je vous dis.

Quand on sait exactement où attendre et qu'on est sûr de la nuit, à quoi bon se fatiguer ? Il joignit le geste à la parole et laissant tomber son sac, chercha des yeux la cachette la meilleure et la plus sûre dans l'obscurité à laquelle il s'était maintenant habitué. Parmi les buissons les plus épais, près du gué, il y avait un vieil arbre rabougri, dont un côté était mort et dont les branches les plus basses plongeaient dans les fourrés. Cadfael y jeta ses sacs et sans mot dire, Torold en fit autant avec les siens, puis il recula pour s'assurer que seuls ceux qui les y avaient cachés pourraient les retrouver. Le feuillage dense les recouvrait entièrement.

— Très bien, approuva Cadfael, satisfait. A partir de maintenant, on va aller un peu vers l'est ; d'ailleurs le chemin sur lequel nous sommes rejoint celui, plus direct, que j'avais pris d'abord. Car il faut arriver à la grange par le bon chemin. Si un petit curieux s'apercevait qu'on s'est approchés du pays de Galles d'un mille, ça n'arrangerait pas nos affaires.

Les épaules légères, ils se rapprochèrent et le suivirent main dans la main, confiants comme des enfants. A présent que la possibilité de partir était plus proche que jamais, ils n'avaient plus rien à dire ; serrés l'un contre l'autre, ils pensaient que tout se passerait bien.

Leur sentier rejoignait le chemin direct qui n'était qu'à quelques minutes de marche de la petite clairière où se dressait la masse de la

grange. Le ciel pâlisait parmi les arbres plus clairsemés. Une petite lumière brilla quelque part dans la maison, faible lueur qui apparut, furtive, entre les planches. Autour d'eux, la nuit silencieuse et calme étendait son manteau.

Frère Anselme leur ouvrit si vite qu'un voyageur venant de Shrewsbury avait dû passer raconter les malheurs de la ville et le tohu-bohu de la journée ; il avait dû ajouter que ceux qui craignaient le pire pourraient bien s'inquiéter et prendre la poudre d'escampette. Rassuré, le moine les attira en hâte à l'intérieur et tout en fermant la porte, regarda, curieux, les deux jeunes gens qui suivaient Cadfael.

— Je m'en doutais ! Je l'avais senti. Je pensais bien que ça serait pour ce soir. Ça se gâte sérieusement chez vous, à ce qu'on dit.

— En effet, reconnut Cadfael, avec un soupir. Je ne souhaite ça à personne. Et surtout pas à ces deux-là. Mes enfants, ces bons frères ont veillé sur votre précieux dépôt et vous l'ont soigneusement gardé. Anselme, voici la fille d'Adeney et l'écuyer de FitzAlan. Où est Louis ?

— Parti seller les chevaux, dit Anselme, dès qu'il vous a vus venir. On a eu dans l'idée toute la journée que vous voudriez accélérer le mouvement. J'ai préparé de la nourriture, au cas où vous viendriez. Ça n'est pas bon de voyager le ventre vide. Il y aussi une flasque de vin à l'intérieur. Voici la besace.

— Bien ! J'ai aussi apporté quelques objets, dit Cadfael, vidant également la sienne. Ce sont des médicaments, Godith sait s'en servir.

Godith et Torold écoutaient, admiratifs. Le garçon était presque muet de reconnaissance et de stupéfaction.

— Je vais aider à seller, proposa-t-il.

Il retira sa main de celle de Godith et se dirigea vers les écuries, parmi les herbes folles de la petite cour. Ces essarts forestiers, incultivables en ces temps troublés, retourneraient bientôt à la forêt. Les étés successifs feraient disparaître ces simples bâtiments de bois au sein de leur végétation luxuriante. D'ici trois à quatre ans, la Forêt Longue reprendrait tout sans laisser de traces.

— Frère Anselme, dit Godith, pleine d'admiration pour ce géant qu'elle regardait de la tête aux pieds, merci de tout coeur pour ce que vous avez fait pour nous deux. Même si c'est probablement pour frère Cadfael que vous nous avez tant aidés. Il m'a servi de maître pendant huit jours et je comprends tout ce qu'il représente. Si je pouvais, j'aimerais en faire autant et même plus pour lui. Je vous promets que nous n'oublierons jamais et que nous chérirons toujours le souvenir de vos bontés.

— Dieu me pardonne, mon enfant, répondit Anselme, charmé et amusé, vous parlez comme un livre saint. Mais quand une jeune femme est menacée, tout homme normal doit faire ce qu'il peut pour la protéger. Et son ami aussi.

Frère Louis sortit des écuries, menant le rouan que Beringar montait quand il avait amené ses chevaux ici, en pleine nuit. Torold suivait avec le noir. Leur robe brillait dans la faible lumière, ils avaient l'air parfaitement soignés, nourris et reposés.

— Et le sac, dit Anselme, d'un ton plein de sous-entendus. Le voici, en parfait état. Moi, j'en aurais plutôt fait deux, ce serait mieux pour les chevaux, mais je n'ai pas cru devoir l'ouvrir. Il est donc resté tel que tu me l'as remis. Moi, je le mettrais sur le cheval qui a le cavalier le plus léger, mais fais à ton idée.

Et ils s'en allèrent tous deux chercher le sac de toile que Cadfael avait apporté quelques nuits auparavant. Apparemment, il y avait des choses qu'on leur avait cachées, tout comme Torold et Godith en avaient accepté d'autres sans comprendre. Anselme sortit de la maison, portant le sac sur ses larges épaules, et le laissa tomber près des chevaux sellés.

— J'ai apporté des courroies pour les fixer à la selle.

Ils y avaient sérieusement réfléchi, ils avaient adapté des boucles aux cordes du sac et ils étaient en train de les fixer quand une lame trancha net les épissures qui tenaient le loquet de la porte, derrière eux.

— Restez où vous êtes ! ordonna une voix sèche, claire et décidée. Que personne ne bouge ! Tournez-vous tous, lentement, et gardez vos mains bien visibles ! Dans l'intérêt de la dame !

Comme dans un rêve, ils se tournèrent, obéissant à cette voix impérative, inquiets, les yeux ahuris. La porte de la palissade était largement ouverte, repoussée vers l'intérieur. Devant le portail se tenait Hugh Beringar, son épée à la main ; et derrière lui, deux archers brandissaient leur grand arc bandé. A en juger par leur oeil et leur main, ils savaient s'en servir et tous deux visaient Godith. La lumière était faible mais suffisante. Ceux qui y étaient habitués n'auraient aucun mal à tirer au but.

— Admirable ! dit Beringar, approbateur. Vous m'avez parfaitement compris. Maintenant, restez où vous êtes et ne bougez pas, pendant que le troisième de mes hommes ferme les portes derrière nous.

Chapitre X

Chacun avait réagi selon sa nature. Frère Anselme, prudemment, chercha son bâton des yeux, mais il était hors de portée ; frère Louis avait les deux mains bien visibles, comme on le lui avait ordonné, mais sa main droite était tout près de l'ouverture de sa robe, là où il cachait son poignard. Godith, d'abord stupéfaite, incrédule, effarée, passa très vite à une colère violente que seules trahissaient la pâleur de son visage et une lueur dans ses yeux. Frère Cadfael, apparemment sous le choc, s'assit, résigné, sur le sac de toile qu'il cacha de sa robe, à supposer qu'on ne l'ait pas remarqué ou qu'on ne lui ait accordé aucune importance. Torold, résistant au désir de dégainer le poignard de Cadfael pendu à sa ceinture, montra ses mains vides, tout en défiant Beringar du regard ; en deux grandes enjambées, il vint délibérément se placer entre Godith et les deux archers. Admiratif, Cadfael sourit intérieurement. Tout à son amour pour Godith, le garçon ne s'était pas rendu compte que les deux flèches auraient eu tout le temps d'arriver au but avant qu'il n'ait pu intervenir, si telle avait été l'intention de ses adversaires.

— Voilà un geste très touchant, reconnut généreusement Beringar, mais fort peu efficace. Je ne suis pas sûr que votre amie soit plus heureuse maintenant. Nous sommes tous des gens sensés ; à quoi bon faire preuve d'héroïsme inutile ? D'ailleurs, à cette distance, Matthieu pourrait vous transpercer tous deux d'une seule flèche, ce qui ne nous avancerait guère, ni vous, ni moi. Pour le moment, je vous suggère d'accepter que ce soit moi qui donne le ton.

C'était d'ailleurs le cas. Même si ses hommes s'étaient abstenus d'intervenir, alors qu'ils auraient pu prendre ses ordres à la lettre, il n'en demeurerait pas moins vrai que nul n'avait la moindre chance de l'attaquer efficacement et de renverser la situation. Une certaine distance les séparait, et aucun poignard ne vole aussi vite qu'une flèche. Torold tendit le bras en arrière pour attirer Godith vers lui, mais elle ne se laissa pas faire. Elle recula brusquement pour se dégager et, refusant la main qui se tendait vers elle, elle s'avança pour affronter et défier Beringar.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-elle. Si c'est moi que vous cherchez, très bien, je suis là, que me voulez-vous ? Je suppose que j'ai encore des terres qui m'appartiennent, qui valent la peine qu'on s'en empare ? Ou peut-être cherchez-vous à faire valoir vos droits et donc à m'épouser ? Même si mon père n'a plus rien, le roi me laissera peut-être mes terres et me donnera à l'un de ses nouveaux capitaines ! Je vaudrais cela pour vous ? Ou s'agit-il seulement de gagner la faveur de Étienne, en me livrant à lui pour attirer dans ses filets des hommes qui valent mieux que vous ?

— Ni l'un, ni l'autre, répliqua Beringar, très calme.

Il contemplait les épaules contractées de sa fiancée et son visage fâché et méprisant, sans dissimuler son admiration.

— J'admets, ma chère, que je n'ai jamais été aussi tenté de vous épouser ; je me rappelais une fillette grassouillette, vous ne lui ressemblez plus du tout. Mais si j'en crois votre regard, vous préféreriez épouser le diable lui-même ; d'ailleurs j'ai d'autres projets et vous aussi, je pense. Non, si nous sommes tous raisonnables, nul besoin de nous disputer. Et si cela peut vous rassurer, je n'ai pas non plus l'intention de lâcher les chiens sur la piste de votre champion. Pourquoi en voudrais-je à un adversaire loyal ? Surtout maintenant qu'il me semble ne pas vous déplaire.

Il se moquait d'elle ; elle s'en rendit compte et se tint sur ses gardes. Son rire n'était même pas méchant, mais elle le trouvait insultant. Ce rire évoquait le triomphe, tempéré d'une légère taquinerie, presque affectueuse. Elle recula d'un pas ; elle lança même un regard anxieux à Cadfael, mais il était assis, les épaules voûtées, apparemment apathique, fixant le sol. Levant de nouveau la tête, elle étudia plus attentivement cette fois Hugh Beringar dont les yeux noirs, pleins d'une admiration désintéressée, ne la quittaient pas.

— Ma parole, dit-elle lentement, tout étonnée, vous pensez ce que vous dites !

— Bien sûr ! Vous êtes venue chercher deux chevaux pour votre voyage. Ils sont là ! Vous pouvez sauter en selle et partir dès qu'il vous plaira, vous et ce jeune écuyer. Personne ne vous suivra. Seuls mes hommes et moi-même connaissons votre présence ici. Mais vous irez plus vite et plus loin, dit-il suavement, si vous ne vous chargez que de ce qui vous est indispensable pour voyager. Ce sac sur lequel frère Cadfael est si négligemment assis, comme s'il croyait simplement avoir trouvé une pierre confortable, ce sac, je le garderai en souvenir de vous, ma douce Godith.

En entendant ces mots, Godith parvint à peine à se contrôler assez pour ne pas de nouveau regarder Cadfael. Elle devait lutter pour éviter que son visage ne la trahisse, pour ne pas éclater de rire, ne pas triompher sous ce coup imprévu et heureux, comme Torold, à

quelques pas derrière elle, qui lui aussi venait de comprendre, et qui s'émerveillait. Voilà donc pourquoi ils avaient jeté les sacs au pied de l'arbre, près du gué, à un mille à l'ouest, sur la route du pays de Galles. Le trésor qu'ils avaient là, ils pouvaient l'abandonner d'un coeur léger, mais il fallait se garder de manifester la plus petite joie, ou tout serait perdu. Et c'était à elle de parfaire leur victoire ; Cadfael lui en laissait la responsabilité. Jamais elle n'avait été soumise à pareille épreuve, et cela marquerait à jamais l'image qu'elle se faisait d'elle-même. Car cet homme qu'elle affrontait valait bien plus qu'elle ne l'avait cru et, soudain, il lui sembla qu'en lui rendant sa parole, elle se montrait aussi généreuse envers lui que lui, envers elle, lui qui la laissait partir et être heureuse avec un autre homme, qui défendait une autre cause, lui qui ne prenait que ce trésor de rien du tout pour sa peine. En échange de deux bons chevaux, pour gagner librement le pays de Galles ! Avec sa bénédiction, en plus ; même s'il n'était pas homme d'Eglise, cela faisait toujours plaisir.

— C'est votre dernier mot, dit-elle (c'était une constatation, pas une question), nous sommes libres de partir !

— Et vite, si vous voulez mon avis. La nuit est encore jeune, mais elle vieillit à chaque minute. Et vous n'êtes pas arrivés.

— Je vous ai mal jugé, déclara-t-elle magnanime, depuis que je vous connais. Vous étiez dans votre droit en cherchant à vous emparer du trésor, tout comme – j'espère que vous le comprendrez – c'était le nôtre de le défendre. Dans un combat loyal, celui qui est vaincu ne doit pas avoir de rancœur. D'accord ?

— Parfaitement ! répondit-il, ravi. Vous êtes un adversaire tel que je les aime. Et je pense que votre jeune chevalier servant ferait bien de vous emmener d'ici avant que je ne change d'avis. Du moment que vous laissez votre bagage...

— Rien à dire, il est à vous, soupira Cadfael, se levant à contrecœur de son siège improvisé. Que voulez-vous que j'ajoute ? Vous l'avez gagné loyalement.

Beringar considéra avec calme le gros paquet qui s'offrait à sa vue. Il reconnaissait la forme du sac que Cadfael avait, depuis la Severn, transporté jusque-là. Il n'avait aucun soupçon.

— Alors, bon voyage, et hâtez-vous ! Il vous reste encore quelques heures d'obscurité.

Et pour la première fois, il regarda Torold en prenant tout son temps, car Torold n'avait pas bronché et il avait laissé la parole à Godith dans des circonstances qu'il n'était pas censé comprendre, en faisant preuve d'une remarquable maîtrise de soi.

— Je vous demande pardon, reprit Beringar. Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Je m'appelle Torold Blund. Je suis écuyer de FitzAlan.

— Dommage qu'on ne se soit jamais rencontrés. Pourtant, je ne regrette pas que nous n'ayons pas eu à en découdre, sinon, je le crains, j'aurais trouvé mon maître.

Mais il rayonnait en disant cela, car il avait eu ce qu'il voulait et en vérité, il ne craignait guère Torold, malgré son allonge plus grande et sa taille plus élevée.

— Prenez bien soin de votre trésor, Torold. Je prendrai soin du mien.

— Embrassez-moi et souhaitez-moi d'être heureuse, comme je le fais pour vous ! dit Godith, calmée maintenant et le regardant de ses grands yeux qui l'interrogeaient encore.

— Bien volontiers ! répondit Beringar.

Il prit son visage entre ses mains et y déposa un baiser sonore. Il l'embrassa longuement, peut-être pour provoquer Torold, mais ce dernier se contenta d'observer la scène sans broncher. Il aurait pu s'agir d'un adieu affectueux mais sans passion entre un frère et une soeur.

— Allez, à cheval, et ne perdez pas de temps ! lança finalement Beringar.

Elle se dirigea d'abord vers Cadfael et lui demanda aussi de l'embrasser, avec dans la voix et le visage un frémissement violent qu'il fut seul à percevoir, provoqué peut-être par les larmes qu'elle réprimait, une irrésistible envie de rire ou les deux. Les remerciements qu'elle lui adressa, à lui et aux frères lais, furent nécessairement brefs, car les émotions qui se mêlaient en elle la gênaient pour parler. Il fallait fuir au plus vite, de crainte de se trahir. Torold s'avança pour lui tenir l'étrier, mais la prenant par la taille, frère Anselme la souleva et la posa délicatement en selle. Ses étrivières étaient trop longues ; il se baissa pour les lui raccourcir, et puis elle le vit la regarder furtivement et lui adresser un bref sourire éclatant ; elle sut que lui aussi avait deviné ce qui se passait et qu'il partageait avec elle une discrète envie de rire. Si son camarade et lui avaient été mis dans le complot depuis le début, ils n'auraient peut-être pas joué aussi bien leur rôle ; mais ils n'avaient pas été longs à saisir ce qui se tramait.

Torold enfourcha le rouan de Beringar et, de sa selle, regarda le groupe, à l'intérieur de la palissade. Les archers ne les menaçaient plus, ils considéraient la scène avec un certain recul amusé et le troisième homme ouvrit grand la porte pour laisser passer les voyageurs.

— Frère Cadfael, je vous dois tant ! Je n'oublierai pas, cria Torold.

— S'il reste une dette, arrangez-vous avec Godith, plaisanta Cadfael. Et attention où vous mettrez les pieds avant de la remettre entre les mains de son père, ajouta-t-il sévèrement. Vous êtes

responsable d'elle devant Dieu, n'en abusez pas.

Le sourire rayonnant de Torold disparut presque aussitôt. L'instant d'après, il s'éloignait, Godith derrière lui, au trot vif de leurs montures. Ils franchirent le portail, passèrent dans la clairière lumineuse et pénétrèrent dans une zone d'ombre, entre les arbres. Le grand chemin était tout près, ainsi que le gué du ruisseau où les sacs attendaient. Cadfael resta à écouter le doux bruit assourdi des sabots sur la terre meuble ; de temps en temps, on entendait un bruissement de feuilles, puis tous les sons s'effacèrent dans la nuit silencieuse. Quand il sortit de son immobilité attentive, il se rendit compte que tous ceux qui étaient là avaient tendu l'oreille tout aussi attentivement. Ils échangèrent un regard et pendant un moment, n'eurent rien à se dire.

— Si elle arrive vierge chez son père, remarqua alors Beringar, je ne me hasarderai plus à juger homme ou femme.

— Moi, dit sèchement Cadfael, je crois qu'elle arrivera mariée chez son père, et elle fera une bonne épouse. Les prêtres ne manquent pas entre ici et la Normandie. Ce qui lui donnera le plus de mal, c'est de persuader Torold qu'il a le droit de la prendre sans le consentement de son père, mais elle trouvera bien un moyen de l'en convaincre.

— Vous la connaissez mieux que moi, constata Beringar. Moi, je l'ai si peu rencontrée ! Dommage ! ajouta-t-il, pensif.

— Il me semble pourtant que vous l'avez reconnue la première fois que vous l'avez vue avec moi dans la grande cour.

— Oh, vaguement, oui – je n'étais pas sûr alors, mais j'avais compris au bout de deux jours. Ce n'est pas qu'elle ait tellement changé, mais elle s'est beaucoup affinée en devenant ce jeune garçon à la démarche élastique. (Il surprit le regard de Cadfael et sourit.) En réalité, j'étais bien venu la chercher, mais pas pour la livrer à la discrétion de n'importe qui. Je ne la voulais pas pour moi, mais comme vous l'avez dit, j'étais responsable d'elle devant Dieu. Il fallait que je respecte l'alliance contractée par d'autres, afin de la mettre en sûreté.

— J'ai l'impression que vous l'avez fait, déclara Cadfael.

— Moi aussi. Sans rancune de part et d'autre ?

— Non, ni désir de vengeance. Le jeu est fini.

Il se rendit soudain compte qu'il avait l'air battu et résigné qui s'imposait, mais c'était seulement l'agréable fatigue du soulagement.

— Voulez-vous revenir à cheval à l'abbaye avec moi et me tenir compagnie ? J'ai toujours deux chevaux. Mes hommes ont bien mérité de dormir et si vos bons frères veulent bien leur accorder le gîte et le couvert pour la nuit, ils auront tout le temps de nous rejoindre demain. Pour agrémenter leur séjour, voici deux flasques de vin que j'avais dans mes fontes et un pâté. Je craignais d'avoir à attendre plus

longtemps, mais j'étais sûr que vous viendriez.

— Il me semblait bien, dit frère Louis, se frottant les mains avec satisfaction, que malgré toutes ces alarmes inattendues, il n'y avait pas de méchanceté dans l'air, cette nuit. En échange de ces deux flasques de vin et de ce pâté, on se fera un plaisir de leur trouver un lit, et une partie de cartes, si ça leur chante.

S'avançant dans la nuit, un archer amena les deux chevaux restants de Beringar, le grand pommelé aux flancs minces et le robuste goussaut ; calmement, les frères lais et les hommes d'armes déballèrent les vivres et la boisson, et sur l'ordre de Beringar, hissèrent le sac de toile tout de guingois sur la croupe du cheval pommelé ; ils le fixèrent, en l'équilibrant bien, avec les sangles que frère Anselme avait prévues dans une tout autre intention.

— Ce n'est pas que je me méfie de vous, avoua Beringar à Cadfael, mais ma grande brute ne remarquera même pas ce poids en plus. Et son cavalier doit la monter avec une main dure, car elle a la bouche dure et l'esprit de contradiction, et je suis habitué à elle. A dire vrai, je l'aime beaucoup. Je me suis séparé de deux bien meilleurs chevaux, mais ce diable d'enfer est fait pour moi, et je ne le changerais pas pour tout l'or du monde.

Il n'aurait pu mieux exprimer ce que Cadfael pensait du maître. » Ce diable d'enfer est fait pour moi et je ne le changerais pas pour tout l'or du monde. » Il avait joué les espions lui-même, donné généreusement deux bons chevaux pour se libérer de sa dette envers une fiancée à laquelle il ne tenait pas vraiment, s'était livré à toutes sortes de manoeuvres patientes et tortueuses pour mettre la jeune fille en sûreté loin de lui, et s'emparer d'un trésor, ce qui était de bonne guerre. Eh bien, eh bien, on en apprend des choses dans le livre de la vie et en étudiant nos semblables !

Les deux cavaliers chevauchèrent de conserve sur le chemin qu'ils avaient déjà pris une fois, et ils se sentaient encore plus proches l'un de l'autre. Ils allaient sans hâte, empruntant le parcours le plus long, qui convenait mieux aux chevaux ; c'est ainsi qu'ils s'étaient approchés de la grange, la première fois. Indifférente à ces temps troublés et dangereux, la nuit tiède, paisible et douce affirmait calmement la permanence et la stabilité.

— Je crains que vous n'ayez manqué matines et laudes, et la faute m'en incombe, dit Hugh Beringar avec componction. Si je ne vous avais pas pris autant de temps, vous auriez pu être de retour pour minuit. Si vous devez faire pénitence, nous la partagerons.

— Mais nous la partageons déjà, vous et moi, dit Cadfael, sibyllin. Enfin, je n'aurais pu rêver compagnie plus stimulante. Si l'on marche tranquillement, cela compensera mes manquements à la

discipline. Une telle promenade nocturne, aussi calme et paisible, est un plaisir rare.

Ils restèrent silencieux un bout de chemin, perdus dans leurs pensées, mais elles se rejoignirent quelque part, car au bout d'un moment, Beringar dit avec assurance :

— Elle vous manquera.

Il exprimait brusquement la très sincère sympathie qu'il éprouvait. Après tout, pendant ces quelques jours, à force d'observer, il avait appris des choses.

— C'est comme une fibre qu'on m'aurait arrachée du coeur, admit Cadfael sans s'en effrayer ; mais d'autres prendront sa place. C'était une fille remarquable, un garçon remarquable aussi, si je puis me permettre, qui ne boudait pas l'effort. J'espère qu'elle fera une aussi bonne épouse. Le jeune homme est aussi quelqu'un de très bien. Vous avez vu ? Il avait une épaule plus solide que l'autre. L'un des archers du roi a fait de son mieux pour lui en enlever un morceau. Mais Godith s'occupera de lui et ça ira. Ils arriveront en France. Dites-moi, demanda-t-il au bout d'un moment, avec une curiosité candide, comment auriez-vous réagi si l'un de nous, désobéissant à vos ordres, avait fait mine de se battre ?

Hugh Beringar éclata de rire.

— J'aurais eu l'air d'un parfait imbécile, j'imagine, car bien entendu mes hommes n'auraient pas fait la bêtise de tirer. Mais un arc est un puissant instrument de persuasion et après tout, quelqu'un comme moi, qui ne prend pas de risques, aurait pu ne pas plaisanter. Vous ne pensez tout de même pas que j'aurais blessé Godith ?

Cadfael, se demandant s'il était sage de répondre tout à fait franchement, temporisa.

— Si je l'ai cru, j'ai vite compris que j'avais tort. Ils auraient pu tirer avant que Torold ne s'interpose. Non, j'ai tout de suite vu que j'avais tort.

— N'avez-vous pas été surpris que je sache ce que vous aviez apporté à la grange et ce que vous étiez venu chercher cette nuit ?

— De votre part, rien ne saurait me surprendre, dit Cadfael. Vous êtes très malin. J'en déduis que vous m'aviez suivi depuis la rivière, la nuit où je suis venu. Et que vous m'avez proposé de mettre les chevaux là-bas pour deux raisons : m'encourager à transférer le trésor de l'endroit où il était caché et rendre possible l'évasion des deux jeunes, alors que l'or, lui, restait là. La main droite qui se bat contre la gauche, voilà qui vous convient bien. Pourquoi étiez-vous si sûr que ce serait pour ce soir ?

— Ah, si j'avais été à votre place, moi, je les aurais fait partir aussi vite que possible ; le moment était favorable, avec ces recherches qui s'étaient terminées par un échec. Il aurait fallu que vous soyez

stupide pour laisser passer cette chance. Et comme je l'ai compris depuis longtemps, vous n'êtes pas stupide, frère Cadfael.

— Nous avons beaucoup en commun, reconnu gravement Cadfael. Mais une fois que vous saviez que le paquet que je transportais était en sûreté à la grange, pourquoi n'êtes-vous pas tout simplement allé le récupérer et le mettre en lieu sûr ?

— Et dormir dans mon lit pendant qu'ils s'en allaient ? Ne pas faire la paix avec Godith et la laisser partir en France, alors qu'elle me croyait son ennemi, et capable d'une telle bassesse ? Non, je n'aurais pas pu le digérer. J'ai mon orgueil. Je voulais que tout soit clair et qu'il n'y ait pas de rancœur. Et puis, je suis curieux aussi. Je voulais voir le jeune homme dont elle était tombée amoureuse. Le trésor était à l'abri, jusqu'à ce que vous décidiez de le récupérer. Je n'avais pas de raison de m'inquiéter. Et c'était beaucoup plus satisfaisant ainsi.

— Aucun doute là-dessus, acquiesça Cadfael avec emphase.

Ils étaient à l'orée de la forêt, près de la grand-route menant à Sutton ; maintenant ils se dirigeaient au nord, vers Saint-Gilles, très calmes, comme deux amis, ce qui ne semblait pas les surprendre.

— Cette fois, dit Beringar, nous entrerons par la porte, comme des membres ordinaires de la maison, même si l'heure est un peu tardive. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions aller directement à votre cabane du jardin, y passer le reste de la nuit, et voir ce qu'il y a là-dedans. J'aimerais savoir comment Godith a vécu quand elle était sous votre responsabilité et ce que vous lui avez appris. Je me demande où ils sont maintenant.

— A mi-chemin de Poll, ou plus loin. La route est bonne pour la plus grande partie. Oui, venez voir par vous-même ; vous êtes allé en ville vous renseigner à son sujet, n'est-ce pas ? Chez Edric Flesher. Pétronille se faisait des idées épouvantables sur vos mobiles.

— Je m'en doute, dit Beringar en riant. Personne n'était assez bien pour sa protégée, elle m'a toujours détesté. Enfin, maintenant, vous pourrez aller lui dire de ne plus se faire de souci.

Ils avaient atteint la Première Enceinte de l'abbaye ; ils chevauchaient parmi les maisons sans lumière, les sabots de leurs chevaux résonnant étrangement dans le silence. Quelques citadins inquiets entrouvrirent leurs volets pour les regarder passer, mais ils avaient l'air si tranquilles, si paisibles que nul n'aurait pu les soupçonner de penser à mal. Et rassurés, les curieux retournèrent se coucher. Par-dessus le haut mur de clôture, la grande église se dressait sur leur gauche et l'ouverture étroite du guichet apparut dans la masse sombre du portail. Le portier était un frère lai ; un peu surpris d'être réveillé à pareille heure pour laisser entrer deux cavaliers, mais les reconnaissant tous deux, il se dit simplement que l'on avait dû leur confier une mission officielle ; ce qui n'avait rien d'étonnant en ces

temps troublés. Il ne se posait pas de questions, il avait sommeil et il n'attendait pas de les voir arriver aux écuries, où ils s'occupèrent d'abord de leurs chevaux, en bons cavaliers, avant de se diriger vers la cabane du jardin avec leur chargement. Beringar grimaça en le soulevant.

— Vous avez porté ça sur le dos pendant tout le chemin ? demanda-t-il en relevant les sourcils.

— Oui, dit Cadfael, sincère. Vous avez pu le remarquer.

— Voilà ce que j'appelle un bel effort. Que diriez-vous de continuer à le porter jusque chez vous ?

— Je ne me le permettrais pas, protesta Cadfael. Ça vous appartient, maintenant.

— C'est bien ce que je craignais !

Mais il était d'excellente humeur, il avait été à la hauteur de ses aspirations, s'était justifié aux yeux de Godith et il avait mis la main sur le trésor qu'il convoitait ; et malgré sa minceur, il était plus musclé qu'on aurait pu le croire, car il souleva le sac et le porta jusqu'à l'herbarium sans grand effort.

— J'ai du silex et de l'amadou quelque part, annonça Cadfael, qui pénétra le premier dans la cabane. Attendez que je fasse de la lumière, il y a des choses fragiles partout.

Il trouva la boîte, provoqua une étincelle dans le rouleau de tissu charbonneux et alluma la mèche flottant dans la petite coupe pleine d'huile. La flamme, d'abord vacillante, monta, se stabilisa bientôt, et toute droite, immobile, projeta une douce lumière sur les ombres étranges des mortiers, des fioles, des bouteilles et les paquets d'herbes aromatiques séchées qui embaumaient l'air.

— Vous êtes un vrai alchimiste, dit Beringar, impressionné et sous le charme. Et peut-être même un peu sorcier.

Il posa le sac au milieu de la pièce et inspecta les lieux avec intérêt.

— Ainsi, voilà l'endroit où elle passait ses nuits ? reprit-il, observant le lit que Torold avait froissé dans son sommeil troublé et agité. Vous avez fait ça pour elle. Vous avez dû découvrir son secret dès le premier jour.

— Oui, en effet. Ça n'était pas si difficile. J'ai pas mal roulé ma bosse. Voulez-vous goûter de mon vin ? J'utilise des poires quand la récolte est bonne.

— Volontiers ! Buvons à vos succès contre tous vos adversaires – excepté Hugh Beringar.

Il s'agenouilla et dénoua la corde qui fermait le trésor. Un deuxième sac sortit du premier, et un troisième du second. On ne pouvait pas dire qu'il avait l'air très énervé ou particulièrement avide, il montrait seulement une excitation et une curiosité raisonnables. Du

troisième sac dégringola un paquet de chiffon serré de couleur sombre, qui s'étala largement quand la corde qui le maintenait serré fut coupée, et impossible de s'y tromper, deux manches apparurent sur le sol en terre. Une chemise blanche glissa d'un entrelacs de couleur sombre ; en se dépliant, elle révéla trois grosses pierres polies, une ceinture de cuir enroulée, une courte dague dans un étui de cuir. Enfin, du milieu de tout cela, roula quelque chose de dur, de petit, de brillant, qui s'immobilisa en répandant des éclairs jaunes et qui jeta des reflets d'or et d'argent ternis, en s'arrêtant aux pieds de Beringar.

Il n'y avait rien d'autre.

Toujours à genoux, il regardait fixement, muet, ne comprenant rien ; ses sourcils noirs lui remontaient presque jusqu'aux cheveux et ses yeux sombres s'arrondissaient d'étonnement et de consternation. On ne lisait rien d'autre dans son visage qui, pour une fois, ne dissimulait ni repli sur soi-même, ni inquiétude, ni culpabilité. Il se pencha en avant et d'un geste de la main, sépara tous les vêtements mystérieux, les éparpilla, les regarda bouche bée et s'arrêta sur les pierres. Ses sourcils dansèrent, puis revinrent à leur hauteur normale, et un éclair brilla dans ses yeux : il avait compris ; il jeta un regard malicieux à Cadfael, puis éclata d'un rire énorme, authentique, incontrôlable, qui secoua et fit trembler les paquets d'herbes aromatiques au-dessus de sa tête. C'était un bon rire franc, exubérant, et à ce même moment, par contagion, Cadfael se mit à rire aussi fort que lui.

— Quand je pense que je vous ai plaint, hoqueta Beringar, essuyant, comme un enfant, d'un revers de la main, ses yeux pleins de larmes, et pendant tout ce temps, voilà ce que vous me réserviez ! Quel idiot j'ai été ! m'imaginer que je pouvais être plus malin que vous, alors que j'avais déjà presque compris de quoi vous étiez capable.

— Tenez, buvez, ça ira mieux, proposa Cadfael, lui tendant un gobelet plein. Buvons à vos succès, contre tous vos adversaires — excepté Cadfael.

Beringar le prit et but volontiers.

— Très bien. C'est mérité. C'est vous qui avez ri le dernier, mais au moins, j'en ai profité aussi et je ne suis pas près de l'oublier. Maintenant, comment avez-vous fait ? Je vous jure que je ne vous ai pas quitté des yeux. Vous avez bien remonté ce que votre protégé avait immergé. Je vous ai écouté et j'ai entendu le bruit de l'eau sur la pierre.

— Oui, mais je l'ai immergé de nouveau, très doucement, cette fois. L'autre sac était tout prêt dans le bateau. Le bon Godith et son ami l'ont retiré dès que vous et moi nous fûmes suffisamment loin.

— C'est celui-là qu'ils ont maintenant ? demanda Beringar,

momentanément sérieux.

— Oui, et j'espère qu'ils sont à présent au pays de Galles où ils bénéficieront de la protection d'Owain Gwynedd.

— Alors, vous avez tout le temps su que je vous surveillais et que je vous suivais ?

— Vous ne pouviez guère agir autrement, si vous vouliez vous emparer du trésor. Personne d'autre ne vous y aurait conduit. Quand une telle surveillance pèse sur vous, dit Cadfael, le plus simple est de retourner cette situation à votre avantage.

— Vous ne vous en êtes pas privé. Quel beau trésor j'ai là ! répliqua Beringar, et en y repensant, il rit de nouveau. Ah, maintenant, je comprends mieux Godith. Si on se fait battre dans un combat loyal, a-t-elle dit, il ne faut pas avoir de rancune. Eh bien, il n'y en aura pas !

Il examina de nouveau, plus calmement, les objets éparpillés devant lui sur le sol, et après y avoir sérieusement réfléchi, les sourcils froncés, leva les yeux vers Cadfael, tout aussi sérieusement.

— Ces pierres, ces sacs servaient à rendre les deux paquets semblables, dit-il lentement. Jusque-là, je comprends. Mais le reste ? Qu'est-ce que tout cela a à voir avec moi ?

— Ça ne vous évoque rien – je sais, répondit Cadfael. Tout ça n'a rien à voir avec vous, heureusement pour vous et pour moi. Ce sont les vêtements que portait Nicholas Faintree (il se baissa pour ramasser la chemise, la tunique et les chausses qu'il secoua vigoureusement), la nuit où il a été étranglé dans une cabane au milieu des bois, non loin de Frankwell, et jeté parmi les cadavres sous le mur du château, pour qu'on ne se rende compte de rien.

— Votre cadavre en surnombre, murmura Beringar.

— Lui-même. Torold Blund était avec lui, mais ils s'étaient séparés avant l'attaque. Le meurtrier l'attendait aussi, mais là, il a manqué son coup. Torold s'est enfui avec le trésor.

— Oui, ça, je le sais, dit Beringar. Vous en avez parlé, vous et lui, ce soir-là, au moulin. C'est tout ce que j'ai entendu de votre conversation.

Il regarda longuement les pauvres reliques qui avaient été les meilleurs vêtements d'un jeune écuyer, des chausses marron foncé, une tunique couleur feuille morte, puis il dévisagea de nouveau Cadfael. Il ne riait plus à présent.

— Je comprends. Vous avez disposé tout ça pour me tomber dessus, alors que je ne m'y attendais pas et que je cherchais quelque chose de très différent. Afin que je les voie et que la culpabilité m'accable. Si le crime a eu lieu la nuit qui a suivi la prise de la ville, j'étais à cheval tout seul, autant que je m'en souviene. Et j'étais en ville cet après-midi-là ; pour être franc, j'en avais appris de Pétronille

plus qu'elle ne le voulait. Je savais qu'il y avait quelque chose dans l'air et qu'à Frankwell, deux hommes attendaient la nuit pour partir. Ce que je cherchais cependant, en écoutant aux portes, c'était une indication pour situer Godith, et je l'ai eue aussi. Oui, c'est sûr, j'aurais aussi pu être suspect. Mais ai-je la tête de quelqu'un qui commettrait un meurtre, aussi horrible de surcroît, juste pour s'emparer de cette pacotille, que ces deux enfants emportent avec eux au pays de Galles ?

— Pacotille ? répéta Cadfael, d'une voix calme et pensive.

— Oh, je sais que c'est agréable et utile. Mais une fois qu'on en a suffisamment, le reste, c'est de la pacotille. Peut-on le manger, le porter, le monter, s'en servir contre la pluie et le froid, le lire, en faire de la musique ou lui faire la cour ?

— On peut l'utiliser pour acheter la faveur d'un roi, suggéra Cadfael, sans la moindre émotion.

— J'ai la faveur du roi. Il est comme une girouette, parce qu'il a trop de conseillers. Mais si on le laisse tranquille, il sait reconnaître un homme lorsqu'il en voit un. Quand il est en colère et plein de ressentiment, il demande des services peu honorables, mais il méprise ceux qui sont trop prompts à les lui rendre et qui ne lui laissent pas le temps d'y réfléchir à deux fois. J'étais avec lui, dans son camp, une partie de cette soirée-là, il a accepté que je tiennne mes propres châteaux et la frontière pour lui, et que je trouve moi-même les moyens et les hommes pour le faire, ce qui me convient parfaitement. Certes, si l'occasion s'était présentée, j'aurais aimé lui apporter le trésor de FitzAlan, mais ce n'est pas une grosse perte, et c'était un beau combat. Maintenant, répondez-moi, Cadfael, est-ce que je suis, selon vous, du genre à étrangler mon prochain par-derrière, pour de l'argent ?

— Non ! Vu les circonstances, c'était une hypothèse, mais je n'y croyais plus depuis longtemps. Ça ne vous ressemble pas. Vous avez une trop haute idée de vous-même, pour préférer une broutille comme l'or au respect de soi. J'étais aussi sûr qu'on peut l'être (avant de vous mettre à l'épreuve cette nuit) que vous vouliez permettre à Godith de s'échapper et que vous m'en faisiez miroiter la possibilité. Essayer en même temps de mettre la main sur l'or était de bonne guerre. Non, ce n'est pas vous que je cherche. Je vous crois capable de beaucoup de choses, admit-il après réflexion, mais tuer quelqu'un par trahison, voilà qui me semble absolument contraire à votre caractère. Bon, eh bien, vous ne pouvez pas m'aider. Il n'y a rien ici qui puisse vous troubler ou que vous puissiez reconnaître.

— Reconnaître, non, pas vraiment.

Beringar ramassa la topaze jaune dans sa griffe d'argent brisée et la tourna pensivement entre ses doigts. Il se leva et la plaça près de la

lampe, pour mieux l'examiner.

— Je n'ai jamais vu cette pierre auparavant. Mais malgré tout, elle me dit quelque chose. D'une certaine façon, il me semble la connaître. J'ai veillé avec Aline pendant qu'elle préparait le corps de son frère pour l'enterrement. Elle a rassemblé toutes ses affaires, qu'elle vous a apportées, je crois, pour que vous les donniez aux pauvres, sauf la chemise tachée de la sueur de l'agonie. Elle a mentionné un objet qui n'était pas là et qui aurait dû y être, un bien héréditaire de la famille, une dague qu'on transmettait toujours au fils aîné à sa majorité. Telle qu'elle me l'a décrite, il me semble bien qu'il pourrait s'agir de la grosse pierre qui couronnait la garde. Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il, les sourcils froncés. Pas sur votre mort !

— Non, pas sur lui. Mais enfoncée dans le sol où Torold s'est battu avec le meurtrier. Et elle n'appartient pas non plus à Torold. Il n'y en a qu'un qui ait pu la porter.

— Vous voulez dire que c'est le frère d'Aline qui a tué Faintree ? demanda Beringar, horrifié. Faut-il qu'elle endure cela aussi ?

— Vous oubliez, pour une fois, votre sens de la chronologie, dit Cadfael, rassurant. Gilles Siward était mort depuis plusieurs heures quand Nicholas Faintree a été tué. Non, ne craignez rien, Aline n'aura rien à voir avec ça. En fait, celui qui a tué Nicholas Faintree a d'abord volé la dague de Gilles et il est allé se mettre en embuscade, emportant le poignard qu'il avait si basement dérobé.

Beringar se laissa tomber sur le lit de Godith, en se tenant la tête.

— Pour l'amour de Dieu, donnez-moi à boire, je n'arrive plus à réfléchir.

Quand son gobelet fut plein, il le vida à grands traits, puis ramassa la topaze, qu'il garda dans la main.

— Voilà qui nous donne une indication sur celui qu'on cherche. Il a sûrement assisté, au moins en partie, à la sale besogne qui s'est faite au château, car si on a vu juste, c'est là qu'il a chipé la belle arme dont cette pierre fait partie. Mais il est parti avant la fin, car ça s'est prolongé jusque tard dans la nuit et à ce moment, me semble-t-il, il tendait son guet-apens du côté de Frankwell. Comment a-t-il découvert leur plan ? L'un de ces malheureux n'aurait-il pas essayé de sauver sa peau en les trahissant ? Notre homme était présent lorsque la tuerie a commencé, mais il est parti bien avant la fin. Prestcote était là, sûrement, ainsi que Ten Heyt et ses Flamands, qui ont tout fait ; on m'a dit que Courcelle s'était enfui dès que possible ; il préférerait ratisser la ville, à la recherche de FitzAlan ; c'était plus propre – et je ne l'en blâme pas.

— Tous les Flamands ne parlent pas anglais, fit remarquer Cadfael.

— Certains si. Et parmi les quatre-vingt-quatorze, il y en avait évidemment plus de la moitié à parler le français tout aussi bien. N'importe quel Flamand aurait pu prendre la dague. C'est une belle pièce, qui ne peut plus servir à un mort. Vous savez, Cadfael, je partage votre sentiment sur cette affaire. Cette mort doit être vengée. Ne croyez-vous pas, puisqu'elle ne peut plus en souffrir, ni en avoir honte, que je devrais montrer la pierre à Aline et m'assurer qu'elle vient bien de la dague qu'elle connaissait ?

— Pourquoi pas ? dit Cadfael. Et après le chapitre, on se retrouvera ici, si vous voulez. C'est-à-dire, si, après le chapitre, je ne croule pas sous les pénitences et que je ne disparais pas pendant une semaine.

Mais tout allait se passer différemment. A supposer qu'on ait remarqué l'absence de Cadfael à matines et à laudes, on l'avait complètement oubliée avant le chapitre, et personne, pas même le prieur, ne la lui reprocha, ni n'exigea la moindre pénitence. Car après l'agitation désolée de la veille, un nouveau bouleversement, plus prometteur, se préparait. Le roi, avec ses nouvelles levées, ses chevaux de remonte et les provisions dont il s'était emparé, s'appêtait à marcher vers le sud, vers Worcester, pour essayer de pénétrer par l'intérieur des terres, dans la place forte occidentale du comté de Robert de Gloucester, demi-frère et champion loyal de l'impératrice. L'avant-garde royale devait partir le lendemain ; quant au roi, avec sa garde personnelle, il s'installait aujourd'hui et pour deux nuits au château de Shrewsbury, pour en inspecter et en assurer la défense, avant de marcher à la suite de son avant-garde. Il était très satisfait du résultat obtenu par ses fourrageurs et disposé à oublier tout ressentiment, car il avait invité à sa table, au château, pour ce mardi soir, l'abbé et le prieur, et dans l'excitation des préparatifs, on avait oublié les péchés véniels.

Cadfael, reconnaissant, se dirigea vers son atelier, s'allongea et s'endormit sur le lit de Godith jusqu'à ce que Hugh Beringar vînt le réveiller. Il tenait la topaze à la main, et son visage était grave et tiré, mais serein.

— C'est bien la pierre en question. Elle a été heureuse de la retrouver et l'a reconnue tout de suite. J'étais sûr qu'il ne pouvait pas y en avoir deux pareilles. Maintenant, je vais au château, car les gens du roi s'y installent déjà et Ten Heyt et ses Flamands seront avec lui. Je compte trouver celui, quel qu'il soit, qui a barboté la dague de Gilles après sa mort. On sera alors tout près de connaître le meurtrier. Cadfael, ne pourriez vous pas demander à l'abbé de vous emmener au château, ce soir ? Il lui faut un assistant. Pourquoi pas vous ? Il s'adresse volontiers à vous. Si vous le lui demandez, il sautera sur

l'occasion. Comme ça, si j'ai quelque chose à vous dire, vous ne serez pas loin.

Cadfael bâilla, grogna et garda, à contrecœur, les yeux ouverts sur le jeune visage brun qui se penchait sur lui, une face aux traits fins, tendus maintenant, un masque de chasseur, farouche et sombre. Il s'était acquis un allié redoutable.

— Soyez maudit, mais juste un peu, pour m'avoir réveillé, marmonna-t-il, mais je viendrai.

— C'est d'abord vous qui étiez concerné, lui rappela Beringar en souriant.

— Je le suis toujours. Maintenant, pour l'amour de Dieu, fichez le camp et laissez-moi dormir pendant le dîner et tout l'après-midi ; vous m'avez coûté assez d'heures de sommeil pour me faire mourir prématurément, calamité !

Hugh Beringar se mit à rire, mais cette fois d'un rire muet et soucieux, fit un léger signe de croix sur le grand front brun de Cadfael, et le laissa dormir.

Chapitre XI

Au souper du roi, il fallait un serveur pour chaque plat. Il ne fut donc pas difficile de suggérer à l'abbé que le moine qui s'était occupé de l'enterrement collectif, et qui s'était même adressé au roi à propos d'une mort irrégulière, était tout indiqué pour se tenir près de lui au cas où il faudrait l'interroger. Le prieur prit avec lui le crapaud qui le suivait comme une ombre : frère Jérôme, toujours infatigable à passer la serviette, le rince-doigts et le pichet, serait bien plus assidu que lui, Cadfael, qui pourrait bien avoir d'autres chats à fouetter. Jérôme et lui étaient de vieux ennemis pour autant que Cadfael en eût. Il détestait les tonsures d'une pâleur malade.

En ville, on était décidé à donner l'impression d'être en fête, non pas tant en l'honneur du roi que pour célébrer son départ imminent. Edric Flesher était descendu de sa boutique pour voir passer les hôtes dans la grand-rue, et Cadfael lui avait adressé un bref clin d'oeil discret pour lui faire entendre qu'ils auraient plus tard à parler, mais de choses si satisfaisantes que l'entretien pouvait attendre un peu. Quand, en échange, il eut droit à un grand sourire et à un geste de la grosse main d'Edric, il sut qu'il avait été compris. Pétronille pleurerait le départ de son enfant chérie et se réjouirait de la savoir en sûreté et sous bonne escorte. » Il faudra leur rendre visite sans tarder », songea-t-il.

A la porte de Shrewsbury, Cadfael avait vu le vieil aveugle assis tout fier dans les belles chausses de Gilles et tendant la main avec dignité. A la grande croix, il aperçut la vieille femme si menue tenant par la main son simple d'esprit de petit-fils, avec sa lippe pendante ; la bonne tunique marron lui allait bien, et le tissu même lui donnait l'air ravi. » Oh, Aline, vous auriez dû voir vous-même ce que votre générosité a fait », se dit-il. » Bien plus qu'un simple don de nourriture et de vêtements ! »

Les mendiants s'étaient installés là où la chaussée en pente joignait la rue à la porte du château ; ils étaient pleins d'espoir, car le grand justicier du roi, l'évêque Robert de Salisbury, était venu rejoindre son maître, emmenant avec lui tout un train d'hommes

d'Église riches et importants. Abrité par la loge, Osbern le bancal avait placé sa petite charrette là où il pouvait mendier confortablement sans avoir à bouger. Les vieux patins de bois tout usés dont il se servait pour ses mains calleuses étaient bien rangés près de lui sur la charrette, sur le manteau noir plié, dont il n'aurait pas besoin avant la nuit. Le vêtement était rangé de telle façon que le fermoir de bronze, représentant le dragon de l'éternité se mordant la queue, se détachait fièrement.

Laissant les autres franchir les portes, Cadfael s'arrêta pour dire un mot à l'infirme.

— Eh bien, comment ça va, depuis que je vous ai vu la dernière fois près du poste de garde ? Vous avez une meilleure place ici ?

— Je vous reconnais, dit Osbern, dont le regard était étonnamment clair et innocent dans un visage aussi contrefait que son corps. C'est vous qui m'avez apporté ce manteau.

— Vous a-t-il fait bon usage ?

— Oh oui, et j'ai prié pour la dame, comme vous me l'avez demandé. Mais mon frère, il y a quelque chose qui me trouble. Celui qui l'a porté avant moi est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Cadfael, mais ça ne doit pas vous troubler. La dame qui vous l'a fait parvenir est sa soeur et croyez-moi, elle vous l'a donné de bon coeur. Portez-le et ne vous mettez pas en peine.

Il allait poursuivre son chemin quand une main le saisit par la robe et Osbern lui dit, suppliant :

— Mais mon frère, j'ai peur de n'être pas innocent. J'ai vu l'homme qui portait ce manteau ; il était en parfaite santé...

— Vous l'avez vu ? s'étonna Cadfael.

Mais une voix inquiète couvrait la sienne et continuait, hâtive.

— C'était la nuit, j'avais froid et je me suis dit : » Si le bon Dieu voulait m'envoyer un manteau comme ça pour me tenir chaud ! » Une pensée est aussi une prière, mon frère ! Et pas plus tard que trois jours après, Dieu m'a effectivement envoyé ce manteau. Vous me l'avez remis vous-même. Comment puis-je avoir l'esprit tranquille ? Le jeune homme m'a donné un sou cette nuit-là et m'a demandé de dire une prière pour lui le lendemain. C'est ce que j'ai fait. Mais si ma première prière avait annulé l'effet de la seconde ? Ai-je envoyé un homme à la mort pour avoir un manteau ?

Cadfael le regarda, muet de stupéfaction ; un frisson glacial lui descendit le long de l'échine. Cet homme avait le regard et l'esprit sains, il savait parfaitement ce qu'il disait, et son trouble était profond et réel, c'était d'abord à lui qu'il fallait penser. Pour le reste, on verrait.

— Écartez ces pensées de votre esprit, mon ami, déclara fermement Cadfael, elles ne peuvent venir que du diable. Si Dieu vous

a donné ce que vous souhaitiez, c'est pour que d'un mal sorte quelque chose de bien, et vous n'avez rien à vous reprocher. Vos prières pour celui qui portait ce manteau sont un réconfort pour son âme, même maintenant. Ce jeune homme appartenait à la garnison de FitzAlan, il a été tué après la chute de la forteresse sur l'ordre du roi. Ne craignez rien, nul ne vous reproche sa mort, et nul sacrifice de votre part n'aurait pu le sauver.

Osbern leva vers lui son visage apaisé et rayonnant, mais il secoua la tête, dubitatif.

— Comment aurait-il pu dépendre de FitzAlan ? Je l'ai vu entrer puis sortir du camp du roi.

— Vous êtes sûr de l'avoir vu ? Comment savez vous que c'est le même manteau ?

— Mais à cause du fermoir. Je l'ai bien vu à la lueur du feu quand il m'a fait l'aumône.

On ne pouvait s'y tromper, il n'y avait pas deux dessins semblables, et Cadfael avait remarqué la réplique sur la boucle du ceinturon de Gilles.

— Quand l'avez-vous vu exactement ? demanda doucement Cadfael. Racontez-moi.

— C'était la nuit d'avant l'assaut, vers minuit. Je m'étais mis tout près du poste de garde, à cause du feu et je l'ai vu s'approcher, pas à découvert, mais comme une ombre, parmi les buissons. Il s'est immobilisé quand les hommes l'ont aperçu et il a demandé à voir l'officier car il avait quelque chose à dire pour le service du roi. Il cachait son visage, mais il était jeune. Ils l'ont emmené, et puis je l'ai vu revenir et ils l'ont laissé sortir. Il a dit qu'il avait des ordres et qu'il devait rentrer, car il ne fallait pas qu'on le soupçonne. C'est tout ce que j'ai entendu. Au retour, il allait mieux et semblait avoir moins peur, alors je lui ai demandé l'aumône et il me l'a faite, en me demandant de prier pour lui en échange. » Prie pour moi demain », a-t-il dit, et vous m'apprenez qu'il est mort le lendemain ! Quand il m'a quitté je suis sûr qu'il ne s'attendait pas à mourir !

— Non, dit Cadfael bouleversé, plein de pitié et de chagrin pour tous les malheureux pécheurs qui ont peur, sûrement pas. On ne sait ni le jour, ni l'heure. Mais vous pouvez prier pour lui, ça l'aidera grandement. Et ne vous croyez surtout pas responsable de sa mort. C'est absolument faux. Vous ne lui avez jamais voulu de mal, Dieu connaît nos coeurs. Vous ne lui avez jamais nui, ni souhaité lui nuire.

Il laissa Osbern rassuré et réconforté, mais c'est lui maintenant qui portait ce poids de tristesse déprimante que l'infirme lui avait confié. » C'est toujours pareil », se dit-il, » pour soulager quelqu'un, il faut se charger soi-même. » Et de quel fardeau ! Il se souvint à temps qu'il y avait une autre question qu'il aurait dû poser, la plus urgente,

et il revint sur ses pas.

— Savez-vous, mon ami, qui était l'officier de garde cette nuit-là ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit Osbern en secouant la tête, il n'est pas sorti. Non, mon frère, je ne saurais vous le dire.

— Ce n'est pas grave. Maintenant, ayez l'esprit en paix. Vous savez que ce manteau est une bénédiction, et non le contraire. Profitez-en, comme vous le méritez.

— Père abbé, dit Cadfael, cherchant Héribert dans la grande cour, si vous n'avez pas besoin de moi avant de passer à table, j'ai encore à faire ici, à propos de Nicholas Faintree.

Le roi tenait audience à l'intérieur, et la grande cour pullulait d'hommes d'Eglise, d'évêques, de hobereaux – il y avait même un comte ou deux –, il n'y avait de toute façon pas de place pour les simples serviteurs dont la tâche ne commencerait qu'avec le festin. L'abbé avait retrouvé un ami en la personne de l'évêque de Salisbury et il autorisa volontiers Cadfael à poursuivre ses recherches. Il se mit en quête de Hugh Beringar, toujours obsédé par le récit d'Osbern et la dernière question demeurait encore sans réponse, mais tant de mystères maintenant s'éclairaient d'une triste lumière ! Ce n'était pas un prisonnier terrifié, la corde au cou qui, s'effondrant, avait trahi les plans secrets de FitzAlan. Non, cette trahison avait eu lieu la veille, alors que l'issue du combat était encore douteuse, et elle avait été préméditée pour sauver une vie, mais sans succès. L'homme était venu en cachette, demandant à voir l'officier de service, car il avait quelque chose à dire pour le service du roi ! Et en partant il avait déclaré aux gardes qu'il avait ordre de rentrer pour qu'on ne le soupçonne pas, mais alors il avait le cœur plus léger. Le malheureux ! Ça n'avait pas duré !

Comment ou sous quel prétexte s'était-il arrangé pour sortir du château, en prétendant aller reconnaître les positions ennemies, qui sait ? En tout cas il avait obéi aux ordres ; il était rentré pour endormir les soupçons. Il n'était revenu que pour trouver la mort à laquelle il avait cru échapper.

Hugh Beringar sortit, et s'immobilisa sur l'escalier de la grande salle, se tordant le cou pour apercevoir celui qu'il cherchait. Les robes noires des Bénédictins apparaissaient çà et là, contrastant violemment avec les hobereaux qui avaient mis leurs plus beaux atours, mais Cadfael était plus petit que beaucoup de ceux qui l'entouraient, il vit Hugh avant que ce dernier ne le remarque. Le moine se dirigeait vers lui quand les yeux noirs qui parcouraient la salle le découvrirent, et brillèrent sous leurs sourcils froncés. Beringar descendit, le prit par le bras et l'emmena dans un endroit plus calme.

— Venez, allons sur le chemin de ronde, il n'y aura que la sentinelle. On ne peut pas se parler ici.

Quand ils furent parvenus en haut du rempart, il trouva un coin d'où on ne pouvait les approcher sans être vu et il regarda Cadfael attentivement.

— Vous, vous avez du nouveau. Racontez vite, et j'en ferai autant après.

Cadfael narra son histoire aussi brièvement qu'on la lui avait rapportée, et son interlocuteur comprit tout aussi vite. Beringar resta appuyé contre le merlon [10] du mur, comme s'il se raidissait pour faire face à une attaque. Son visage exprimait l'amertume et le chagrin.

— Son frère ! Évidemment, ce ne pouvait être que lui ! Il est sorti du château, la nuit, en se cachant le visage, furtivement, s'est entretenu avec l'officier du roi, et il est reparti comme il était venu. Comme ça, on ne le soupçonnerait pas ! Ah, ça me rend malade ! lança-t-il avec véhémence. Et tout ça pour rien ! Il a trouvé son maître en matière de trahison. Et encore, Cadfael, vous ne savez pas tout ! Mais, bon sang, il fallait que ce fût *son* frère !

— On n'y peut rien, dit Cadfael. C'était lui. Il était mort de peur ; terrorisé d'avoir choisi le mauvais camp, il a couru chez les assiégeants pour avoir la vie sauve. Mais en échange de quoi ? De quelque chose qui rendrait service au roi ! Ce même soir, il y avait eu un conseil pour mettre en lieu sûr l'or de FitzAlan. C'est comme ça que quelqu'un a su à temps ce que transportaient Torold et Faintree, et la route qu'ils prendraient. Quelqu'un qui s'est bien gardé, je pense, d'en référer au roi ou à personne d'autre, quelqu'un qui a agi seul et pour son propre compte. Sinon ça ne se serait pas terminé ainsi. Le jeune homme, d'après Osbern, est rentré en obéissant aux ordres, soulagé et un peu rassuré.

— On lui avait promis la vie sauve, dit Beringar avec amertume, ainsi probablement que la faveur du roi, et un poste intéressant. Rien d'étonnant à ce qu'il parût plus heureux au retour. Mais ce qu'on voulait en réalité, c'était le renvoyer d'où il venait, qu'il fût pris et exécuté avec les autres, pour qu'il ne puisse pas raconter son histoire. Maintenant, Cadfael, écoutez bien ce que m'a raconté un des Flamands qui a assisté aux exécutions de cette journée du début à la fin. Il a dit que quand Arnulf de Hesdin eut été pendu, Ten Heyt a désigné aux bourreaux celui qui devait être exécuté tout de suite après lui, en disant que l'ordre venait d'en haut. Et ça a été fait. Ils ont trouvé très drôle de le tirer vers la potence, incrédule, et croyant d'abord, sans doute, qu'ils lui jouaient la comédie, pour le séparer de ses camarades ; mais quand il a vu qu'ils ne plaisantaient pas, il a hurlé qu'ils se trompaient, qu'il ne devait pas mourir avec les autres, qu'on

lui avait promis la vie sauve, et qu'ils n'avaient qu'à demander...

— Qu'ils n'avaient qu'à demander à Adam Courcelle, coupa Cadfael.

— On ne m'a pas donné de nom... Le Flamand auquel j'ai parlé n'a rien entendu de tel. Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Je me suis laissé dire qu'il ne s'est montré qu'une fois pour voir ceux qu'on avait déjà dépendus ; c'était au début et ils n'étaient pas nombreux. Puis il est retourné à sa tâche en ville, et on ne l'a plus revu. » Une petite nature », ont-ils pensé.

— Et le poignard ? Gilles le portait-il quand on l'a pendu ?

— Oui, car mon bonhomme le guignait, mais un de ses camarades l'a remplacé un moment, et quand il est revenu pour récupérer l'arme, elle avait disparu.

— Même pour qui veut s'approprier un trésor, il n'y a pas de petit profit, remarqua tristement Cadfael.

Ils se regardèrent un long moment sans rien dire.

— Mais pourquoi êtes-vous si sûr qu'il s'agit de Courcelle ?

— Je pense au sentiment d'horreur qu'il a éprouvé quand Aline est venue reconnaître son frère, expliqua Cadfael. Alors, il a compris ce qu'il avait fait. » Si j'avais su », a-t-il dit, » si j'avais su, je l'aurais sauvé pour vous ! A n'importe quel prix ! Que Dieu me pardonne ! » Ce qui signifiait en réalité : » Aline, pardonnez moi ! » Et il le pensait de tout son coeur, mais je n'appellerais pas cela du repentir. Et vous vous souvenez, il lui a rendu le manteau. Je pense, sincèrement, qu'il lui aurait aussi rendu le poignard s'il en avait eu le courage. Mais il ne pouvait pas, car il était déjà brisé. Je me demande, ajouta Cadfael, méditatif, je me demande ce qu'il en a fait. Un homme qui l'a pris à un mort ne s'en séparera pas facilement, même par égard pour une jeune femme, cependant, il ne courra pas le risque de le garder, au cas où elle le verrait ; et il lui fait sérieusement la cour. L'a-t-il caché ou s'en est-il débarrassé ?

— Si vous avez raison, dit Beringar, encore dubitatif, il nous le faut, c'est notre seule preuve. Mais enfin, Cadfael, pour l'amour de Dieu, qu'allons-nous faire ? Dieu m'est témoin que je n'ai pas beaucoup d'estime pour quelqu'un qui a essayé de se tirer d'affaire de cette façon, alors que ses camarades allaient mourir. Mais on ne peut parler ouvertement, ni vous, ni moi, et infliger une telle souffrance à une dame innocente et honorable. C'est assez qu'elle pleure son frère. Laissons-lui au moins penser qu'il a été fidèle à son choix malheureux, et non qu'il est mort en lâche, demandant d'une voix tremblante qu'on lui laisse la vie sauve, comme promis, en échange de sa trahison. Elle ne doit jamais savoir.

Cadfael ne pouvait qu'approuver.

— Mais si on accuse Courcelle et qu'il y a procès, tout sera

exposé. Et on ne peut pas le permettre ; c'est notre point faible.

— Et notre point fort, riposta Beringar, farouche. Lui non plus ne peut pas se le permettre. Il veut obtenir la faveur du roi et jouer un rôle important, mais il veut Aline – pensez-vous que je l'ignore ? Comment réagirait-elle si elle soupçonnait quoi que ce soit ? Non, il tient autant que nous à ce qu'on ne reparle pas du passé. Donnez lui une chance de vider cette querelle sans qu'on y revienne, et il sautera sur l'occasion.

— Je comprends vos préoccupations, dit doucement Cadfael, et je les approuve, mais comprenez-moi aussi. J'ai une autre responsabilité. Par respect de la justice, il faut venger Nicholas Faintree.

— Accordez-moi votre confiance et soyez prêt à me soutenir, quoi que je fasse ce soir à la table du roi, déclara Hugh Beringar. Justice sera rendue au mort innocent, et il sera vengé, mais ce sera à ma façon.

Cadfael alla se placer derrière la chaise de l'abbé, dubitatif et inquiet, ignorant ce que Beringar avait en tête, et sachant que sans le poignard, on ne pouvait rien prouver contre Courcelle. Le Flamand ne l'avait pas vu prendre l'arme, et le cri poussé quand Aline avait reconnu le corps de son frère, s'il manifestait une souffrance réelle ne constituait pas une preuve. Cependant l'expression de Beringar avait clairement exprimé son désir de vengeance à l'égard d'Aline comme à celui de Nicholas Faintree. Ce qui comptait le plus au monde pour lui en ce moment, c'était qu'Aline n'apprît jamais que son frère avait déshonoré son sang et son nom, et pour cela Beringar ne reculerait pas devant la mort d'Adam Courcelle ni n'hésiterait à risquer sa propre vie. Et cependant, songea tristement Cadfael, je me suis sincèrement attaché à ce jeune homme, et je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur. J'aimerais mieux que l'affaire passe en justice, même si nous devons être prudents en avançant nos preuves, et ne rien dire de tout ce qui concerne Torold Blund et Godith Adeney. Mais pour cela il faut absolument que nous ayons la preuve qu'Adam Courcelle s'est approprié la dague de Gilles Siward, et si possible que nous possédions la dague elle-même, par-dessus le marché, pour lui adapter la pierre manquante que j'ai trouvée sur le lieu du meurtre. Sinon il n'aura qu'à mentir effrontément, tout nier, prétendre qu'il n'a jamais vu la dague dont cette pierre provient, et qu'il n'a rien à répondre. La position éminente qu'il a acquise auprès du roi le rendra inattaquable.

Aucune dame n'était présente cette nuit-là. Il s'agissait d'une réunion strictement militaire et politique, mais la grande salle, qu'illuminaient des torches, avait été décorée avec des tentures d'emprunt. Le roi était de bonne humeur, les provisions de la garnison

étaient assurées, et ceux que le roi avait chargés de voler pour lui avaient bien fait leur travail. De sa place, derrière Héribert, à la haute table du roi, Cadfael surveillait toute la salle ; il estima qu'elle contenait environ cinq cents invités. Il chercha Beringar qu'il trouva à la table basse, vêtu très élégamment, détendu, et parlant avec animation, comme s'il avait l'esprit en repos. Il se contrôlait parfaitement. Même lorsqu'il regarda brièvement Courcelle, rien dans ce coup d'oeil n'attira l'attention, rien en tout cas qui pût alerter ce dernier.

Courcelle siégeait à la table haute qui, à son extrémité, était réservée à nombre de dignitaires en visite. Pourquoi avait-il fallu que cet homme grand, au teint coloré, excellent dans le métier des armes, très apprécié du roi, crût nécessaire de s'emparer secrètement d'un butin supplémentaire par des moyens aussi vils ? Et pourtant, dans le chaos de la guerre civile, était-ce si étrange après tout ? La faveur du roi pouvait disparaître avec le roi lui-même, les barons changeaient de camp, selon la fortune des armes, même des comtes tournaient leur veste pour défendre une cause qui pourrait ne pas être la bonne et les conduire à la prison et à la ruine ! Courcelle était simplement un signe des temps ; d'ici quelques années, on trouverait des » Courcelle » partout dans le royaume.

« Je n'aime pas la façon dont je vois l'Angleterre changer », pensa Cadfael, soucieux pour l'avenir, » et j'aime encore moins ce qui va arriver, car aussi sur que Dieu nous voit, Beringar va se lancer dans un combat douteux, sans disposer des armes nécessaires. »

Il passa le long repas à s'inquiéter, à peine dérangé par les demandes de l'abbé, qui buvait toujours peu de vin, et mangeait très frugalement. Cadfael servait et versait à boire, passait la serviette et le rince-doigts, et attendait, morose et résigné.

Quand on eut débarrassé les tables, que les musiciens commencèrent à jouer, qu'il n'y eut plus que le vin blanc dans les verres, les serveurs purent à leur tour choisir parmi les restes ramenés dans les cuisines ; les cuisiniers et leurs aides se servaient déjà et se trouvèrent un coin tranquille où s'asseoir et manger. Cadfael prit un panier à pain qu'il remplit de morceaux de viande et alla le porter à Osbern au portail. Il y avait aussi une mesure de vin pour lui. Pourquoi les pauvres ne se réjouiraient-ils pas aux frais du roi pour une fois, même si ces frais diminuaient quand on descendait la hiérarchie jusqu'à ce qu'on arrivât enfin aux pauvres eux-mêmes ? Ils payaient trop souvent sans prendre jamais part aux réjouissances.

Cadfael revenait vers la grande salle quand il aperçut un gamin d'une douzaine d'années, assis à la lueur des torches à l'intérieur du portail ; confortablement appuyé contre le mur, il coupait sa viande en petits morceaux avec un couteau à lame étroite. Cadfael l'avait déjà vu

à la cuisine, vidant le poisson avec le même couteau, dont il n'avait cependant pas vu le manche – et il ne l'aurait pas vu si le garçon ne l'avait posé à terre à côté de lui en mangeant.

Cadfael s'immobilisa et regarda attentivement. Ce n'était pas un couteau de cuisine, mais une dague bien faite, au manche taillé dans une fine barre d'argent arrondie pour mieux tenir en main, décoré d'un beau travail de filigrane, et de petites pierres brillaient sur le cerclage de la lame. A l'extrémité de la garde il y avait une griffe d'argent brisée net. C'était difficile mais pas impossible à croire. Penser, c'est peut-être vraiment prier.

Il s'adressa à l'enfant très doucement et calmement ; il ne fallait pas inquiéter l'instrument involontaire de la justice.

— Où as-tu trouvé un aussi beau couteau, petit ?

L'enfant leva les yeux sans se troubler, et sourit. Quand il eut avalé le morceau qui lui gonflait les joues, il répondit gaiement.

— Je l'ai trouvé. Je ne l'ai pas volé.

— A Dieu ne plaise, mon enfant. J'en suis persuadé. Où l'as-tu trouvé ? As-tu aussi l'étui ?

Celui-ci se trouvait à côté de lui, dans l'ombre, l'enfant le caressa fièrement.

— Je les ai pêchés dans la rivière. J'ai dû plonger, mais je les ai eus. C'est vraiment à moi, mon père. Leur propriétaire n'en voulait plus, il les a jetés. Parce que le poignard était cassé, je suppose. Mais c'est le meilleur couteau que j'aie jamais eu pour vider le poisson...

Ainsi il les avait jetés ! Mais pas seulement parce que le joyau de la poignée était brisé.

— Tu l'as vu faire ? Où et quand était-ce ?

— Je pêchais au pied du château, et un homme est descendu tout seul depuis l'écluse jusqu'à la berge, il a jeté le tout et il est rentré au château. Quand il est parti, j'ai plongé et j'ai trouvé le couteau. C'était au début de la soirée, et la même nuit tous les corps ont été emportés à l'abbaye. Tiens, ça fera une semaine demain. C'était le premier jour où on pouvait retourner pêcher sans risque.

Oui, tout concordait. Cet après-midi-là, Aline avait emporté le corps de Gilles à Sainte Alkmund, en laissant Courcelle à son désespoir inutile, et en possession d'un objet qui pourrait lui aliéner définitivement la jeune femme, si jamais elle l'avait vu. Et il avait évidemment fait la seule chose possible, il l'avait jeté dans le fleuve, sans se douter que l'ange de la vengeance, sous les traits d'un petit pêcheur, le récupérerait pour le lui présenter alors qu'il se croyait parfaitement en sûreté.

— Tu ne sais pas qui était cet homme ? Comment était-il ? Quel âge avait-il ?

Car il restait un doute ; tout ce qu'il avait pour étayer sa conviction, c'était le souvenir du visage épouvanté et de la voix brisée de Courcelle, assurant Aline de son dévouement devant le corps de Gilles.

Indifférent, l'enfant haussa les épaules, incapable de décrire ce qu'il avait pourtant vu et se rappelait fort bien.

— Ben, C'était un homme. Je ne le connaissais pas. Pas aussi vieux que vous, mon père, mais assez vieux.

Mais pour lui, tout homme de la génération de son père était vieux, même si ce dernier avait à peine dépassé la trentaine.

— Tu le reconnaîtrais si tu le voyais de nouveau ?

— Bien sûr ! dit l'enfant, presque méprisant.

Il était jeune, observateur et il avait le regard vif, même s'il avait du mal à s'exprimer ; sans aucun doute, il reconnaîtrait son homme.

— Rengaine ton couteau, emporte-le et suis moi, ordonna Cadfael d'un ton décidé. Ne t'en fais pas. Personne ne te prendra ton bien, et si tu dois le rendre plus tard, on te dédommagera largement. Tout ce que je te demande, c'est de répéter ce que tu viens de me dire, et tu n'y perdras pas.

En entrant dans la salle avec l'enfant, moins craintif qu'excité, il sut qu'il arrivait trop tard. La musique s'était tue, et Hugh Beringar se dirigeait à grands pas vers l'estrade où l'on avait placé la grande table. Tous entendirent sa voix s'élever, haute et claire, comme il montait les marches menant devant le roi.

— Sire, avant que vous ne partiez pour Worcester, il y a un point sur lequel je vous prie de m'entendre favorablement. Je demande justice contre quelqu'un qui, se servant de sa situation, a trahi votre confiance. Il a volé un mort, déshonorant ainsi sa famille, et commis un meurtre, se déshonorant ainsi lui-même. Je suis prêt à répondre de mes accusations sur ma propre vie. Et voici mon gage !

Faisant taire ses doutes, il avait accepté l'intuition de Cadfael, allant jusqu'à risquer sa vie là-dessus. Se penchant en avant, il fit rouler sur la table un petit objet brillant qui vint tinter contre la coupe du roi. Un silence profond était soudain tombé. Tout autour de la table haute, on se tordait le cou pour voir cet éclair jaune tanguer sur son extrémité brisée, avant de fixer de nouveau le jeune homme qui l'avait lancé. Le roi ramassa la topaze, et la tourna dans ses grandes mains, ne comprenant manifestement rien d'abord, puis son visage se fit prudent et sombre. Lui aussi examina longtemps Hugh Beringar. Cadfael se fraya un chemin entre les tables basses, suivi du jeune garçon tout étonné. Le moine ne quittait pas des yeux Adam Courcelle, assis au bout de la table, tendu et sur ses gardes. Son visage n'exprimait rien, il n'avait l'air ni plus surpris ni plus curieux que ceux

qui l'entouraient, seule sa façon de crispier le poing sur sa coupe trahissait son désarroi. Ou n'était-ce qu'une supposition venue étayer une opinion déjà toute faite ? Cadfael n'était plus du tout sûr de lui, ce qui le désolait et l'exaspérait.

— Vous avez bien choisi votre moment pour placer votre mine, dit enfin le roi, et cessant de fixer la pierre, il jeta un regard noir à Beringar.

— Je ne voulais pas gâcher votre souper, Sire, mais je ne voulais pas non plus remettre à plus tard un devoir qui ne saurait être remis. Votre justice, Sire, est le droit des honnêtes gens.

— Il va falloir vous expliquer. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le bout du manche d'une dague. La dague dont elle provient appartient de plein droit à Dame Aline Siward, qui vous a loyalement offert tout ce qu'elle possède, Sire. Cette arme appartenait avant à son frère Gilles ; il faisait parti de ceux qui ont tenu le château contre Votre Majesté, et il a payé cet acte de sa vie. Je dis qu'on a pris l'arme sur son cadavre, ce sont des choses qui arrivent avec les simples soldats, mais c'est indigne d'un chevalier ou d'un gentilhomme. Voici le premier délit. Le second est un meurtre. Ce meurtre dont frère Cadfael, un des moines bénédictins de l'abbaye, vous a entretenu, après avoir compté les morts. On s'est servi de vous, Sire, et de ceux qui ont exécuté vos ordres pour dissimuler le meurtre d'un homme étranglé par derrière. Votre Majesté s'en souvient sûrement.

— En effet, dit le roi, l'air sombre.

Il était partagé entre le déplaisir d'avoir à se forcer à écouter et à juger – alors que, de par son indolence naturelle, il ne voulait que passer une soirée agréable et sans histoire – et la curiosité qui le gagnait : Qu'y avait-il derrière tout cela ?

— Qu'est-ce que cette pierre a à voir avec cette mort ?

— Sire, frère Cadfael, qui est parmi nous ce soir, vous dira qu'il a découvert l'endroit où le meurtre a eu lieu, et qu'il y a trouvé cette pierre, cassée au cours de la lutte et enfoncée dans le sol. Il affirmera, sous serment, comme moi, que celui qui a volé la dague est aussi l'assassin de Nicholas Faintree, et qu'il a, sans le savoir, laissé derrière lui cette preuve de culpabilité.

Cadfael était en train de se rapprocher, mais tous étaient si passionnés par ce qui se passait sur l'estrade que nul ne s'en rendit compte. Courcelle était assis, détendu et très intéressé, à sa place, mais que signifiait son calme ? Sans aucun doute, il voyait fort bien le défaut de l'accusation, nul besoin de discuter sur le fait que celui qui avait volé le poignard avait tué Faintree, puisqu'on ne pouvait pas remonter jusqu'à lui. La dague était au fond de la Severn, perdue à jamais. On pouvait toujours argumenter, condamner et déplorer ce crime, que lui importait puisqu'on ne pouvait fournir ni nom ni preuve

pour étayer une accusation ? Mais d'un autre côté, son attitude exprimait peut-être le détachement d'un innocent !

— Donc, reprit Beringar, impitoyable, je répète les accusations portées devant Votre Majesté. J'accuse l'un d'entre nous ici dans cette salle, de vol et de meurtre, et je me propose de le prouver en défiant en combat singulier Adam Courcelle.

Il s'était tourné pour faire face à celui qu'il accusait, et qui s'était dressé d'un bond, stupéfait et troublé. Ce qui n'avait rien d'étonnant. D'abord choquée, son attitude se changea rapidement en une incrédulité rageuse et méprisante. Exactement ce qu'aurait fait un innocent confronté à une accusation si absurde qu'elle en devenait risible.

— Sire, c'est de la folie ou de la bassesse ! Comment peut-on mêler mon nom à de telles insanités ? On a peut-être volé une dague à un mort, celui qui l'a volée est peut-être même un assassin qui a laissé ce témoignage derrière lui. Mais quant à mêler mon nom à toute cette histoire... ! Je laisse à Hugh Beringar cette responsabilité – à moins qu'il ne s'agisse simplement des mensonges d'un envieux. Quand suis-je censé avoir vu cette dague ? Quand l'ai-je eue en ma possession ? Où est-elle maintenant ? Qui m'a vu la porter ? Faites fouiller mes affaires, Sire, et si cet objet se trouve dans mes quartiers, qu'on m'en informe !

— Un instant ! trancha impérieusement le roi, regardant alternativement les deux hommes, en fronçant les sourcils. Tout cela n'est pas clair, et si ces accusations ont été portées dans l'intention de nuire, le coupable paiera. Ce que dit Adam est au coeur du problème. Le moine est-il là, d'abord ? Et confirme-t-il que cette pierre a bien été trouvée sur le lieu du meurtre et qu'elle provient bien de la dague en question ?

— J'ai amené frère Cadfael avec moi ce soir, dit l'abbé, et il regarda autour de lui, éperdu, ne sachant que faire.

— Je suis là, père abbé, lança Cadfael de dessous l'estrade, et il s'avança entourant de ses bras les épaules du garçon, absolument fasciné maintenant, et qui était tout ouïe et tout regard.

— Soutenez-vous les affirmations de Beringar ? demanda le roi. Avez-vous trouvé cette pierre sur les lieux du meurtre ?

— Oui, Sire. Enfoncée dans la terre, il y avait des traces de lutte, deux hommes s'étaient manifestement battus.

— Mais qui peut nous dire que cette pierre provient d'une dague appartenant au frère de Dame Siward ? Certes, cette pierre n'est pas difficile à reconnaître, je vous l'accorde.

— La dame elle-même. On la lui a montrée et elle l'a reconnue...

— Bon, voilà un témoignage recevable, déclara le roi, celui qui a pris la dague pourrait bien être le voleur. Mais qu'est-ce qui vous fait

supposer à vous ou à Beringar qu'Adam soit le coupable ? Je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose. Je ne vois pas quel est le lien qui le rattache à la dague ou au crime. Vous auriez aussi bien pu choisir l'évêque de Salisbury, ou n'importe quel seigneur présent ce soir. Ou prendre n'importe qui d'entre nous, en piquant un nom sur une liste, les yeux fermés. Ce n'est pas logique.

— Je suis heureux de voir que Votre Majesté a mis le doigt si fermement sur le coeur du problème, répondit Courcelle, très rouge et s'efforçant de rire. Je veux bien, avec ce bon frère, condamner un vol pitoyable et un lâche assassinat, mais attention, Beringar, ne me mêlez pas à tout cela, ni moi, ni aucun autre honnête homme. Si cette pierre est un indice, je dis bien » si », suivez-le, mais tant que vous ne pourrez pas prouver que j'ai eu cette dague entre les mains, évitez de défier les gens en combat singulier, jeune homme, on pourrait bien relever votre défi, et ce serait tant pis pour vous.

— Mon gant est toujours sur la table, riposta Beringar avec un calme implacable. Il vous suffit de le relever. Je ne l'ai pas repris.

— Votre Majesté, intervint Cadfael pour couvrir les murmures partisans qui entouraient la haute table comme des vents soufflant dans des directions opposées, il se trouve qu'il y a un témoin pour relier la dague au meurtrier. Et pour vous prouver que la pierre et la dague vont bien ensemble, voici l'arme en question. Je vous demande, Sire, de bien vouloir les assembler vous-même.

Il tendit la dague, et Beringar, au bout de l'estrade, la lui prit des mains, avec le regard fixe d'un homme qui rêve et, dans un silence respectueux, il la remit au roi. Inquiet pour son bien, l'enfant observait tout, et Courcelle, stupéfait et horrifié, semblait voir sa victime sortir du fleuve pour l'accuser. Étienne regarda le poignard, dont il apprécia la facture, examina la lame, dévoré de curiosité et plaça la pierre dans sa griffe d'argent, à l'extrémité brisée de la poignée.

— Aucun doute. Vous avez tous vu ? Où l'avez vous trouvée ? demanda-t-il, en baissant les yeux vers Cadfael.

— Parle, petit, murmura Cadfael d'une voix encourageante, et rapporte au roi ce que tu m'as dit.

Le garçon était tout rose d'une excitation qui lui avait fait oublier sa peur. Il se redressa et, conscient de son importance, raconta son histoire d'une voix suraiguë, mais avec les mêmes mots simples que pour Cadfael, et nul ne douta de sa sincérité.

— ... j'étais près des buissons au bord de l'eau et il ne m'a pas vu. Mais moi, je l'ai bien vu. Dès qu'il est parti, j'ai plongé là où le couteau était tombé et je l'ai trouvé. Je vis près de la rivière, je suis né tout près. Ma mère dit que j'ai su nager avant de marcher. J'ai gardé le couteau ; je ne pensais pas mal faire, puisqu'il n'en voulait plus. Et

voilà le couteau, Messire. On me le rendra quand ça sera fini ?

Le roi oublia un moment la gravité de la cause qu'il avait entre les mains, et il sourit à l'enfant qui rougissait, tout excité. Le visage du souverain rayonnait de charme et de bonne humeur, qualités qui lui étaient naturelles, avant que l'ambition ne le poussât à réclamer une couronne fortement contestée et qu'il apprît ainsi la dureté nécessaire dans une telle situation.

— Alors notre poisson a été vidé ce soir avec un couteau décoré de pierreries, hein, petit ? Un couteau princier, en vérité ! Et le poisson était très bon. Tu l'as seulement préparé, ou tu l'as pêché, aussi ?

Timidement, le garçon dit qu'il avait aidé les cuisiniers.

— Bon, tu as bien travaillé. Mais dis-moi, tu connais l'homme qui a jeté le couteau ?

— Non, Messire, je ne sais pas son nom. Mais je le reconnaîtrais sans doute aucun.

— Et tu le vois ? Il est à présent dans cette salle ?

— Oui, Messire, dit aussitôt l'enfant, désignant de l'index Adam Courcelle. C'est lui.

Tous les regards se tournèrent vers Courcelle, et celui du roi fut le plus sombre et le plus pensif de tous. Il y eut un silence, plus long qu'un profond soupir, mais ce fut comme s'il ébranlait les fondations de la grande salle, et chacun crut sentir son cœur s'arrêter de battre.

— Sire, déclara Courcelle, dominant une colère violente, c'est complètement faux. N'ayant jamais eu cette dague, je n'ai pas pu la jeter dans le fleuve. Je nie l'avoir jamais eue en ma possession, ni l'avoir jamais vue avant cette minute.

— Prétendriez-vous que cet enfant ment ? demanda sèchement le roi. Qui l'y aurait poussé ? Pas Beringar – que ce témoignage a, je crois, aussi surpris que vous et moi. Dois-je comprendre que les Bénédictins ont suborné cet enfant afin de lui faire raconter cette histoire ? Dans quel but ?

— Je dis seulement, Sire, que c'est une erreur grotesque. Cet enfant a peut-être vu ce qu'il prétend avoir vu, et trouvé le poignard là où il le dit, mais il se trompe en disant qu'il m'a vu. Ce n'était pas moi.

— Et moi, je le maintiens, dit Beringar. Et je demande à être mis à J'épreuve.

Le roi frappa du poing sur la table si fort que les planches sautèrent et que du vin se répandit des coupes renversées.

— Il y a quelque chose ici qu'il faut éclaircir, et que je ne peux maintenant laisser passer.

Il se tourna vers l'enfant, dominant son exaspération.

— Réfléchis bien, dit-il plus gentiment, et répète : tu es absolument sûr que c'est l'homme que tu as vu ? Si tu as un doute, dis-

le. Se tromper n'est pas un péché. Tu as peut-être vu quelqu'un qui lui ressemblait. Mais si tu es sûr, dis-le aussi sans crainte.

— Je suis sûr de moi, dit l'enfant tremblant mais inflexible. Je sais bien ce que j'ai vu.

Le roi se rassit, frappant du poing les bras de son fauteuil, et réfléchit. Il considéra Hugh Beringar d'un air morose et mécontent.

— Vous posez un obstacle sur ma route, grommela-t-il, alors que j'ai tant besoin de ma liberté de mouvement, et que je dois aller vite. Mais je ne peux pas laisser les choses en l'état, il faut que j'en sache plus. Si cette affaire passe en justice, ça durera longtemps. Mais je ne prolongerai pas mon séjour ici plus tard qu'après-demain ! J'ai dressé mes plans, je ne puis me permettre de les changer.

— Ce ne sera pas nécessaire, Sire, dit Beringar. Si vous acceptez qu'on s'en remette au jugement de Dieu. J'ai accusé Adam Courcelle de meurtre, et je répète cette accusation. S'il est d'accord, je suis prêt à le rencontrer sans cérémonie ni préparation. Tout peut être réglé demain, Sire, et vous pourrez partir après-demain, libéré de ce souci.

Pendant cette conversation, Cadfael n'avait cessé de fixer Adam Courcelle ; inquiet, il remarqua que celui-ci recouvrait peu à peu son assurance. La fine pellicule de sueur avait séché sur ses lèvres et sur son front ; son regard désespéré s'était rasséréné, et redevenait calculateur ; il esquissa même un sourire. Il n'avait que deux manières de s'en sortir, soit au cours d'un examen avec des questions sans fin, soit en combat singulier ; et dans ce choix il commençait à entrevoir le salut. A son regard étroit, Cadfael comprit qu'il étudiait Beringar de la tête aux pieds, et devina ce qu'il pensait. L'homme était plus jeune, plus léger, plus petit d'une demi-tête, il avait moins d'expérience, et trop de confiance en soi ; ce serait un adversaire facile. Il ne devrait pas y avoir de problème à l'envoyer dans l'au-delà, Courcelle n'avait rien à craindre. Dieu aurait prononcé son jugement, personne ne le montrerait plus du doigt, Aline resterait à sa portée, puisqu'il serait alors innocenté du meurtre de son frère et débarrassé d'un rival trop entreprenant. On ne pourrait rien reprocher à Courcelle, qui aurait été accusé à tort. Finalement la situation ne se présentait pas si mal. Tout devrait même se passer très bien. Il s'approcha de la table, prit la topaze et, méprisant, la renvoya vers Beringar pour qu'il la garde.

— Qu'il en soit ainsi, Votre Grâce. J'accepte de combattre demain, sans cérémonie, je n'ai pas besoin de m'entraîner. Vous serez parti après-demain, Sire. » Et moi avec vous », ajouta-t-il, en lui-même, sans être effleuré par le doute.

— Très bien ! dit le roi, morose. Puisque vous tenez tous deux à me priver d'un homme de valeur, à moi de trouver le meilleur et de le garder. Demain donc, à neuf heures, après la messe. Pas ici ; en plein air ; la prairie devant la porte de la ville, entre la route et le fleuve,

conviendra parfaitement. Prestcote, avec Willem, vous ferez surveiller les limites du terrain. Veillez-y. Et inutile de mettre les chevaux en danger, ajouta-t-il, pratique. Vous vous battrez à pied et à l'épée.

Beringar fit oui de la tête. Courcelle dit » d'accord ! » et il sourit, en pensant à son allonge supérieure et à la force de son poignet pour manier l'épée.

— A l'outrance **[11]** ! dit le roi en tapant violemment du poing.

Puis il se leva de table pour mettre fin à cette soirée où il comptait se divertir et qui s'était mal terminée.

Chapitre XII

Ils revenaient vers l'abbaye par les rues sombres mais encore relativement animées de la ville ; l'inquiétude qui y régnait évoquait des rats courant dans une maison. Beringar, monté sur son cheval gris, s'approcha de Cadfael et se maintint plusieurs minutes à son pas, ignorant, comme s'il n'existait pas, la présence toute proche de Jérôme, qui tendait l'oreille. Devant eux, l'abbé et le prieur parlaient d'une voix basse et soucieuse, inquiets pour cette vie qui allait se jouer, mais sans pouvoir intervenir. Deux jeunes gens, ennemis jurés, se livreraient un combat à mort. Une fois les conditions acceptées, on ne pourrait revenir en arrière ; celui qui perdrait serait jugé par le ciel. S'il ne mourait pas par l'épée, la potence l'attendait.

— Vous pouvez me traiter de tous les noms, dit aimablement Beringar, si cela vous soulage le coeur.

Il avait toujours cette voix claire, avec un soupçon de taquinerie, mais ça ne suffit pas à tromper Cadfael.

— Aucun homme n'a moins le droit que moi de vous blâmer, d'avoir pitié de vous, ou de regretter ce que vous avez fait, soupira-t-il.

— En tant que moine ? demanda-t-il d'une voix douce, avec une ironie perceptible à une oreille attentive.

— En tant qu'homme ! Et puis allez au diable !

— Cadfael, reprit Hugh du fond du coeur, je vous aime bien. Vous savez parfaitement que vous en auriez fait autant à ma place.

— Sûrement pas ! Je ne me serais sûrement pas contenté des suppositions d'un vieux fou que je connais à peine. Et si je m'étais trompé ?

— Oui, mais vous ne vous êtes pas trompé C'est bien lui. Deux fois assassin, il a fait exécuter le pauvre Gilles aussi lâchement qu'il a étranglé Faintree. Mais attention, pas un mot à Aline avant que tout ne soit terminé d'une façon ou d'une autre.

— Promis, à moins qu'elle ne m'en parle la première. Pensez-vous vraiment que tout le monde en ville ne soit pas au courant à l'heure qu'il est ?

— Oui, je sais, mais je prie pour qu'elle dorme depuis longtemps, et qu'elle n'apprenne rien avant d'aller à la grand-messe de dix heures. A cette heure-là, qui sait, peut-être aurons-nous notre réponse.

— Et vous, remarqua Cadfael, acide à cause de la souffrance qu'il ressentait et qu'il fallait bien exprimer, vous allez vous épuiser à passer la nuit en prières, avant de vous rendre dans la lice ?

— Pas si bête, riposta Hugh d'un ton de reproche, menaçant son ami du doigt. Vous n'avez pas honte, Cadfael ? Vous qui êtes moine, c'est toute la confiance que vous avez en Dieu ? Je vais aller me coucher, dormir sur mes deux oreilles, et me lever frais et dispos. C'est vous, je suppose, qui tiendrez à être mon avocat auprès des puissances célestes ?

— Non, maugréa Cadfael, rancunier. Je vais aller dormir, je me lèverai quand j'entendrai les cloches. Il ne sera pas dit que j'aurai eu moins de foi qu'un impudent païen comme vous !

— Je vous reconnais bien là ! Cependant, concéda Beringar, je ne vous en voudrai pas si vous intercédez discrètement pour moi à matines et à laudes. Si le Seigneur ne vous écoute pas, vous, inutile que je reste à m'user les genoux !

Du haut de son cheval, il se pencha vers Cadfael, lui toucha légèrement la tonsure, en un geste de bénédiction moqueuse, et piquant des deux éperons, mit son cheval au trot, saluant respectueusement l'abbé au passage, avant de disparaître le long de la Wyle.

Dès la fin de prime, Cadfael se présenta devant l'abbé. Apparemment celui-ci ne fut guère surpris de le voir, ni de l'entendre formuler sa requête.

— Père abbé, je soutiens le jeune Beringar dans cette affaire. L'enquête a mis en évidence les preuves sur lesquelles reposent ses accusations, c'est moi qui l'ai menée. Et même s'il a décidé de se charger de cette affaire, refusant de me laisser courir le moindre danger, je ne puis m'en laver les mains. Je vous demande la permission de l'assister de mon mieux pendant cette épreuve. Que je puisse l'aider ou non, il faut que je sois là. Je ne puis dans ces circonstances tourner le dos à mon ami qui a parlé à ma place.

— Je suis également très perplexe, admit l'abbé en soupirant. Malgré ce qu'a dit le roi, je ne peux que prier pour que personne ne soit tué pendant ce combat.

« Et moi », songea Cadfael, désolé, » je n'ose même pas prier pour cela puisque l'objet de ce défi est de sceller définitivement une bouche ».

— Dites-moi, reprit Héribert, est-il certain que ce Courcelle a

bien tué le pauvre garçon que nous avons enterré ici ?

— Absolument, père abbé. Lui seul avait la dague, et lui seul a pu laisser la pierre brisée derrière lui. Aucun doute, sur ce point, c'est un combat entre la justice et l'injustice.

— Alors, allez-y, dit l'abbé. Je vous dispense de toutes vos obligations jusqu'à ce que cette affaire soit terminée.

Nul n'ignorait que des duels semblables pouvaient durer toute la journée, jusqu'à ce que les combattants fussent incapables de voir, de se tenir debout ou de frapper, si bien qu'à la fin l'un ou l'autre s'écroulait et, trop faible pour se relever, se vidait de son sang là où il était tombé. Et si leurs armes se brisaient, ils devaient continuer à se battre à coups de poing, de dent, de pied, jusqu'à ce que l'un des deux s'effondrât et demandât grâce, ce qui se produisait rarement, car cela signifiait s'avouer vaincu, jugé par le Ciel, et se condamner à être pendu, c'est-à-dire à une mort encore plus infamante. » Sale affaire », se dit Cadfael, relevant sa robe et franchissant le portail d'un pas lourd. » Voilà qui n'est pas digne d'être appelé « Jugement de Dieu ». Mais dans ce cas précis, le terme n'est pas mal choisi, cependant, et Dieu pourrait s'y faire entendre. Si ma foi est égale à la sienne, je me demande si mon champion a vraiment bien dormi ! » Et, curieusement, il croyait que oui. Mais Cadfael, pour sa part, avait dormi d'un sommeil agité.

Il avait rapporté la dague de Gilles Siward, avec sa topaze brisée. Il l'avait laissée dans sa cellule et promis à l'enfant anxieux de la lui rendre ou de le dédommager largement, mais il n'était pas encore temps d'en parler à Aline. Il fallait attendre la fin du combat. Si tout allait bien, c'est Hugh Beringar lui-même qui lui rendrait le poignard. Sinon... mais le moine refusait d'envisager cette éventualité.

« Le problème avec moi », se dit-il, malheureux, » c'est que j'ai suffisamment roulé ma bosse pour savoir que les desseins de Dieu pour ce qui nous concerne, aussi parfaits soient-ils, ne prennent pas forcément la forme que nous souhaitons ». Et son vieux cœur serait plein d'un immense potentiel de révolte si Dieu, quelle que soit la perfection de son plan, choisissait de faire disparaître Hugh Beringar de ce monde et d'y laisser Adam Courcelle.

A la porte de Shrewsbury, la Première Enceinte abritait un petit faubourg compact de maisons et de boutiques, mais il se terminait très vite, et laissait place à des prairies de part et d'autre de la route. La rivière déroulait ses méandres serpentineux au-delà des champs. Sur la première prairie plate, un grand carré de terrain dégagé était gardé sur ses quatre côtés par une rangée de Flamands, tenant leurs lances croisées, pour maintenir à l'écart les spectateurs curieux qui, dans leur excitation, pourraient pénétrer sur la lice, pour empêcher aussi la fuite

des combattants. Là où le terrain s'élevait légèrement, on avait disposé un grand fauteuil pour le roi, et laissé un espace vide pour la noblesse, mais sur les trois autres côtés, le peuple se pressait déjà nombreux. La nouvelle s'était répandue dans Shrewsbury comme le vent à travers les feuilles. Le plus étrange, c'était le silence. Autour des lances disposées en carré, chacun devait parler, mais si bas que la somme de ces voix n'était pas plus bruyante que le bourdonnement d'une ruche au soleil.

La lumière oblique du matin faisait passer dans l'herbe de longues ombres délicates, et une brume légère voilait le ciel. Cadfael s'attarda à l'endroit où les gardes avaient ménagé un passage pour la procession qui, sortant du château, s'approchait, dans une débauche d'acier étincelant et de couleurs gaies et lumineuses qui éclataient au sortir de l'arche sombre de la porte. Le roi, solide, grand et très beau, s'était résigné à ce combat qui le priverait de l'un de ses officiers, mais son humeur n'en était pas meilleure pour autant, et il était bien décidé à n'autoriser aucune concession susceptible de prolonger le duel. A en juger par son visage, il n'y aurait pas de pause pour reprendre des forces, ni de limite imposée à la sauvagerie des adversaires. Il voulait en finir. Les chevaliers, les barons et les hommes d'Église qui se pressaient derrière lui jusqu'à son fauteuil, se comportaient avec la plus extrême discrétion, prompts à calquer leur attitude sur la sienne.

Lorsque le souverain et sa suite se rangèrent de côté, les deux combattants apparurent. Ils ne portaient ni bouclier, nota Cadfael, ni cotte de mailles, rien qu'une simple protection de cuir. Oui, le roi voulait en finir vite et empêcher les hommes de s'escrimer toute la journée jusqu'à ne plus pouvoir lever le bras. Au matin, le gros de l'armée suivrait l'avant-garde, sans se préoccuper de celui qui ne se relèverait pas, et Étienne avait des détails à régler avant de partir. Beringar, l'accusateur, alla le premier s'agenouiller et s'incliner devant le roi, ce qu'il fit avec vivacité, puis il se redressa rapidement, et séparant les lances croisées, pénétra dans l'arène. Il aperçut alors Cadfael qui se tenait légèrement à l'écart. Et dans son visage tendu, grave et mûr, les yeux noirs s'éclairèrent d'un sourire.

— Je savais, dit-il, que vous ne me laisseriez pas choir.

— Veillez donc, dit Cadfael, morose, à me rendre la pareille.

— Aucun risque, riposta Hugh. Je me suis confessé et je suis pur comme l'agneau qui vient de naître. Jamais je ne serai plus prêt. Et votre bras secondera le mien.

« Oui, à chaque coup », se dit Cadfael malgré lui, doutant d'avoir vraiment changé depuis qu'il avait pris l'habit bien des années auparavant. Il avait gardé un esprit turbulent, incorrigiblement emporté et prompt à l'insubordination. Il se sentait bouillir, comme si c'était lui qui allait entrer dans la lice.

Courcelle se releva aussi après sa gènesflexion et suivit son

accusateur. Ils prirent position en diagonale, et Prestcote, brandissant son bâton de maréchal, se plaça entre eux, attendant le signal du roi. Un héraut proclama l'accusation, le nom de l'accusateur et la réfutation de l'accusé. La foule oscillait, avec un bruit semblable à un long soupir retenu, qui se propagea tout autour du champ. Cadfael voyait clairement le visage de Beringar ; il ne souriait plus maintenant, il était sombre, attentif et calme et il fixait son adversaire sans ciller.

Le roi contempla la scène et leva la main. Le bâton tomba, Prestcote se retira vers le fond de l'arène et les deux adversaires s'avancèrent l'un vers l'autre.

A première vue, le contraste était cruel. Courcelle était beaucoup plus lourd, nettement plus âgé aussi ; sa taille, son allonge et son poids l'avantageaient, ainsi, c'était indiscutable, que son adresse et son expérience. Sa complexion et sa haute taille donnaient à Beringar l'allure d'un adolescent mince et léger, et même si cette légèreté pouvait lui conférer vitesse et agilité, il apparut très vite que Courcelle était aussi très vif et adroit sur ses pieds. Au premier choc des épées, Cadfael sentit bouger son bras et son poignet pour détourner le coup, et il s'écarta du même mouvement qui mit Beringar à l'abri du danger ; le coup le fit virevolter et l'arche de la porte de la ville apparut clairement derrière lui.

De la pénombre sortit une jeune fille, semblable à une hirondelle, vêtue de noir et de blanc, avec des cheveux pareils à un nuage doré. Elle courait très vite, vers un but précis, tenant dans ses mains ses jupes remontées presque jusqu'aux genoux, et loin derrière elle, essoufflée mais se hâtant quand même, venait une autre jeune femme. Constance dépensait le peu de souffle qui lui restait à implorer sa maîtresse d'arrêter sa course, de s'éloigner, de ne pas s'approcher ; mais Aline sans un mot courait seulement vers le lieu où ses deux chevaliers servants s'élançaient de nouveau l'un contre l'autre en un combat mortel. Elle ne regardait ni à gauche ni à droite, mais dressait le cou pour voir par-dessus la foule. Cadfael se hâta à sa rencontre, elle le reconnut et, haletante, se jeta dans ses bras.

— Frère Cadfael, que se passe-t-il ? Qu'a-t-il fait ? Et vous qui étiez au courant et ne m'avez rien dit ! Si Constance n'était pas allée en ville pour acheter de la farine, je n'aurais rien su.

— Vous ne devriez pas être là, dit Cadfael, la tenant contre lui, tremblante et pantelante. Que pouvez-vous faire ? Je lui ai promis de ne rien vous dire, sur sa demande. Vous ne devriez pas regarder.

— Mais il le faut, répliqua-t-elle, passionnée. Vous pensez que je vais m'en aller sans rien dire et le laisser ? Maintenant ? Dites-moi seulement, supplia-t-elle, si ce qu'on raconte est vrai, s'il a accusé Adam d'avoir assassiné ce jeune homme ? Et si la dague de Gilles l'a

prouvé ?

— C'est vrai, avoua Cadfael.

Elle regarda l'arène par-dessus son épaule, les épées se heurtaient, sifflaient, se heurtaient de nouveau, et ses immenses yeux d'améthyste se remplissaient d'affolement.

— Et l'accusation ? Était-ce vrai aussi ?

— Oui.

— Oh, mon Dieu, dit-elle, ne pouvant détourner les yeux de la lice. Il est si mince... Comment fait-il pour tenir ? Il est deux fois plus léger. Et il a osé essayer de résoudre cela de cette façon. Oh, frère Cadfael, comment avez-vous pu le laisser faire ?

« Au moins maintenant », pensa Cadfael, curieusement soulagé, « je n'ai pas besoin de nom pour savoir de qui elle parle. Je n'en étais pas sûr jusqu'à maintenant, et elle non plus peut-être. »

— Si jamais vous arrivez à empêcher Hugh Beringar de faire ce qu'il a décidé, venez me dire comment vous vous y êtes prise. Pour moi, je pense qu'il ne m'écouterait pas ! Il a choisi cette solution, et il avait d'excellentes raisons. Et vous et moi devons les accepter, comme lui.

— Mais nous sommes trois, protesta-t-elle, véhémence. Si nous le soutenons, il *faut* que nous lui donnions des forces. Je peux prier et regarder, et je n'y manquerai pas. Amenez-moi plus près ! Venez avec moi ! Il faut que je voie !

Elle s'avançait impétueusement vers les lances quand Cadfael la retint par le bras.

— Il vaudrait mieux, dit-il, que lui ne vous voie pas. Pas maintenant !

Aline émit un son, comme un rire bref et amer.

— Il ne me verrait pas maintenant, répliqua-t-elle, à moins que je ne me jette entre leurs épées, et je le ferais si je pouvais. Non ! se reprit-elle avec un bref sanglot, je ne lui infligerai pas cela. Je ne suis pas si bête. Tout ce que je peux faire, c'est regarder en silence.

« Le sort des femmes dans un monde d'hommes qui se battent », pensa-t-il curieusement, « n'est pas si passif, malgré tout. » Il l'emmena donc vers un endroit légèrement surélevé d'où elle pouvait voir, et où l'or de ses cheveux libres brillant au soleil ne troublerait pas l'inexorable concentration de Hugh Beringar. Il y avait maintenant du sang sur la pointe de son épée, mais il avait simplement égratigné la joue de Courcelle, il y en avait aussi sur sa manche gauche, sous le cuir.

— Il est blessé, constata-t-elle dans un murmure d'agonie, et elle enfonça à moitié son petit poing dans sa bouche, se mordant sauvagement les phalanges pour se forcer à se taire.

— Ce n'est rien, répondit fermement Cadfael. Et il est plus vif.

Regardez, quelle parade ! Il a l'air fragile, mais il a un poignet d'acier. Les coups qu'il veut porter, il les porte. Et la vérité arme son bras.

— Je l'aime, avoua Aline, d'une voix basse et décidée, arrêtant un moment de se mordre le poing. Je ne le savais pas encore, mais je l'aime !

— Moi aussi, mon enfant, dit Cadfael. Moi aussi !

Ils combattaient dans l'arène depuis deux grandes heures, sans avoir eu un moment de repos ; le soleil était haut et chaud, mais ils continuaient tous deux sans se ménager. Ils avaient gardé toute leur force, et quand leurs regards se croisaient au-dessus des épées qui s'entrechoquaient, c'était sans rancune. Inflexibles, ils n'avaient qu'un but, prouver chacun sa vérité, avec pour tous les deux un seul moyen à leur disposition : tuer. Ils savaient maintenant, s'ils en avaient jamais douté, que malgré un avantage évident pour l'un d'eux, ils étaient de force égale dans ce combat, également adroits, presque aussi rapides l'un que l'autre, le poids seul de la vérité les départageant. Tous deux souffraient de blessures légères. Il y avait ça et là du sang sur l'herbe.

Il était presque midi quand Beringar, pressant son adversaire, le fit soudain reculer d'un coup inattendu et le vit glisser sur une touffe d'herbe ensanglantée, que la chaleur de l'été avait rendue plus rare.

Parant l'attaque, Courcelle se sentit tomber, il leva le bras et au coup suivant Beringar lui arracha presque son épée des mains, le laissant étalé sur le sol, ne tenant que la poignée de son épée à la lame brisée net. L'acier avait volé plus loin et gisait contre terre, inutile.

Beringar recula aussitôt, laissant son ennemi se relever sans mal. Il s'appuya sur son épée à la pointe plantée dans le sol et regarda vers Prestcote, qui lui-même, ne sachant que faire, se tourna vers le roi.

— Continuons le combat, dit le roi, dont le déplaisir ne s'était pas apaisé.

Beringar resta appuyé sur son épée, essuyant la sueur de son front et de ses lèvres, en observant Courcelle qui se relevait lentement et considérait la poignée inutilisable qu'il tenait. Avec un soupir désespéré, il la rejeta loin de lui, furieux. Beringar jeta un coup d'oeil au roi qui fronçait les sourcils, et recula de deux ou trois pas pour réfléchir. Morose, le souverain se contenta de leur faire signe de continuer le combat. Deux ou trois enjambées rapides amenèrent Beringar au bord de l'arène, il jeta son épée derrière les lances pointées, et sortit lentement le poignard pendu à sa ceinture.

Courcelle mit du temps à comprendre, mais rayonnant, il reprit confiance en voyant le cadeau qu'on lui faisait.

— Tiens, tiens ! dit Étienne à mi-voix. Qui sait ? Le meilleur des deux n'est peut-être pas celui qu'on pense.

Disposant seulement de leur poignard, il leur fallait arriver au

corps à corps. L'allonge a son importance, même avec un poignard, et celui que Courcelle tira du fourreau pendu sur sa hanche était plus long que le joli jouet de Beringar. Le roi commença à s'intéresser au combat, oubliant l'irritation qu'il avait ressentie en se trouvant forcé d'y assister.

— Il est fou, gémit Aline appuyée contre l'épaule de Cadfael (ses lèvres ne formaient qu'un trait et ses narines frémissaient ; elle ressemblait ainsi à ses belliqueux ancêtres). Il pouvait le tuer sans risque. Il est complètement fou. Et je l'aime !

La danse de mort continua ; le soleil à son zénith raccourcissait les ombres des deux duellistes, comme ils avançaient, reculaient, se déplaçaient latéralement sur le disque noir formé par leurs propres corps, et sous leur harnais de cuir ils ruisselaient de sueur. Beringar était maintenant sur la défensive, son arme était plus courte et plus légère, et Courcelle le pressait sans merci, conscient de son avantage. Seule la rapidité de sa main et de son coup d'oeil sauvait Hugh des coups répétés qui auraient pu le tuer et sa vitesse et son agilité lui permettaient à chaque assaut de se mettre hors de portée. Mais il commençait à se fatiguer ; il jugeait avec moins de confiance et de précision et ses mouvements étaient moins vifs et moins fermes. Quant à Courcelle, soit qu'il ait récupéré son deuxième souffle, soit qu'il ait rassemblé toutes ses forces dans un effort désespéré pour en finir, toujours est-il qu'il semblait avoir retrouvé toute sa puissance et tout son feu. Du sang coulait sur la main droite de Beringar, tachant la poignée de son arme et la rendant glissante. La manche gauche de Courcelle, en lambeaux, passait dans son champ de vision, l'empêchant de se concentrer pleinement. Il avait essayé quelques attaques soudaines et blessé aussi son adversaire, mais la longueur de son bras et de son arme jouait terriblement contre lui. Obstinement, il s'efforça de ménager ses forces en reculant constamment, espérant que les attaques furieuses de Courcelle commenceraient à faiblir, comme on pouvait s'y attendre.

— Oh, mon Dieu, gémit Aline d'une voix presque inaudible. Il a été trop généreux. Il va se faire tuer... Cet homme se joue de lui.

— Personne ne se joue de Hugh Beringar impunément, répliqua fermement Cadfael. C'est encore lui le plus frais. C'est une dernière tentative pour en finir. L'autre n'en peut plus.

Hugh reculait pas à pas, mais à chaque attaque il ne s'écartait que pour éviter la lame de son adversaire, et pas à pas, Courcelle le poursuivait en lui portant des coups violents. Apparemment il s'efforçait de l'acculer dans un coin de la lice, où il devrait faire face, mais au dernier moment, l'attaquant commettait une erreur, ou grâce à son agilité Hugh se dégageait du piège, et la poursuite continuait le long de la ligne de lanciers, Hugh incapable de revenir au centre de

l'arène, et Courcelle de percer sa défense ou de le coincer dans un autre angle.

Les Flamands, tels des rochers, laissaient le combat, semblable à une lente marée, se dérouler péniblement le long de leurs rangs immuables. Soudain, à mi-chemin, Courcelle fit rapidement un grand pas en arrière au lieu de continuer sa poursuite, et jetant son poignard dans l'herbe, se baissa avec un cri rauque et triomphant ; passant sous les lances abaissées, il se releva brandissant l'épée que Hugh Beringar avait courtoisement jetée plus d'une heure auparavant.

Hugh ne s'était pas rendu compte qu'il était arrivé à cet endroit précis, et moins encore qu'il y avait été mené délibérément. Quelque part dans la foule il entendit crier une femme. Courcelle se redressait, l'épée à la main, son grand front en sueur ; ses yeux étaient à moitié fous d'exultation. Mais il n'avait pas complètement repris son équilibre quand Hugh bondit sur lui comme un tigre. Une seconde de plus et il aurait été trop tard. Il se jeta de tout son poids contre la poitrine de Courcelle qui levait son épée, passa son bras droit avec la dague tout autour du corps de son adversaire et saisit dans sa main gauche la main qui le menaçait de l'épée. Ils luttèrent haletants pendant un moment, puis tombèrent ensemble lourdement dans l'herbe et roulèrent toujours en se battant dans une étreinte mortelle aux pieds des gardes indifférents.

Aline se mordit les lèvres pour ne pas crier de nouveau, et se cacha les yeux, mais le moment d'après elle retira résolument sa main.

— Non, je regarderai jusqu'au bout, il le faut... J'y arriverai ! Je ne lui ferai pas honte ! Oh, Cadfael, Cadfael... Qu'est-ce qui se passe ? Je ne les vois plus...

— Courcelle a ramassé l'épée, mais il n'a pas eu le temps de frapper. Attendez, l'un d'eux se relève...

Ils étaient tombés tous les deux ; un seul se relevait, qui se tenait là, encore abasourdi, sans bien comprendre. Car son ennemi était tombé dans l'herbe, sans réaction, et il demeurerait étendu sans bouger ; et maintenant il fixait le soleil de ses yeux grands ouverts et un flot rouge se répandait paresseusement sous lui, formant une masse sombre autour du corps, sur le sol piétiné.

Le regard de Hugh Beringar alla du sang qui s'écoulait au poignard qu'il tenait encore dans sa main droite, et il secoua la tête ; il ne comprenait pas ; il se sentait soudain très fatigué et faible après cette fin abrupte et inexplicable : il n'y avait pratiquement pas de sang sur son poignard et Courcelle tenait encore dans sa main à demi fermée une épée qui n'avait en rien causé sa mort. Cependant il était mourant ; sa vie se répandait rapidement dans l'herbe épaisse. Alors de quel miracle s'agissait-il donc ? Il était mort et les armes de Beringar étaient intactes.

Hugh se pencha, souleva le corps inerte par l'épaule pour voir d'où coulait le sang ; et là, enfoncé profondément dans le justaucorps de cuir, il y avait le propre poignard du mort qu'il avait jeté pour se saisir de l'épée. Apparemment l'arme s'était logée la pointe en l'air contre la botte qu'un Flamand posait fermement sur le sol. En bondissant, Hugh avait projeté Courcelle contre sa propre dague et en roulant sur le sol dans leur lutte, elle l'avait tué net.

« Je ne l'ai pas tué, après tout », se dit Beringar. » C'est sa propre ruse qui l'a vaincu. » Il était trop fatigué pour savoir s'il en était heureux ou non. Cadfael, au moins serait satisfait ; Nicholas Faintree était vengé, et justice lui avait été pleinement rendue. Son meurtrier avait été accusé publiquement et le ciel avait publiquement rendu son verdict. Quant au meurtrier, il venait de rendre son dernier soupir.

Beringar se leva pour ramasser son épée qu'il sortit de terre sans peine. Se tournant lentement, il la leva pour en saluer le roi et il s'avança en traînant la jambe, un peu de sang s'égoutta de ses blessures à la main et à l'avant-bras. Il quitta le carré des lances qui s'ouvrirent silencieusement pour lui livrer passage.

Comme il s'avançait vers le fauteuil du roi, Aline se jeta dans ses bras, l'étreignant avec une ferveur possessive qui le rendit pleinement à la vie. Les cheveux d'or de la jeune fille se répandirent sur ses épaules et sa poitrine, elle leva vers lui un visage ravi, exultant, aussi épuisé que le sien et répéta son prénom : » Hugh, Hugh... » Elle toucha avec une tendresse douloureuse les blessures suintantes qu'il avait à la joue, à la main et au poignet.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Pourquoi ? Pourquoi ? Tu 'as fait mourir mille fois ! Mais maintenant nous sommes vivants tous les deux... Embrasse-moi !

Il l'embrassa et elle resta là, bien réelle, passionnée, indiscutablement sienne. Elle continuait à le caresser, à s'agiter, à se serrer contre lui.

— Tais-toi, mon amour, dit-il soudain réconforté, car si tu t'attendris sur moi maintenant, je suis perdu. Je ne peux pas encore m'offrir le luxe de me laisser aller. Le roi attend. Mais si tu es vraiment à moi, donne-moi ton bras que je m'appuie ; et viens près de moi, soutiens-moi, aide-moi comme une bonne épouse, ou je m'écroule à ses pieds.

— Suis-je vraiment ta future épouse ? demanda Aline ; comme toutes les femmes elle voulait l'entendre s'engager devant témoin.

— Sans conteste ! Il est trop tard pour revenir là-dessus, mon coeur !

Elle était près de lui, le tenant fermement par le bras quand il arriva devant le roi.

— Il me semble, Sire, dit Hugh condescendant à sortir de

l'exaltante et secrète félicité qu'entamaient à peine sa fatigue et ses blessures, il me semble avoir prouvé que j'avais raison dans mes accusations, et j'espère avoir votre approbation et votre appui, Sire.

— Votre adversaire n'a que trop bien fourni la preuve à votre place, déclara le roi, les regardant, pensif, désarmé et charmé par ce couple inattendu d'amoureux. Mais vos efforts seront peut-être récompensés. Jeune homme, vous m'avez privé d'un bon shérif-adjoint dans ce comté, quoi qu'il ait pu faire et même s'il ne savait pas se battre. Et si je vous punissais en vous donnant le poste que vous avez rendu vacant ? Sans préjuger de vos châteaux et de votre droit d'y tenir garnison pendant votre service ? Qu'en dites-vous ?

— Avec votre permission, Sire, répondit Hugh, impassible, il faut d'abord que je consulte ma fiancée.

— Tout ce qui plaît à mon seigneur me plaît aussi, murmura Aline, également grave.

« Voyez-vous ça », songea Cadfael, suivant les événements avec intérêt, » je me demande si on s'est déjà juré fidélité aussi publiquement. Ils feraient aussi bien d'inviter tout Shrewsbury à leur mariage. »

Cadfael se rendit à l'hôtellerie avant complies, emportant non seulement un pot d'onguent de grateron pour les nombreuses blessures légères de Hugh Beringar mais également la dague de Gilles Siward, dont la topaze avait été soigneusement réparée.

— Frère Oswald est un orfèvre très adroit, c'est son cadeau – et le mien – pour la dame. Mais demandez-lui – je sais qu'elle le fera – d'être généreuse avec l'enfant qui a repêché la dague. Cela, vous devez le lui dire. Quant au reste, le rôle de son frère, oui, il ne faudra jamais lui en parler. Pour elle, il a fait partie de ceux, nombreux, qui ont choisi le mauvais camp et qui en sont morts.

Beringar saisit la dague réparée et l'examina longuement, l'air sombre.

— Ce n'est pas juste pourtant, dit-il lentement. Vous et moi avons mis en lumière la vérité sur les péchés d'un homme et nous l'avons cachée sur ceux d'un autre.

Cette nuit, malgré tout ce qu'il avait gagné, il était très grave et un peu triste, et pas seulement à cause de ses muscles, de ses blessures et de ses courbatures qui le gênaient dans ses mouvements. Son recul par rapport à sa victoire lui avait fait considérer honnêtement tout ce qu'échouer signifie et ce à quoi il avait échappé.

— La justice n'est-elle due qu'aux êtres irréprochables ? Si Gilles, en lui rendant visite, ne l'avait pas tenté, il ne se serait peut-être jamais plongé jusqu'au cou dans cette infamie.

— Occupons-nous de ce qui est, dit Cadfael. Laissez ce qui aurait pu être à ceux qui sont à même d'en juger. Prenez ce que vous avez

gagné honorablement et loyalement, appréciez-le et profitez-en. Vous y avez droit. Vous voilà shérif adjoint du Shropshire, bien en cour, fiancé à une jeune fille capable de satisfaire les plus exigeants, et que vous avez remarquée tout de suite, qui plus est. Je m'en suis rendu compte, croyez-moi ! D'accord, demain vous aurez mal partout – vous pouvez me faire confiance, mon garçon ! - mais quelle importance pour quelqu'un d'aussi brillant que vous ?

— Je me demande où sont les deux autres à présent, murmura Hugh retrouvant le sourire.

— Près de la côte galloise, attendant qu'un bateau les mène à la côte française. Ils s'en sortiront.

Cadfael ne se sentait tenu à être fidèle ni à Maud ni à Étienne ; mais à ces êtres jeunes dont deux tenaient pour Maud et deux pour Étienne. Ils appartenaient à un avenir et à une Angleterre délivrés du fléau de la guerre civile et qui s'épanouirait quand l'anarchie présente se serait calmée.

— Quant à la justice, dit Cadfael pensif, nous en ignorons le fin mot.

A complies il prononcerait une prière pour le repos de Nicholas Faintree, garçon à l'esprit droit qui avait vécu en honnête homme ; il avait sûrement trouvé le repos éternel. Mais il dirait aussi une prière pour l'âme d'Adam Courcelle mort en état de péché ; car toute mort inopportune, tout homme fauché en pleine vigueur sans avoir eu le temps de se repentir ou de réparer ses fautes est un cadavre de trop.

— Inutile de regarder en arrière, conclut Cadfael, ou d'avoir des remords. Vous avez fait le travail qui vous incombait et vous l'avez bien fait. Dieu dispose de tout. Du plus haut au plus bas de l'échelle humaine, si la justice et la récompense peuvent nous être accordées, la grâce le peut aussi.

[1] Alliés à Guillaume le Conquérant, on pouvait aussi les considérer comme Normands, donc Français. (N.d.T.)

[2] Henry I^{er}, mort en 1135. (N.d.T.)

[3] Au Moyen Age, dîner signifiait déjeuner et souper, dîner. (N. d. T.)

[4] Wyle : rue en pente de Shrewsbury. (N.d.T.)

[5] Frankwell : faubourg au nord-ouest de Shrewsbury (N.d.T.).

[6] Quintaine : mannequin de bois monté sur pivot, muni d'un bâton, aménagé de telle sorte que celui qui le frappait maladroitement recevait un coup sur le dos. (N.d.T.)

[7] Matines : première partie de l'office divin dite avant le jour, suivie de landes. (N.d.T.)

[8] Prime est la première des heures canoniales, dite avant le lever du soleil. (N.d.T.)

[9] Le blanc était la couleur du deuil au Moyen Age. (N.d.T.)

[10] Partie pleine d'un parapet entre deux créneaux. (N.d.T.)

[11] En français dans le texte. Il s'agit d'un combat à mort. (N.d.T.)